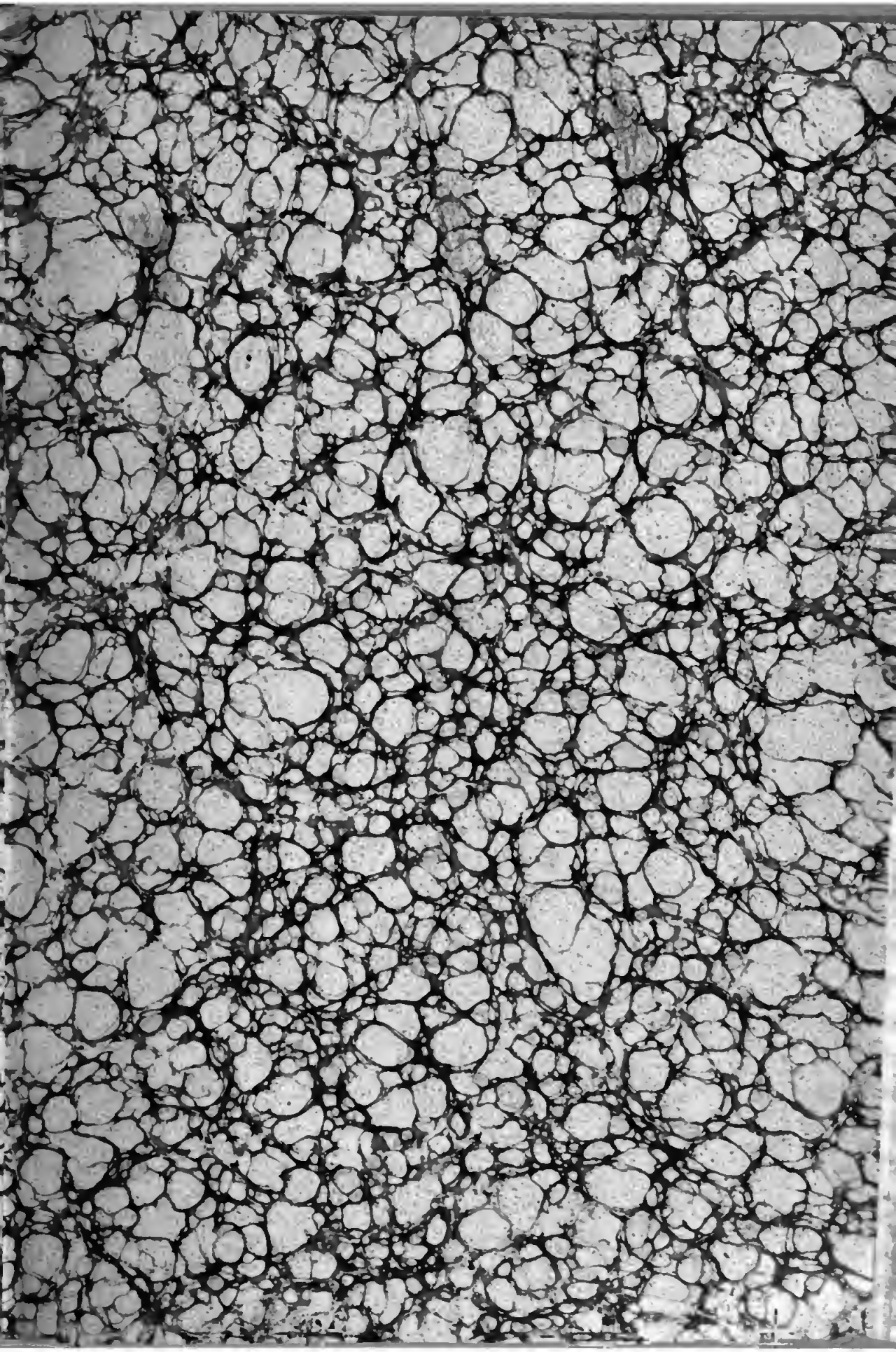
- PALLI

·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·

Grande Salon O.S.
~~36 II 6~~
20 VII 6



Digitized by Google

III 20 VII 6

Digitized by Google

Digitized by Google

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRI CONSCIENCE

Digitized by Google

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRI CONSCIENCE

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

L'ANNÉE DES MERVEILLES	1	vol.
AURÉLIEN	2	—
BATAVIA	1	—
LES BOURGEOIS DE DARLINGEN	1	—
LE CONSCRIT	1	—
LE COUREUR DES GRÈVES	1	—
LE DÉMON DE L'ARGENT	1	—
LE DÉMON DU JEU	1	—
LES DRAMES FLAMANDS	1	—
LE FLÉAU DU VILLAGE	1	—
LE GENTILHOMME PAUVRE	1	—
LA GUERRE DES PAYSANS	1	—
HEURES DU SOIR	1	—
LE JEUNE DOCTEUR	1	—
LE LION DE FLANDRE	2	—
LE MAL DU SIÈCLE	1	—
LE MARCHAND D'ANVERS	1	—
LA MÈRE JOB	1	—
L'ONCLE REIMOND	1	—
L'ORPHELINE	1	—
SCÈNES DE LA VIE FLAMANDE	2	—
SOUVENIRS DE JEUNESSE	1	—
LA TOMBE DE FER	1	—
LE TRIBUN DE GAND	2	—
LES VEILLÉES FLAMANDES	1	—

La propriété littéraire de la traduction française des œuvres de M. Henri Conscience appartenant à MM. Michel Lévy frères, ils poursuivront comme contrefaçon toute réimpression faite au mépris de leurs droits, soit en France soit dans tous les pays qui ont ou qui auront des traités internationaux avec la France.

POISSY. — TYP. ET STER. DE A. BOURET.

Digitized by Google

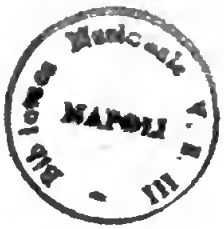
LA
TOMBE DE FER

PAR

HENRI CONSCIENCE

TRADUCTION DE F. COVELIERS

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1868

Droits de reproduction et de traduction réservés

Digitized by Google

LA

TOMBE DE FER

PROLOGUE

La classe du village était finie...

Voilà Mieken, la jolie enfant blonde, qui s'en retourne à la maison avec son ardoise sous le bras. Son voisin Janneken, tête frisée aux cheveux noirs, marche à côté d'elle (1).

Chemin faisant, ils cueillent dans le seigle des bluets bleus et des coquelicots rouges.

Ils s'asseoient sur le seuil de pierre fruste à l'entrée du cimetière.

(1) Mieken et Janneken, petite Marie, petit Jean.

Digitized by Google

Janneken tresse une couronne avec les fleurs. La petite fille trouve que cela dure trop longtemps et témoigne son impatience de posséder la couronne...

Mais Janneken travaille avec une attention sérieuse. Sans savoir ce qui le pousse, il arrange et entremêle les fleurs, cherche l'harmonie des couleurs et essaie de temps à autre la couronne sur la tête de sa gentille compagne.

Un sentiment d'amitié ou d'amour a-t-il fait déjà de l'enfant un artiste précoce?

Derrière ces innocents amis s'étend le champ de l'éternel repos, avec son silence que rien ne trouble, avec ses tombes verdoyantes et ses croix renversées...

L'humble petite église s'élève au-dessus du champ des morts. Sa vieille tour, lourde et massive à la base, ressemble à un vieillard pleurant sur ses enfants qui ne sont plus; mais bientôt ses formes deviennent plus sveltes, et elle s'élance vers le ciel comme une aiguille et montre l'étoile d'or de l'espérance scintillant au-dessus des générations qui dorment dans le sein de la terre.

Le soleil répand sa joyeuse lumière sur le cimetière; les fleurs se balancent sur les tombes au souffle du vent chaud du midi; les oiseaux chantent dans les tilleuls qui ombragent le gazon bénit; des papillons bigarrés voltigent au-dessus des petites croix de bois... Mais rien ne trouble le silence solennel ni la religieuse solitude du jardin des morts.

Janneken a achevé son œuvre. Sur la tête de Mieken

rayonne la couronne rouge et bleue qu'il a tressée pour elle.

Tous deux entrent dans le sentier qui serpente à travers le cimetière.

Janneken voit une marguerite blanche briller comme une étoile d'argent sur une tombe. Il fait un saut de côté, arrache la fleur de sa tige et la fixe sur le front de son amie.

C'est le joyau le plus précieux dans le diadême d'une reine, — reine dont la royauté naissante est la vie, dont le sceptre est la beauté, dont les trésors sont la candeur et la foi...

Mieken s'avance toute joyeuse, ses yeux bleus brillent d'un orgueil enfantin et mêlent leur doux éclat à celui des bluets qui s'agitent sur son front.

Mais elle s'arrête et regarde en souriant une petite croix de bois dont la fraîche guirlande de fleurs indique une tombe nouvellement fermée.

— La couronne que tu portes est bien plus belle, dit Janneken.

— C'est là qu'est enterrée la petite Lotte, du charron, dit la petite fille, rêveuse.

— Malheureuse petite Lotte! répond le petit garçon; elle ne pourra plus aller à l'école avec nous.

— Mais elle est au ciel, n'est-ce pas?

— Oui, elle est au ciel, la pauvre fille!

— Pourquoi es-tu donc triste de ce que la petite Lotte est au ciel? demanda Mieken étonnée. Elle est si bien

au ciel! On peut s'y promener du matin au soir avec les jolis petits anges, on y reçoit des friandises à plein tablier, tous les jours y sont des dimanches, on y joue et on y chante sans cesse; et quand on est fatigué de jouer, le bon Dieu vous prend sur ses genoux et vous endort en vous embrassant!

— Oui, oui, il doit faire bon au ciel, soupire Janneken, absorbée dans ses pensées.

— J'ai vu Lotte, lorsqu'elle était déjà devenue un petit ange, et qu'elle dormait un long sommeil avant d'aller au ciel, reprend Mieken. Ah! qu'elle était belle! Elle avait une belle robe blanche, et sa figure et ses mains étaient encore plus blanches que sa robe; elle portait sur ses cheveux une couronne de fleurs d'or et d'argent, avec des petites étoiles et des perles, comme l'Enfant Jésus dans l'église (1). Et Lotte souriait si doucement dans son sommeil, qu'on eût dit qu'elle rêvait déjà du ciel. Je ne vis pas ses ailes, mais sa mère me dit qu'elles étaient repliées sous son dos afin de se reposer pour le long voyage... Car le ciel est bien loin, bien loin d'ici, Janneken!

— Viens, Mieken, murmura le petit garçon en l'éloignant avec la main de la petite tombe. Je ne voudrais pas mourir tout de même, car je ne pourrais plus jouer avec toi.

(1) Dans certaines parties de la Belgique, c'est la coutume de parer d'une couronne de fleurs artificielles le front des enfants morts.

— Mais, si nous pouvions aller au ciel ensemble, ce serait bien ainsi, n'est-ce pas?

— Non, non, ne parle plus de cela, répliqua Janneken avec tristesse. Cela me fait peine. Ah! Mieken, n'es-tu donc pas contente sur la terre?

Ils s'approchèrent de l'autre côté de l'église.

Il y a là, contre le mur, un petit enclos fermé d'une grille de fer établie pour protéger une tombe contre les pieds des passants. Une porte à serrure est ménagée dans la grille, et, à deux pas de là, est un banc en bois de chêne dont la surface est polie par un long usage.

Dans l'enclos, pas de pierre portant le nom du mort chéri; mais le sol est couvert de fleurs délicieuses. Il est visible qu'une main pieuse les soigne et les arrose; car, tandis que dans le reste du cimetière, le gazon est à demi grillé par la chaleur de l'été, les fleurs de la tombe montrent une fraîcheur et une vitalité surprenantes.

— Tiens! s'écrie la petite fille, encore de nouvelles fleurs sur la tombe de fer... Des fleurs sorties de terre et écloses en une seule nuit; c'est étrange, n'est-ce pas? Des fleurs qu'on ne trouve nulle part, ni dans les prés, ni dans les champs, ni dans les bois!

— O innocente Mieken! c'est toujours l'ermite qui les plante là!

— Oui. Alors, que signifie ce banc usé? c'est la dame blanche qui vient s'asseoir toutes les nuits sur le banc, près de la tombe de fer, jusqu'à ce que les coqs chantent?

— Non, c'est le vieil ermite qui vient prier tous les jours sur le banc.

— Mais qui peut être enterré là, Janneken? Ma mère ne le sait pas.

— Je l'ai demandé à mon père. C'est une vilaine histoire que je ne puis comprendre. Je crois que l'ermite a été marié avec une femme qui était déjà morte...

— Vois, Janneken, la belle fleur! interrompit la petite fille en admiration; avec des feuilles jaunes comme do l'or et un cœur rouge comme du sang...

Le petit garçon regarda de tous côtés avec défiance et dit:

— Je cueillerais bien cette fleur pour l'ajouter à ta couronne, Mieken; mais j'ai peur que l'ermite ne me voie.

— Non, non, ne la cueille pas, dit l'enfant effrayée. La dame blanche le saurait.

Mais Jeanneken se pencha au-dessus du grillage de fer et s'allongea pour saisir la belle fleur.

— Fuis, fuis, voilà l'ermite! s'écria Mieken.

Et les deux enfants s'élancèrent effrayés hors du cimetière.

I

Par une belle journée d'été, je cheminais, le bâton de voyage à la main, le long d'une des chaussées, qui, d'Anvers, se dirigent vers la Campine. J'étais las de rêver et de jouir du spectacle de la nature; car la longue route avait fatigué mes membres, et la chaleur étouffante avait émoussé la sensibilité de mon cerveau.

Ce n'était pas que j'eusse fait une longue journée de marche, ni précipité mon pas de manière à épuiser mes forces. J'étais parti de la ville le matin de bonne heure; j'avais marché, je m'étais assis au bord de la route, j'avais causé avec des gens de l'auberge; j'avais cueilli des herbes et effeuillé des fleurs, et, ainsi rêvant, flânant et jouant avec un plaisir enfantin, je n'avais fait que trois lieues de chemin quand le soleil commençait déjà à descendre vers l'horizon.

Ce fut avec une véritable satisfaction que j'entendis

derrière moi un bruit lointain de roues, et que je distinguai, dans un nuage de poussière lumineux, la gigantesque masse noire qui m'annonçait l'arrivée de la diligence.

Lorsque la lourde voiture s'approcha enfin de l'endroit où je me trouvais, je fis un signe au conducteur qui, de loin, m'avait déjà envoyé un salut amical, comme à une vieille connaissance.

Il arrêta ses chevaux, ouvrit la diligence et répondit à ma question télégraphique :

— Il y a encore place dans le coupé. Où allons-nous par ce temps étouffant?

— Descendez-moi au chemin de Bodeghem.

— Bien, monsieur... En route !

Je sautai dans la diligence, et, avant que je fusse assis, les chevaux avaient repris leur trot cadencé.

Il n'y avait qu'un voyageur dans le coupé; un vieillard à cheveux gris qui avait répondu à mon salut par un « bonjour, monsieur, » prononcé à voix basse, presque sans me regarder, et semblait peu porté à la conversation.

Pendant un certain temps, je regardai par la portière, contemplant distraitement les arbres qui défilaient rapidement les uns après les autres devant les glaces de la diligence.

Mais bientôt un retour de curiosité reporta mon attention sur mon compagnon de voyage, et, comme il tenait la tête et le regard baissés, je pus l'observer et l'examiner à loisir.

Il n'y avait rien de bien remarquable en lui. Il paraissait avoir passé la soixantaine; ses cheveux étaient

blancs comme l'argent, et son dos me parut légèrement voûté. Les traits de son visage étaient doux et portaient les traces d'une beauté flétrie. Ses vêtements simples, mais riches, étaient ceux d'un homme qui appartient à la bonne bourgeoisie. — L'immobilité de ses yeux grands ouverts, un sourire qui se jouait parfois sur ses lèvres, et le pli de la réflexion au-dessus de ses sourcils indiquaient qu'il était préoccupé en ce moment d'une pensée absorbante.

Ce qui attira plus particulièrement mon attention, c'est un petit bloc d'albâtre placé à côté de lui sur le banc. Comme cet objet, encore informe, ressemblait assez bien au socle d'une pendule, et que je voyais trois ou quatre instruments en acier d'une forme particulière sortir en partie d'un papier placé près du morceau d'albâtre, je crus ne pas me tromper en concluant que mon compagnon de voyage devait être un horloger.

Après un long silence, je me hasardai à lui adresser cette phrase banale :

— Il fait bien chaud aujourd'hui, n'est-ce pas, monsieur?

Il sursauta comme s'il s'éveillait d'un rêve, se tourna vers moi et répondit avec un sourire aimable :

— En effet, il fait très-chaud, monsieur.

Puis il détourna les yeux de nouveau et reprit sa position première.

Je ne me sentais pas grande envie de faire plus ample connaissance avec un homme qui était si avare de ses paroles et si peu porté à la conversation. D'ailleurs,

son visage, que je venais seulement de voir entièrement, m'avait inspiré une sorte de respect, à cause de la majesté empreinte dans tous ses traits, où se lisaient les signes du génie et du sentiment.

Je me blottis dans un coin de la diligence, je fermai les yeux, et je rêvai tant et si bien, que je finis par m'assoupir.

— Les voyageurs pour Bodeghem! cria le conducteur en ouvrant la portière.

Je sautai sur la chaussée et payai ma place.

Le conducteur remonta sur son siége, fouetta ses chevaux, et me cria en guise d'adieu :

— Bon voyage, monsieur Conscience! et ne racontez pas trop de fables sur la tombe de fer.

Tout étonné, je suivis des yeux le conducteur. Qui pouvait avoir révélé le but de mon voyage, puisque, tout le long de ma route, je n'en avais dit mot à personne?

Une voix qui prononçait mon nom derrière moi me fit retourner la tête.

Je vis s'approcher, le chapeau à la main, le sourire aux lèvres, et son bloc d'albâtre sous le bras, mon singulier compagnon de la diligence. Il était sans doute descendu après moi sans que je l'eusse remarqué.

Il me salua d'un air cordial, et me dit :

— Vous êtes M. Conscience, le chantre de notre humble Campine? Excusez mon importunité et permettez-moi de vous serrer la main; il y a si longtemps que je souhaitais de vous voir...

Je balbutiai quelques paroles pour remercier le bon vieillard de son amabilité.

— Et vous allez à Bodeghem? demanda-t-il.

— Oui; mais je n'y resterai pas longtemps; je compte être à Benkelhout avant ce soir, pour y passer la nuit.

— J'aurai du moins le bonheur d'être votre compagnon de route, et peut-être votre guide jusqu'à Bodeghem; car vous n'êtes pas encore venu dans notre pauvre petit village oublié?

— Non, monsieur, pas encore, et c'est avec plaisir que je profiterai de votre obligeance, à condition que vous me permettrez de vous décharger de cette pierre.

— N'y faites pas attention: mes cheveux son blancs, et mon dos commence à se voûter, mais les jambes et le cœur sont encore bons.

J'insistai pour porter la pierre, en invoquant son grand âge, mes forces plus juvéniles et le respect que l'on doit à la vieillesse; mais il s'excusa et se défendit avec ténacité; enfin, je lui pris son fardeau presque de force et l'obligeai ainsi de me suivre sur la route sablonneuse.

Pour mettre un terme aux témoignages de son regret, je lui demandai:

— Ce bloc d'albâtre est destiné, sans doute, à la base d'une pendule? Monsieur est probablement horloger?

— Horloger? répondit-il en riant. Non, je suis sculpteur.

— Vraiment! je suis donc en compagnie d'un artiste? J'en suis charmé.

— Un amateur, monsieur.

— Et vous demeurez à Bodeghem depuis longtemps déjà?

— Depuis au moins quarante ans.

— Peut-être votre nom ne m'est-il pas inconnu.

Le vieillard secoua la tête, et répondit après une pause :

— Vous êtes encore trop jeune, monsieur, pour connaître mon nom. Ce n'est pas que, dans le monde des arts, on n'ait fait quelque bruit autour de ce nom; mais cela ne dura pas longtemps; plus de trente ans se sont écoulés depuis.

— N'avez-vous jamais exposé quelqu'une de vos œuvres? demandai-je.

— Une seule fois. C'était en 1824. Il y avait un grand mouvement dans le domaine des arts, parce que la paix donnait l'essor à toutes les forces vives de la nation. Malheureusement, chacun était assujetti à ces règles étroites que la prétendue école de David avait tracées comme des conditions de la beauté ; on voulait imiter en tout l'antiquité grecque, mais on ne lui avait emprunté que l'apparence et les formes matérielles, et, faute d'une âme qui pût animer les créations de la nouvelle école, on avait eu recours aux poses théâtrales et aux gestes exagérés. Toute figure, peinte ou sculptée, qui n'était pas roide, solennelle et sans âme, ne pouvait trouver grâce aux yeux d'un public dont le goût était perverti. C'est dans ces circonstances que j'exposai ma première œuvre. — C'était une statue couchée, en marbre : une jeune fille, étendue sur son lit de mort, tenant encore le crucifix dans ses mains jointes, comme la mort l'avait surprise. J'avais éclairé les traits sans vie de ma statue d'un

joyeux sourire, d'une expression de confiance, d'espoir et de béatitude. Mon but était de fixer sur le marbre le moment suprême où l'âme quitte le corps et le force cependant encore à manifester la joie que lui fait éprouver la certitude d'une vie meilleure. Cette œuvre, que j'avais nommée *le Pressentiment de l'éternité*, souleva une sorte d'émeute parmi les artistes. La plupart se déchaînèrent contre moi avec une espèce de fureur et critiquèrent ma statue comme le fruit d'un esprit malade, et comme une hérésie contre les préceptes alors en honneur. En effet, les formes de ma statue étaient maigres, délicates, fines et rêveuses : la forme matérielle était sacrifiée à l'expression morale d'une idée on d'un sentiment. Il y eut aussi beaucoup de personnes qui parurent admirer mon œuvre, et qui m'encouragèrent en me disant que j'étais prédestiné à faire une révolution dans l'école, et à élever l'art chrétien au-dessus de l'art païen ; mais plus je trouvai de défenseurs, plus je vis s'élever contre moi d'ennemis acharnés. Si la lutte s'était bornée à la discussion des défauts et des mérites de ma statue, je n'y eusse point succombé ; mais mes adversaires, aveuglés par la passion, se mirent à chercher dans mon passé des prétextes pour me livrer à la risée du public. Ils firent, sans le vouloir, saigner mon cœur par de profondes blessures, et profanèrent des souvenirs qui m'étaient plus chers que la vie. Depuis ce moment, j'ai eu peur de la publicité, et je n'ai plus jamais rien exposé.

Il y avait dans les paroles du vieillard, un calme tou-

chant et une émouvante sérénité. En ce moment, sa figure me parut si noble et si majestueuse, que j'en fus profondément ému, et ce ne fut qu'après un moment de réflexion que je lui demandai :

— Et ne travaillez-vous plus du tout, maintenant?

— Je travaille encore de temps en temps, dit-il. Il me serait impossible de m'en abstenir, lors même que je le voudrais. L'art est devenu pour mon cœur un besoin impérieux, parce qu'il est la baguette magique avec laquelle j'évoque les plus douces pensées de mon passé, et me transporte dans le printemps de ma vie.

Le chemin était devenu très-sablonneux, et nous avancions à grand'peine. Cela interrompit notre conversation pendant quelques minutes. Lorsque je pus reprendre ma place à côté du vieillard, je lui demandai :

— Si je ne me trompe, vous avez lu quelques-uns de mes ouvrages. Vous aimez donc la littérature?

— Je ne lis pas beaucoup, répondit-il; cependant je possède la plupart de vos œuvres.

— Et ont-elles su vous plaire?

— Vos récits de la Campine, et vos esquisses morales surtout; oui, plus que vous ne sauriez vous l'imaginer. Il en est que j'ai relus plus de dix fois. Ce ne sont pas les histoires mêmes qui me font encore plaisir après plusieurs lectures; c'est le ton, une sorte d'harmonie secrète qui s'accorde avec mon humeur et qui me ravit.

Je regardai le vieillard d'un œil interrogateur pour obtenir de plus amples explications.

— Dans les récits dont je veux parler, dit-il, règnent une sorte de simplicité naïve, de douce sensibilité et d'inébranlable espérance : un sentiment sincère d'admiration de la nature, de reconnaissance envers Dieu, et d'amour de l'humanité. Ces lectures m'ont souvent touché vivement, mais elles ne me fatiguent pas; et quand j'ai fini un de ces ouvrages, je me sens consolé, je suis plus croyant, plus aimant, et je me réjouis au fond du cœur en découvrant que des cordes si tendres et si pures, qu'on croirait propres aux seuls enfants, vibrent et résonnent encore dans mon âme.

Je bégayai quelques excuses et m'efforçai de faire avouer au vieillard qu'il louait mes ouvrages plus qu'ils ne le méritaient, probablement par un sentiment de bienveillance ou de sympathie. Mais il repoussa cette excuse et reprit en forme de conclusion :

— C'est vrai, chaque homme sent d'une manière qui lui est propre, qui peut être innée en lui, mais qui provient cependant des sensations de sa jeunesse et des événements qui ont dominé sa vie. Je ne puis donc pas prétendre que chacun doit nécessairement sentir comme moi. Quoi qu'il en soit, n'eussé-je trouvé dans vos ouvrages que la religion du souvenir et la foi dans un avenir meilleur, cela aurait suffi pour me les faire aimer. Il y a, en outre, des raisons que je ne puis vous dire.

Nous nous trouvions en ce moment près de deux ou trois paysans qui venaient à notre rencontre sur la route.

Nous gardâmes le silence jusqu'à ce qu'ils nous eussent croisés: Alors le vieillard me demanda :

— Vous ne ferez que traverser Bodeghem, pour aller ce soir loger à Benkelhout? Ce n'est donc pas un dessein particulier qui vous amène dans notre petit village?

— Si fait. J'avais l'intention de prendre, en passant, quelques renseignements sur une chose qui m'a été racontée; mais, puisque vous êtes si bon et si serviable, pourquoi ne vous demanderais-je pas ce que je désire savoir? Il y a dans le cimetière de Bodeghem une tombe de fer, n'est-ce pas?

— Il y a, en effet, une tombe que les villageois naïfs appellent la tombe de fer, parce qu'elle est entourée d'un grillage; mais cette tombe n'offre rien de remarquable.

La voix du vieillard me parut avoir tout à fait changé de ton; elle était retenue et sèche comme s'il avait voulu éloigner ou abréger la conversation.

— Il pousse toujours des fleurs nouvelles sur cette tombe? demandai-je.

— Il y pousse toujours des fleurs, répéta-t-il.

— Il y a un banc de bois près de la tombe, et ce banc est usé, parce qu'un esprit, la dame blanche, vient s'y asseoir toutes les nuits depuis des années?

— Un conte d'enfant, dit le vieillard avec un sourire sur les lèvres.

— Je sais bien, monsieur, que ce ne peut être qu'un

conte; mais, du moins, il y a quelqu'un qui soigne les fleurs sur la tombe; car c'est sans doute aussi une fable que ces fleurs sortant d'elles-mêmes de terre?

Comme mon compagnon ne répondait pas immédiatement à ma question, je lui dis :

— Il y a quelques jours, une paysanne de ces environs vint me demander conseil pour obtenir la grâce de son fils, qui avait été condamné à une forte amende pour un délit de chasse. Je la fis causer. — C'est ainsi que j'ai surpris toutes les particularités de la vie simple des paysans. — Elle m'a parlé de la tombe de fer, des fleurs qui se renouvellent toujours, de la dame blanche, et d'un ermite qui reste à prier des journées entières près de la tombe. Soyez assez bon pour me dire ce qu'il y a de vrai dans le récit de la paysanne.

— La chose est toute simple, répondit mon compagnon. L'homme que l'on appelle l'ermite, parce qu'il vit solitaire, soigne et orne la tombe d'une personne qui lui fut plus chère que la lumière de ses yeux. En vivant ainsi, depuis la séparation fatale, près d'un tombeau, et en concentrant toute son affection sur ce tombeau, il triomphe de la mort même; car qui peut dire que l'épouse que la tombe croyait lui ravir l'ait quitté réellement, quand il la voit à chaque instant, quand elle renaît cent fois par jour dans sa pensée?

Je regardai le vieillard avec étonnement : ses yeux brillaient d'un éclat étrange et son visage rayonnait d'enthousiasme.

Il remarqua l'impression que ses paroles avaient faite sur moi et surmonta son émotion. Il montra du doigt le chemin et me dit d'un ton plus calme :

— Voilà notre petite église. Si nous avions suivi la traverse, nous pourrions déjà apercevoir de loin la tombe de fer.

Je ne fis presque pas attention à ce qu'il me montrait, et je demandai d'un air rêveur :

— Une épouse, dites-vous, monsieur? C'est donc une femme mariée qui repose sous la tombe de fer?

— Une vierge pure comme les lis avant de se faner, murmura-t-il.

— Mais mariée?

— Vierge et épouse, en effet.

Je ne savais que penser du ton solennel avec lequel le vieillard avait prononcé ces derniers mots. Je commençais à être en proie à une singulière émotion. Je m'imaginais que la tombe de fer devait cacher une histoire touchante, et ma curiosité était piquée au plus haut point.

Assurément, le vieillard devina que j'allais insister pour obtenir une explication plus précise. Il me prit le bloc d'albâtre avant que je pusse soupçonner son intention; et, comme je m'efforçais de continuer à porter le fardeau, il m'assura que, du moins dans le village, il devait refuser mon aide, et échappa, à mon grand dépit, aux questions qui se pressaient déjà sur mes lèvres. Il marcha vers l'entrée du cimetière en disant :

— Venez, je vous montrerai la tombe de fer. Voyez là-bas, près du mur de l'église, ces fleurs derrière ce grillage, c'est la tombe de fer.

Je m'approchai de l'endroit désigné et je regardai avec étonnement dans le petit enclos. Je cherchai vainement une pierre ou un signe quelconque qui m'apprît le nom de cette morte tant regrettée. Rien que des fleurs, mais des fleurs si belles, si rares, et assorties avec un sentiment si profond de la forme et de la couleur, que la main d'un amant pouvait seule atteindre à ce degré d'harmonie. Pour moi, il était indubitable que l'ermite — si réellement un ermite veillait sur la tombe — devait être jeune et bercé encore par les plus douces illusions de la vie. Mais, en regardant le banc de bois aminci par l'usage, je commençai à revenir de ma première idée.

— Depuis combien de temps ce banc est-il là ? demandai-je au vieillard.

— Depuis quarante ans.

— C'est assurément l'ermite qui l'a usé ainsi en s'y asseyant ou s'y agenouillant pour prier ?

— C'est l'ermite, répondit mon guide.

— Mais cela dépasse les forces humaines ! m'écriai-je avec admiration. S'asseoir pendant quarante ans près d'une tombe ! Si c'est de l'amour, quel sentiment profond, immense, infini ! Le sacrifice, le dévouement, la fusion d'une âme qui vit sur la terre avec une âme qui habite déjà le ciel ! On pourrait appeler cela de l'idolâ-

trie, si cette aspiration vers le ciel n'attestait pas une foi robuste en la bonté divine et dans la félicité d'un avenir sans fin. Vivre pour une morte et avec une morte!

— Elle n'est pas morte, murmura le vieillard.

— Pas morte? répétai-je. Quels mystères, quels prodiges cachent donc ces fleurs ?

— Vous feignez de ne pas me comprendre, monsieur, dit le vieillard avec un accent calme et profond ; votre cœur m'a pourtant si bien compris! Morte? Mais pendant que je vous parle, je la vois, elle me sourit, j'entends sa voix; elle me crie du milieu de ses fleurs : « Le temps devient court : j'attends, j'attends ! »

— Elle vous attend ! m'écriai-je avec stupeur. Est-ce donc vous qui avez usé ainsi ce banc de bois?

— Nul autre que moi.

— L'ermite?...

— Est le vieillard que le hasard vous a donné pour guide, le sculpteur dont vous avez porté l'albâtre, sans savoir quel souvenir sacré il y taillera... Mais venez avec moi, ne me demandez plus rien. Voyez là, derrière le mur du cimetière, c'est ma demeure; suivez-moi, je vous dirai des choses que nul autre que vous n'a jamais sues aussi bien que vous allez les savoir.

Je me laissai conduire hors du cimetière, sans rien dire. Chemin faisant, le vieillard reprit :

— Depuis que ce tombeau de fer est là, je n'ai jamais épanché les sentiments de mon cœur dans le sein de

personne. Je vous aime parce que, dans vos ouvrages, je vous ai trouvé capable de comprendre une vie que les autres nomment une longue folie. Mon passage sur la terre touche à sa fin : un pressentiment secret me dit que je la verrai bientôt autrement que par le souvenir. Recevez la confidence de ce que j'ai espéré et souffert, et, lorsque je reposerai à côté d'elle dans le tombeau, racontez alors mon humble et triste vie, si vous croyez qu'elle vaille la peine d'être écrite.

Il s'arrêta derrière le mur du cimetière et sonna à la porte d'une maison à façade blanche, dont les fenêtres étaient fermées par des volets verts. Une vieille servante ouvrit, et, pendant que nous entrions, le vieillard dit :

— Catherine, voici un ami qui dînera avec moi. Mettez un second couvert.

La servante s'éloigna sans mot dire.

Je voulus m'excuser de l'embarras que ma présence causait au vieillard et à sa vieille servante; mais il me prit la main et me conduisit au fond de sa maison, dans une grande chambre qui prenait jour sur un vaste jardin tout émaillé de fleurs. L'aspect de cette chambre m'étonna. J'aurais pu me croire transporté par enchantement dans une salle d'étude de l'Académie d'Anvers, car elle contenait une multitude d'objets que j'avais eus plus d'une fois entre les mains, ou dont j'avais vu les pareils des centaines de fois.

— Jetez un rapide coup d'œil sur ces objets, me dit le vieillard. Ils jouent tous un rôle plus ou moins impor-

tant dans l'histoire que je vais vous raconter; mais ne me demandez pas maintenant une explication à leur sujet. Ce serait du temps perdu, et cela m'obligerait à des répétitions fastidieuses.

Pourtant, je n'avais jamais vu ce que mon hôte me montra tout d'abord, et je n'y pus trouver aucune signification. Sur une table se trouvaient toutes sortes de figures informes de chiens, de vaches, d'oiseaux, de chevaux et d'autres animaux, très-grossièrement taillés au couteau dans du bois blanc. Sur un morceau de velours bleu s'étalaient deux ou trois figures assez rares, à côté d'une de ces boîtes d'opale où les femmes mettent des pastilles de menthe ou des dragées de citron. On y voyait aussi un couteau à manche de nacre, et plusieurs médailles d'or et d'argent avec des rubans verts fanés.

En faisant le tour de la chambre, je vis successivement le long des murs toutes les *études* ordinaires des jeunes élèves de l'académie d'Anvers : des nez, des oreilles, des mains, des têtes, puis des figures entières; plus loin, tout cela se trouvait reproduit en terre glaise séchée, puis aussi en plâtre.

Je ne vis qu'une seule composition caractéristique, au bout de cette chambre. L'artiste y attachait sans doute beaucoup de prix, car il l'avait enfermée dans une armoire vitrée pour la garder de la poussière et de l'humidité. C'était un groupe en plâtre représentant une jeune femme qui pose la main gauche sur la tête d'un enfant, tandis que l'autre, étendue en avant, semble montrer à

cet enfant la route de l'avenir. Dans le sourire protecteur de la femme, et dans l'expression reconnaissante des traits de l'enfant, il y avait un sentiment profond et presque mystérieux qui m'émut et me fit rêver.

Après avoir regardé quelque temps en silence cette œuvre singulière, je dis à mon hôte :

— Cette statue n'est pas une création de fantaisie, quoiqu'elle ne soit pas conçue non plus d'après les règles classiques. La nature seule a été le modèle de l'artiste. N'est-il pas vrai, monsieur, cette femme a vécu ?

— Elle a vécu, répéta le vieillard avec un soupir dont le son étrange me surprit.

— Quoi ! m'écriai-je, je vois l'image de la femme qui repose...?

— Qui repose sous la tombe de fer.

— Elle était donc belle ?

— Belle comme le rêve éternel des poètes.

Je me tus, craignant d'attrister le vieillard par mes questions indiscrètes.

Il alla au fond de la chambre, ouvrit une grande porte et dit :

— Jusqu'à présent vous n'avez vu que les études de l'élève : souvenirs qui font ma vie, pourtant ! Entrez, vous pourrez juger aussi l'artiste. Ce serait une véritable joie pour lui si ses œuvres pouvaient lui assurer votre approbation ou du moins votre sympathie.

La salle où il me fit entrer était éclairée par le haut. Le long des murs, sur des piédestaux de bois, s'élevaient

un grand nombre de statues de marbre et d'albâtre dont la vue me frappa d'admiration au premier coup d'œil.

Toutes ces œuvres étaient évidemment l'expression d'une même pensée reproduite sous des formes diverses. Il n'y en avait aucune qui ne parlât de la mort et de la résurrection à une vie meilleure. C'était un ange aux ailes déployées qui portait vers sa céleste patrie une jeune fille endormie; — c'était le génie de l'immortalité ouvrant une tombe et montrant à l'âme réveillée le chemin de la lumière; — c'était cette même jeune fille se dressant à moitié hors d'une tombe, et étendant les mains avec un sourire de désir, comme si elle appelait quelqu'un; — c'était un jeune garçon agenouillé sur une pierre tumulaire, et tenant embrassée une ancre symbolique; — c'était l'oiseau Phénix, s'élevant avec des forces nouvelles du bûcher qui a consumé sa dépouille vieillie;— c'étaient enfin beaucoup de figures représentant sous une forme saisissante l'image de la vie future après la mort.

Toutes ces compositions respiraient la sincérité profonde du sentiment de leur auteur, et semblaient vivre, non point par la perfection de leur forme corporelle, mais par quelque chose de plus élevé, par l'empreinte de l'âme que l'artiste avait imprimée dans toutes les parties de son œuvre, en y versant un reflet de sa propre âme. Les formes des statues étaient à la vérité grêles et maigres, mais il y avait dans l'ensemble de ces créations une expression de pensée si parfaite, des proportions si

harmonieuses, tant de naturel et néanmoins tant de poésie, qu'en les regardant je me sentis comme transporté dans un monde de pensées mystiques et presque surhumaines.

— Que tout cela est beau! m'écriai-je enthousiasmé. Monsieur, vous ne devez pas tenir plus longtemps cachés ces chefs-d'œuvre sublimes. Enrichissez d'un nom illustre le livre d'or de votre patrie, ajoutez un brillant fleuron à sa couronne artistique!

Il sourit à mon exclamation; l'impression favorable que son talent avait produite sur moi parut lui faire plaisir; mais une sorte de raillerie ironique brillait dans son regard, comme pour me taxer d'exagération.

— Je dis la vérité, croyez-moi, repris-je. Exposez vos ouvrages, et un cri d'admiration s'élèvera de la foule des artistes. S'ils ont été égarés autrefois par l'admiration exclusive des formes extérieures, il y a aujourd'hui une grande tendance vers des idées moins plastiques; l'art se tourne vers l'expression des pensées, des sentiments et des plus nobles aspirations de l'homme. Non, non, ne privez pas l'école flamande de si parfaits modèles.

Le vieillard avait courbé la tête et murmurait en se parlant à lui-même :

— Livrer en pâture à la foule mes souvenirs, tous les battements de mon cœur? Permettre à la malveillance de soulever le voile de ma vie, et appeler la raillerie sur tout ce qui est sacré pour moi?...

En ce moment, la vieille servante ouvrit la porte et annonça que le dîner était servi.

— Venez, monsieur, me dit le sculpteur, visiblement satisfait de cette interruption. La table de l'ermite ne vous offrira pas de mets recherchés; mais il y en aura assez pour restaurer les forces d'un homme qui, comme vous, aime la vie de campagne.

Nous nous mîmes à table, nous mangeâmes assez rapidement deux ou trois bons plats, auxquels je fis honneur, d'autant plus que la présence de la servante m'empêchait de parler de ce qui occupait mon esprit.

Après le repas, le vieillard me conduisit dans une serre assez spacieuse. Je sus ainsi d'où venaient les fleurs exotiques et rares qui croissaient sur la tombe de fer.

Après avoir traversé cette serre, nous entrâmes dans un jardin délicieux, émaillé de mille fleurs charmantes; ce qui me fit dire en riant que bien des gens voudraient être ermites dans un pareil ermitage.

Mais le vieillard, sans répondre à ma plaisanterie, me conduisit sous un berceau de clématite et de chèvre feuille, s'assit sur un banc, me montra une place à côté de lui et dit :

— Vous logerez chez moi... Pas d'excuses; mon histoire est plus longue que vous ne croyez. Si vous voulez la connaître tout entière, il faut vous soumettre à cette nécessité. Ce n'est pas une gêne pour moi; la servante a déjà reçu l'ordre de préparer votre chambre. Vous n'en dormirez pas plus mal qu'à *l'Aigle*, où vous aviez l'intention de passer la nuit. C'est donc convenu; vous serez l'hôte de l'ermite. Armez-vous de patience, et

pardonnez à un vieillard, qui ne vit que par ses souvenirs, s'il vous raconte parfois des particularités ou des sensations puériles qui n'ont d'importance que pour lui seul. En un mot, souffrez que mon récit me fasse revivre encore une fois dans le passé. Après cette prière, je commence mon histoire sans autre préambule.

II

A un quart de lieue d'ici, près d'un clair ruisseau, s'élève une toute petite ferme nommée la *Maison d'eau* et entourée de bois et de prairies.

Elle était habitée, il y a cinquante ans, par maître Wolvenaer, un sabotier connu des boutiquiers de la ville pour les jolies chaussures de bois qu'il savait tailler. Son état lui procurait, à la sueur de son front, assez de bénéfices pour subvenir aux besoins d'une nombreuse famille; car il n'avait pas moins de six enfants, encore tous en bas âge.

Comme il tenait en fermage un petit lopin de terre, et que sa femme vaquait le plus souvent aux travaux des champs, il y avait dans la maison du sabotier une sorte de bien-être ou du moins d'aisance.

Assurément le laborieux artisan eût été tout à fait heureux si une cause incessante de tristesse n'avait assombri son horizon. Parmi ses six enfants, il y en avait un,

— un garçon de onze ans, — qui se faisait remarquer par une beauté extraordinaire. Il avait des cheveux noirs bouclés, des yeux bruns étincelants, et des traits d'une remarquable pureté... Mais le pauvre enfant ne savait point parler. Dans les premiers mois de sa naissance, il était tombé de son berceau la tête en avant. Il avait eu des convulsions affreuses, et lutté longtemps contre la mort. On crut que dans cet accident la langue avait été frappée de paralysie; car, quoiqu'il ne pût articuler aucun son distinct, il entendait cependant fort bien.

Le sabotier était mon père; l'enfant muet n'était autre que moi qui vous parle en ce moment.

Mon père m'aimait et me plaignait de tout son cœur. Souvent, quand je me tenais en silence à côté de son établi, il interrompait tout à coup son travail et fixait sur moi un regard profond plein de tristesse et de pitié. Alors je l'embrassais avec reconnaissance, et je tâchais de le consoler par gestes de mon malheureux sort. Mais, au lieu d'adoucir son chagrin, le plus souvent mes caresses ne réussissaient qu'à le faire pleurer. En effet, je faisais des efforts surhumains pour parler; mais il n'entendait sortir de ma gorge que des cris rauques et perçants, des sons inarticulés et sauvages qui lui déchiraient l'âme. D'ailleurs, comme tous les muets, j'étais d'une sensibilité extrême, et mes moindres gestes, mes moindres mouvements pour exprimer ce que je pensais ou ce que j'éprouvais, étaient violents et exagérés comme ceux d'un insensé.

Mes parents se demandaient si l'accident dont j'avais été victime n'avait pas troublé mon cerveau : mes frères et sœurs me croyaient *innocent*, c'est-à-dire à peu près idiot; les enfants du village avaient peur du petit sauvage de la Maison d'eau et m'appelaient le fou.

Si jeune que je fusse, j'étais profondément blessé d'être ainsi méconnu de tout le monde. Lorsque en menant paître nos vaches, j'étais assis solitaire, pendant de longues journées, au bord de la prairie, il m'arrivait parfois de pleurer amèrement pendant des heures entières; parce que je ne pouvais point parler, et que les autres enfants, avec qui j'eusse tant aimer de jouer, se moquaient de moi et m'évitaient à cause de mon infirmité! Je me sentais la force de prouver que je ne méritais pas le nom de fou; j'avais soif d'amitié, et même d'estime, et peut-être y avait-il en moi une sorte d'orgueil qui m'inspirait un désir maladif de me distinguer par l'une ou l'autre qualité.

Peut-être trouverait-on dans cette aspiration confuse de mon esprit la raison du travail singulier dont je m'occupais sans cesse. Jamais je n'allais à la prairie sans avoir dans ma poche quelques petits morceaux de saule. Je m'appliquais à y tailler avec mon couteau des images de bêtes et de gens, et souvent je restais des journees entières absorbé dans mon travail, la sueur au front. Si je réussissais, d'après mon idée, à tirer du bois une figure plus ou moins ressemblante, je sautais, je dansais et je riais comme si j'avais remporté quelque victoire;

mais si, malgré mes efforts, aucune figure reconnaissable n'apparaissait sous mon couteau, je laissais tomber mon œuvre avec découragement, et je me tordais les bras de dépit et de chagrin.

Mon père, quand je lui montrais mes figures de bois, levait les épaules avec une triste compassion. La vanité singulière que je paraissais tirer de mes grossières et ridicules ébauches le chagrinait comme s'il eût vu une raison de plus pour douter de la clarté de mon intelligence.

Quant à moi, il me suffisait que ma mère sourît quelquefois à mon travail, que mes sœurs s'amusassent à jouer avec mes figures, et qu'aucun de mes deux frères, plus âgés que moi cependant, ne sût en faire autant.

Un jour, j'avais travaillé avec ardeur, depuis le matin jusque bien avant dans l'après-midi, à imiter la figure de notre vieux curé. Lorsque je regarde aujourd'hui ce pitoyable essai, il me ferait rougir de honte si un souvenir précieux et sacré pour moi n'y était attaché. — Mais alors il me sembla si bien réussi, que j'en fus transporté de joie et que, en ramenant les vaches à l'étable, je tirai au moins cent fois de ma poche l'informe figure pour l'admirer. Que le corps et les vêtements ressemblassent de près ou de loin à ceux du curé, ce n'était pas cela qui m'inquiétait; mais j'avais imité facilement son tricorne, et cela, du moins, était reconnaissable au premier coup d'œil.

De crainte que mes sœurs ne voulussent jouer avec

ma petite statuette, je la tins cachée et ne la montrai pas en rentrant au logis.

Je m'assis dans un coin de la chambre, la main dans la poche, caressant mon chef-d'œuvre, et plongé dans de douces pensées.

Mon père était allé à la ville pour les affaires de son commerce; ma mère, mes frères et mes sœurs étaient à la maison et parlaient du propriétaire de notre ferme. Ils avaient appris qu'il était l'acquéreur du château de Bodeghem, et que ce jour même, il était venu au village dans une belle voiture pour visiter sa nouvelle propriété.

Ma mère parlait à voix basse, pour ne pas éveiller l'attention de l'innocent muet; car il ne savait que se taire et rester immobile, ou crier comme un possédé.

Pendant que ma mère causait de cette importante nouvelle, la porte s'ouvrit tout à coup, et une dame richement vêtue entra dans notre demeure, tenant à la main une petite demoiselle qui avait à peine une année de moins que moi:

Cette dame était la femme de notre propriétaire, et elle connaissait très-bien ma mère, pour avoir reçu plusieurs fois de ses mains le prix de son fermage. Aussi se mit-elle à lui parler familièrement de la maison de campagne que son mari venait d'acheter, ajoutant que désormais elle aurait plus d'une fois l'occasion, durant la belle saison, d'aller voir les gens qui habitaient les fermes que M. Pavelyn, son mari, possédait dans les environs.

Mes frères et sœurs écoutaient curieusement ce que disait cette dame.

Pour moi, j'avais sauté sur mes pieds, et je me tenais debout, comme frappé d'immobilité, devant la petite demoiselle. Mes membres tremblaient, mes yeux brillaient d'admiration, mon cœur battait violemment, et, pour la première fois de ma vie, l'émotion qui m'agitait ne se manifesta point par des cris sauvages.

L'apparition d'un ange, tel que je pouvais le concevoir d'après les descriptions de ma mère, ne m'eût pas plus profondément remué; car un ange ne pouvait être plus beau que cette enfant ne l'était à mes yeux. Son front et ses joues étaient blancs et polis comme l'albâtre. Ses petites lèvres étaient fraîches et vermeilles comme des feuilles de rose; ses yeux bleus et profonds comme l'azur du ciel pendant une claire journée d'été. Autour de l'ovale régulier de son joli visage, ses cheveux blonds, épais et soyeux, tombaient en boucles abondantes. Elle était vêtue de soie et de satin; elle avait un collier de corail, des bracelets d'or, et ses petits pieds étaient chaussés de souliers rouges.

Tout en elle m'étonnait et me frappait d'une admiration croissante, même sa pâleur, sa délicatesse maladive, car cette délicatesse même la fit passer à mes yeux pour une créature supérieure, d'une essence infiniment au-dessus de celle des robustes et gros enfants de notre village.

La petite fille me regarda pendant quelques minutes

avec ses yeux bleus profonds, comme pour me demander l'explication de ma singulière attitude. Puis un sourire tranquille et doux entr'ouvrit ses lèvres. Ce sourire pénétra dans mon cœur comme un rayon de lumière et m'arracha un cri sauvage. Je sautai en arrière et levai les bras au ciel, comme si le sourire de la jeune fille était quelque chose de miraculeux qui me fit perdre l'esprit.

Mon cri étrange attira l'attention de la dame.

— Qu'a donc ce petit garçon? demanda-t-elle à ma mère.

— C'est notre petit Léon. Ne faites pas attention au bruit qu'il fait, madame Pavelyn. Il est muet et fait de vains efforts pour parler.

En achevant ces mots, elle porta le doigt à son front pour faire comprendre qu'il fallait m'excuser parce que je ne possédais pas tout mon bon sens, et que j'étais innocent.

Souvent déjà j'avais surpris des signes semblables faits par mon père ou ma mère, et je savais fort bien ce qu'ils voulaient dire. Cela m'avait toujours fait de la peine; mais, en ce moment, devant la créature angélique qui me regardait, cette pantomime humiliante me blessa comme si j'avais été frappé au cœur d'un coup de couteau. Aussi le son qui s'éleva de ma poitrine n'était pas un cri, c'était une plainte douce et profonde, une sorte de prière pour implorer la pitié. Je courbai la tête et me mis à pleurer.

— Un si joli petit garçon! c'est bien malheureux, vraiment, murmura la dame.

Et se tournant vers la petite demoiselle, elle ajouta :

— Rose, ce pauvre enfant est muet. Il aimerait tant à parler! Mais c'est parce qu'il ne le peut pas qu'il pleure si amèrement. Donne-lui la main, Rose; une marque de pitié le consolera.

Encouragé par l'intérêt de la dame, je levai la tête. Je vis venir à moi la noble enfant, avec le même sourire enchanteur qui m'avait déjà si profondément ému.

Elle me prit la main, la serra et la caressa, tandis que sa bouche murmurait des paroles qui résonnaient à mes oreilles comme une musique céleste.

Je jetai sur mes frères et mes sœurs un regard de fierté; cette marque d'amitié que la petite demoiselle venait de me donner, me vengeait de leur dédain et avait rempli mon cœur de joie et de courage.

Assurément, la compatissante enfant sut lire dans mon regard étincelant l'expression d'une gratitude infinie; car elle me serra la main avec plus d'amitié et me dit d'un ton si doux, que je me mis à trembler de tous mes membres :

— Vous vous appelez Léon? C'est un joli nom. Ah! quel dommage que vous ne sachiez point parler!

L'émotion m'arracha quelques cris confus.

— Il ne faut pas crier ainsi, reprit-elle; cela est laid. N'apprendrez-vous jamais à parler, pauvre petit Léon? jamais?

Je ne savais pas ce qui se passait en moi; il me semblait qu'en ce moment je me fusse laissé couper la main

pour pouvoir dire un mot, un seul mot intelligible. Je fus pris d'une violente convulsion; mes membres se tordirent, mon visage devint bleu. Je ne criai pas, mais je fis un effort surhumain pour prononcer le nom charmant de celle qui, deux fois, avait dit le mien avec tant d'amitié.

Quelque chose se déchira dans ma gorge, et le nom de Rose! Rose! retentit par deux fois, clair et sonore, dans la chambre.

Épuisé par cet effort gigantesque, je me laissai tomber sur une chaise, et j'y restai étendu, le sourire du bonheur et de l'extase sur la figure.

— Oh! Dieu soit loué, mon fils a parlé! s'écria ma mère, les larmes aux yeux.

Elle accourut vers moi, me prit la main et me supplia de répéter encore une fois les mots que j'avais prononcés; mais je sentis bien, après de longs efforts infructueux, que je ne serais plus capable d'une si violente tension de mes forces.

Cependant j'étais enchanté du succès obtenu, et j'essayai de faire comprendre par signes que j'avais confiance et que j'espérais bien pouvoir apprendre à parler. Je ne cessais de montrer la jolie demoiselle, et je joignais les mains devant elle pour faire entendre que c'était à elle que je serais redevable de la parole, du bonheur de ma vie, et je la remerciai comme un ange envoyé de Dieu pour m'apporter l'espoir et la délivrance.

Rose était visiblement touchée de ces marques de re-

connaissance, et une joie sincère brillait dans ses yeux bleus. Sans doute il était doux à son cœur compatissant de croire que sa présence avait été un bienfait pour un pauvre enfant comme moi.

Elle tira sa mère par son châle pour l'obliger à se baisser, lui dit quelque chose à l'oreille, et, sur un signe affirmatif, elle s'approcha de moi.

Elle mit la main dans sa poche et en tira une petite boîte d'une pierre blanche, transparente et couverte de fleurs et d'étoiles d'or et d'argent. Elle me glissa cet objet dans la main en disant :

— Tenez, Léon, ceci est pour vous. Il y a là-dedans du sucre qui vous plaira fort. Il faut faire tout votre possible pour apprendre à parler, et, quand vous le saurez, je vous donnerai de plus belles choses encore.

L'aimable enfant n'avait assurément d'autre intention que de me consoler. Elle me disait ces douces paroles par charité pure, et comme une aumône faite à un malheureux. Mais sa pitié fit sur moi une impression plus profonde qu'elle n'eût pu s'y attendre. Ses paroles tombèrent une à une, comme une rosée bienfaisante, sur mon cœur oppressé, et se gravèrent en traits ineffaçables dans mon souvenir. J'en fus si touché, que je continuai à tourner et à retourner machinalement dans mes mains sa jolie petite boîte, et je ne remarquai même pas que ma mère me la prit pour l'admirer à son tour.

Alors je revins à moi, et j'essayai de faire comprendre à la jolie demoiselle combien j'étais triste de ne

pouvoir rien faire pour la remercier de son cadeau. Je tirai de ma poche la figure du curé et la mis dans la main de ma bienfaitrice, en lui disant par gestes que je l'avais taillée moi-même et que je la lui donnais en échange de sa boîte.

La dame, en voyant cet objet informe, parut surprise de ma simplicité. Ma mère m'excusa en disant que je m'occupais pendant des jours entiers à tailler de petites statuettes, et que, naturellement, je croyais que cela valait quelque chose. Mes frères et mes sœurs se mirent à rire de ma présomption.

Rose regardait sans rien dire mon pauvre cadeau, mettait le bonhomme debout sur sa main, le retournait et avait l'air de s'en amuser beaucoup.

Que m'importait que tout le monde se moquât de mon ouvrage, si elle seule, qui s'était faite ma protectrice, le jugeait digne de son attention? Aussi, un sentiment de joie ineffable inonda mon cœur lorsque Rose refusa de se laisser prendre l'image du curé par ma mère, et dit à la sienne :

— Non, je vous en prie, laissez-moi la conserver. Ce pauvre petit garçon l'a faite lui-même, et c'est vraiment joli. Je la montrerai à mon père, et je jouerai avec, ce soir.

— Voilà bien les enfants, fermière Wolvenaer! dit la dame en haussant les épaules. Donnez-leur des jouets et des poupées qui ont coûté beaucoup d'argent, et ils préfèrent s'amuser d'une chose sans valeur; puis, au

bout de quelques heures, le joujou est oublié et abandonné, et ils n'y pensent plus.

Mes yeux contrits et mes signes demandèrent à Rose si tel serait aussi le sort de mon humble présent. Un signe de tête me tranquillisa. Elle m'avait compris, et son geste me promettait qu'elle conserverait mon petit curé.

— Portez-vous bien, dit la dame ; il est temps que nous partions. M. Pavelyn nous attendrait. Peut-être la voiture est-elle déjà prête. Vous comprenez que, cette année, nous n'habiterons pas le château ; car il est tout à fait vide ; il doit être restauré, repeint et meublé. Il ne sera prêt qu'au printemps. Alors je reviendrai vous voir, car j'aime à me trouver au milieu des villageois. Aujourd'hui, nous ne sommes venus que pour visiter le château... Rose, nous partons. Donne encore ta main à ce pauvre Léon en signe d'adieu, et retournons auprès de ton père.

Il était facile de lire sur mon visage que l'annonce de ce départ précipité m'affligeait. Rose me serra la main encore une fois, et me dit à l'oreille :

— Il ne faut pas être triste, Léon. Apprenez bien vite à parler, alors je reviendrai, et faites encore de semblables figures pour moi ; j'en serai bien contente.

Je mis mes deux mains devant mes yeux pour ne pas la voir partir.

Je restai si longtemps dans cette position, que ma mère se mit à me gronder durement de mon impolitesse, et me menaça de faire connaître à mon père ma conduite déraisonnable.

III

Il serait difficile de vous dire la vive impression que la visite de la petite demoiselle avait faite sur mon esprit. Mes parents mêmes avaient peine à reconnaître en moi leur petit sauvage. Mes idées avaient pris une certaine gravité, et il était bien rare qu'un de ces cris sans nom qui m'échappaient si souvent autrefois, sortît de ma bouche. Quand j'étais à la maison, je me blottissais ordinairement dans un coin de la chambre, et j'y restais assis, immobile et silencieux, le regard perdu dans l'espace. J'avais sans cesse devant les yeux la tendre et blanche apparition qui me souriait, me serrait la main et murmurait amicalement à mon oreille : « Apprenez bien vite à parler, alors je reviendrai. »

Je ne jouais presque plus avec mes frères et mes sœurs, je fuyais les autres enfants du village. Penser à elle était l'unique occupation de mon esprit, répéter sans cesse dans mon cœur ses douces paroles suffisait à ma vie.

Je crains, monsieur, que vous ne m'accusiez, à part vous, d'exagération. Une pareille profondeur de sentiment chez un enfant de onze ans ne vous paraît assuré-

ment pas naturelle ? Cependant, vous qui, plus que tout autre, avez conservé vivants les souvenirs de votre enfance, vous devez avoir reconnu que le cœur d'un enfant se laisse toucher plus facilement et plus profondément que celui d'une personne chez qui la raison et l'expérience ont émoussé plus ou moins la sensibilité. Il est vrai que les émotions de l'enfant sont ordinairement plus fugitives; mais, moi, l'absence de la parole me plaçait dans une situation toute particulière en me réduisant à une méditation solitaire. Les mêmes pensées se représentaient cent fois à mon esprit, et, par cette réaction continuelle de mon âme sur elle-même, mon sentiment acquit une profondeur qui eût pu paraître outrée et maladive chez un enfant doué de la parole.

Quoi qu'il en soit, les témoignages de tendre pitié que m'avait donnés la jolie petite demoiselle m'avaient rempli d'une grande fierté; et — que ce fût l'orgueil, la reconnaissance, ou une secrète sympathie qui me troublât — toujours est-il que, soir et matin, et même pendant la nuit, l'image de ma bienfaitrice se plaçait devant mes yeux, et toutes les forces de mon âme semblaient s'être concentrées sur cette seule pensée.

Cette distraction singulière et le regard incertain de mes yeux étaient considérés par mes parents comme de fâcheux symptômes, et ils ne doutaient pas que ma raison ne fût menacée d'une faiblesse incurable.

Plus d'une fois, quand ils exprimaient cette crainte, je m'efforçai de leur faire comprendre qu'ils se trompaient;

mais alors je criais et je hurlais comme auparavant. Cela ne faisait qu'augmenter leur peine; et, comme mes propres cris m'étaient désagréables maintenant, je pris en aversion ces inutiles efforts pour me faire comprendre par la parole.

Tout se passa entre mes parents et moi de la même façon qu'avant la visite de madame Pavelyn. Bientôt on ne s'occupa presque plus de moi; et, pour épargner autant que possible à mon père la vue pénible de son fils innocent, ma mère m'envoyait à la prairie avec les vaches pendant des journées entières.

Là, dans une solitude complète, je pouvais réfléchir et rêver depuis l'aube du jour jusqu'à ce que la nuit tombante me rappelât à la maison. Mais je ne passais pas mes journées dans l'oisiveté, ma bienfaitrice m'avait dit deux choses : « Apprenez bien vite à parler, et faites-moi encore des figures. »

Ce dernier vœu, je pouvais facilement l'accomplir; mais le premier! apprendre à parler!

Son désir était une loi dont l'inflexibilité m'effrayait et à laquelle, pourtant, je voulais obéir, dût ma gorge se déchirer sous mes efforts.

Pendant deux longs mois, je m'efforçai constamment de répéter encore une fois son nom; je faisais toutes sortes de grimaces, je contractais mes lèvres, je me remplissais la bouche de petits morceaux de bois, je tirais rudement ma langue rebelle; mais quoique la sueur perlât sur mon front, son nom chéri ne voulut point sortir

de mon gosier, ni distinctement, ni plus ou moins mal articulé. — Chose étonnante, j'entendais bien, et je pouvais même juger de la justesse et de la valeur des sons produits; il n'y avait aucun mouvement de la voix humaine que je fusse incapable d'exécuter quelquefois par hasard, aucune lettre que je ne pusse prononcer. Mais on eût dit que les nerfs de l'appareil vocal s'étaient brouillés en moi, et ne pouvaient obéir à ma volonté. Quand je voulais prononcer une lettre ou un mot, il me venait d'autres sons aux lèvres. Et quoique je me préparasse souvent pendant des heures entières avant de pousser un son, avec la certitude que, cette fois, du moins, ma voix ne tromperait pas mes efforts, chaque fois j'étais frappé de la même déception amère.

Je n'exagère point en vous disant que cent fois j'ai versé des larmes, que je me suis arraché les cheveux, et que je me suis roulé convulsivement par terre avec un désespoir et une rage qui ressemblaient, en effet, à la folie la plus complète.

Peu à peu, il me fallut reconnaître mon impuissance et perdre décidément tout espoir d'apprendre à parler. Alors je devins triste, découragé et languissant. Le sentiment de fierté qu'avait fait naître en moi la compassion de Rose m'avait fait croire un instant que j'aurais la force de me tirer de l'abaissement. Cette consolante, cette radieuse perspective s'était refermée devant mes yeux. Un nuage sombre avait voilé l'étoile scintillante qui éclairait mon avenir. Je resterais éternellement le

muet innocent, la malheureuse créature qui ne pouvait pas même exprimer sa reconnaissance à ceux qui la plaignaient.

Je restai près d'un mois anéanti par cette effroyable conviction. Enfin, lorsque la dernière étincelle d'espérance fut éteinte en moi, j'acceptai mon triste sort avec résignation, et un peu de paix rentra dans mon âme.

Alors je recommençai à tailler des figurines de bois de saule, mais non plus par orgueil, ni avec l'espoir de me distinguer en quelque point des autres enfants; non, je n'étais mû que par un sentiment passif de reconnaissance et de devoir. Je savais que mon travail serait agréable à la charitable petite demoiselle; c'était là le seul mobile de mon activité.

En peu de temps, j'avais fabriqué un certain nombre de statuettes. Il y avait des figurines que je désignais sous le nom de vaches, de chevaux, de moutons et de porcs, quoiqu'elles ressemblassent toutes singulièrement les unes aux autres; il y avait aussi des maisons, des églises, des oiseaux et des hommes; mais ce qui me plaisait le mieux, ce que je regardais avec complaisance, c'était une figure de garde champêtre, avec son grand chapeau sur la tête et son sabre reluisant dans la main.

J'avais, après beaucoup d'instances, obtenu de ma mère la clef d'un tiroir de notre commode. J'y serrai mes petits chefs-d'œuvre, pour ne les en retirer qu'au moment où Rose reviendrait à Bodeghem. Personne ne pouvait voir ces produits de mon art. Elle seule, pour

qui je les avais faits, devait les recevoir de mes mains avant que personne les eût touchés.

Ainsi les mois se passèrent, ainsi vint l'hiver qui devait précéder son retour.

Vers la nouvelle année, ma mère devait aller à la ville payer le terme échu de notre fermage. A force de prières et de supplications, je la décidai à prendre avec elle la figurine du garde champêtre, et à me promettre qu'elle la donnerait à la petite fille de notre propriétaire.

Durant l'absence de ma mère, je fus étrangement agité : je courais autour de la maison et dans les champs, poussé par une grande inquiétude. Que dirait Rose de mon ouvrage? Sourirait-elle, et serait-elle contente de mon envoi? Dans tous les cas, ma mère lui parlerait de moi, et, de son côté, elle dirait quelque chose à mon adresse. Il me semblait, dans mon attente anxieuse, que j'entendais Rose prononcer mon nom; — car ce ne pouvait être une autre voix que la sienne, ce timbre argentin qui résonnait au fond de mon âme, et me faisait tressaillir et regarder autour de moi, comme si je l'entendais murmurer d'une voix compatissante : « Pauvre petit Léon! »

Dans l'après-midi, j'étais sur la chaussée, à plus d'une demi-lieue de notre demeure, pour voir si ma mère ne revenait pas encore. Dès que je l'aperçus, je courus à sa rencontre, et lui demandai, les bras tendus et les yeux étincelants, comment on avait reçu là-bas mon petit garde champêtre.

M. Pavelyn avait examiné la statuette avec curiosité, et en avait ri de bon cœur; Rose s'était montrée satisfaite et m'avait fait remercier de mon cadeau; elle avait ajouté qu'au printemps prochain, elle viendrait au château avec ses parents, et qu'elle serait heureuse d'avoir beaucoup de ces petites figures pour s'en amuser.

Ma joie était inexprimable; emporté par mon émotion, je me mis à sauter et à crier comme je le faisais autrefois...

Quelques paroles de ma mère me calmèrent subitement, et firent tomber toute ma joie. Rose avait demandé si le pauvre Léon ne savait pas encore parler. Cette question me rappela au sentiment de mon impuissance et à la conscience de mon malheur.

Hélas! la bonne Rose m'avait dit : « Vous devez apprendre à parler; » et moi, pauvre déshérité de ce monde, j'étais toujours aussi muet que lors de sa visite chez nous. J'eusse sacrifié la moitié de ma vie pour pouvoir accomplir son ordre charitable; mais il ne m'était pas donné de lui offrir cette preuve de ma gratitude.

Je courbai la tête, et marchai silencieusement dans le sentier sablonneux, tenant ma mère par la main, et, bien que, pour relever mon courage, elle me racontât beaucoup d'autres choses de la gentille petite demoiselle, elle ne parvint pas à me consoler.

IV

Les gelées avaient cessé, et le dégel avait fait disparaître la neige de nos campagnes. Le printemps allait venir, et, avec lui, l'angélique créature qui, depuis sept mois, vivait dans toutes mes pensées.

Dans mon impatience, je me promenais tous les matins par les bois et les chemins pour voir si les plantes printanières ne donnaient pas encore signe de réveil. J'épiais les bourgeons des aunes et des coudriers qui devaient germer sous les premiers rayons du soleil rajeuni; j'attendais avec un désir impatient la première feuille de l'anémone des bois, qui se montre avant toutes les autres au pied des jeunes chênes; je suivais du regard les oiseaux, pour découvrir dans leur bec le fétu de paille, gage de leur confiance dans le retour du beau temps.

Après beaucoup de nuits froides, l'air devint plus doux, et, à ma grande joie, je remarquai les signes de plus en plus sensibles du réveil de la nature. Bientôt les violettes parfumèrent la berge des fossés du côté du midi: les boutons d'or dorèrent la prairie, et des milliers de pâquerettes firent briller leurs étoiles d'argent sur le velours de l'herbe tendre. Puis fleurirent l'épine noire,

le fraisier et la lychnide. Les arbres et les arbrisseaux déployaient petit à petit leur feuillage, et le seringat montrait déjà les boutons des touffes de fleurs blanches qui devaient remplir de leur doux parfum la fraîche atmosphère du mois de mai.

Le moment si longtemps attendu n'était donc plus loin; chaque jour, Rose pouvait quitter la ville et venir demeurer au château; car il faisait un temps doux et un clair soleil qui invitaient irrésistiblement à s'aller promener aux champs.

Pauvre insensé que j'étais! au lieu de sentir ma joie redoubler, je sentais, au contraire, mon courage tomber et une inquiétude secrète descendre dans mon cœur, à mesure que le moment désiré approchait.

Elle me demanderait : « Ne savez-vous pas encore parler? » et moi, le rouge de la honte au front, le cœur plein de dépit et de chagrin, il me faudrait lui répondre par signes que j'étais muet comme auparavant. Une fois que cette idée naquit en moi, ma crainte augmenta rapidement et dans des proportions insensées, parce que rien ne venait la combattre. Je pâlissais quelquefois tout à coup, quand mon esprit agité faisait surgir devant mes yeux l'image de la petite Rose, je tremblais en entendant tomber de ses lèvres la fatale question : « Ne savez-vous pas encore parler? »

Je redevins triste, solitaire, et plongé dans de pénibles rêveries.

Jusqu'à ce moment, je m'étais appliqué avec ardeur à tail-

ler des figurines. Comme mon tiroir en était plein depuis longtemps, j'avais donné les moins réussies à mes sœurs, et j'en avais fait de nouvelles, et de meilleures, à mon avis.

Mais, en ce moment, mon découragement allait si loin, que je n'avais plus ni la force ni l'envie de poursuivre mon travail, et que, pendant plus de deux semaines, je gardai dans ma poche la clef du tiroir, sans y toucher.

Ce fut bien pis encore lorsque mon père, revenant un lundi du marché, nous annonça que, le samedi suivant, M. Pavelyn, sa femme et sa petite fille viendraient au château. Dès ce moment, on eût dit qu'un mal secret me travaillait les nerfs. Il m'arrivait de pâlir et de frissonner vingt fois en une heure, sans cause apparente. Ma mère me croyait malade, et elle me faisait de la tisane avec des herbes du printemps qui sont bonnes contre la fièvre. Je buvais le remède sans dire la cause de ma singulière agitation; mais, dès que je le pouvais, je courais bien loin de la maison, et je me cachais dans les bois, comme si cette solitude pouvait me délivrer de cette terrible question : « Ne savez-vous pas encore parler? » qui raisonnait sans cesse à mon oreille, et me poursuivait comme une accusation.

Je ne sais comment expliquer cela; mais, tout en redoutant l'arrivée de Rose beaucoup plus que je ne la désirais, tout en me réfugiant dans les bois pour n'être pas présent lors de sa visite chez nous, je me sentais entraîné, malgré moi, dans les environs du château et dans e chemin qu'elle devait suivre pour venir à notre

ferme. Il est bien vrai qu'après quelques instants je m'enfuyais; mais chaque fois, je revenais à la même place, presque sans en avoir conscience.

Un certain jour — c'était le 20 mai de l'année 1806 — j'avais erré dans les bois depnis l'aube du jour, et j'étais arrivé enfin dans l'avenue dn château. Après avoir regardé longtemps les bâtiments, derrière les bosquets de seringats, je m'étais retourné; j'avais appuyé ma tête contre un tronc d'arbre, et je regardais la terre, plongé dans de douloureuses réflexions.

Je ne sais pas combien je restai de temps ainsi; mais je fus réveillé tout à coup par le son argentin d'nne voix qni criait de loin avec un accent de joie :

— Léon! Léon!

C'était la voix de Rose, la même voix qui me parlait toujours dans mes rêves. Aussi, je ne m'empressais pas de tourner la tête, car je croyais à une nouvelle illusion de mes sens.

Je fus saisi d'un tremblement violent. Je vis Rose, Rose elle-même, qui, entre un beau monsieur et une belle dame, et suivie d'une bonne, sortait du jardin du château et entrait dans l'avenue.

Elle tirait le monsieur par la main pour courir vers moi; mais le monsieur, qui était son père, la retint jusqu'au moment où elle ne fut plus qu'à quatre ou cinq pas de moi; alors il ne put contenir plus longtemps l'impatience de sa fille. — Elle bondit en avant, et saisit ma main tremblante; j'étais blême, et je voyais déjà avec

inquiétude sortir de ses lèvres la question si redoutée.

En effet, ses premiers mots furent :

— Eh bien, Léon, savez-vous parler?

Je laissai tomber ma tête sur ma poitrine, et mes larmes silencieuses lui apprirent que j'étais muet comme auparavant.

— Pauvre Léon ! dit l'excellente enfant. Il ne faut pas pleurer pour cela... Prenez courage; l'année dernière, vous avez su prononcer mon nom. Vous apprendrez à parler petit à petit.

Dans l'intervalle, ses parents s'étaient rapprochés de nous. Son père mit sa main sur ma tête et me força, par un doux mouvement, à lever les yeux vers lui. Il dit avec un accent plein de bienveillance :

— C'est donc là le petit garçon du sabotier qui t'a donné le petit curé et le petit garde champêtre? De beaux yeux, des cheveux superbes : c'est un joli enfant. — Et tu ne sais point parler du tout? me demanda-t-il. Un garçon adroit et leste comme toi serait muet et resterait muet? Ce serait certainement un grand malheur... Et pourquoi pleures-tu, petit? Quelqu'un t'a-t-il fait du mal?

— Non, mon père, il pleure, parce qu'il ne sait pas parler, dit la petite demoiselle en soupirant.

— Eh bien, puisqu'il entend et qu'il a pu prononcer ton nom, il ne doit pas lui être impossible d'apprendre à parler. Si l'on voulait se donner un peu de peine... Mais ces enfants de paysans, on les laisse courir à l'abandon, et, par eux-mêmes, ils n'apprécient pas la valeur de la parole.

En entendant ces mots, je ne pus me retenir davantage; l'accusation qu'ils contenaient me blessa cruellement. J'essayai, par toutes sortes de gestes et de cris inarticulés, de démontrer au père de Rose que la bonne volonté ne m'avait pas manqué, et que, pendant des mois, j'avais fait vraiment tous mes efforts pour répéter encore une fois le nom de sa fille.

Il me regarda avec étonnement, mais avec une bienveillance évidente; mes yeux étincelaient; mes mouvements étaient pleins d'energie, et j'expliquai, par des signes intelligibles, que je me laisserais volontiers couper le bras gauche en échange du don de la parole. Il me prit les mains, comprima mes gestes et m'obligea à me tenir tranquille; puis je l'entendis qui disait à la dame :

— Malheureux petit garçon, n'est-ce pas? C'est un bel enfant, et bien intéressant! Et la femme Wolvenaer prétend qu'il y a quelque chose de dérangé dans sa cervelle? Non, non, elle se trompe assurément. Cet enfant n'est pas idiot du tout; au contraire, il a l'esprit net et éveillé.

Le regard que mes yeux lancèrent au père de Rose rayonnait sans doute d'une reconnaissance bien sincère, car je remarquai que le compatissant monsieur en fut profondément touché.

Je me sentais tout à fait consolé, et plein d'un nouveau courage, et je me disposais à exprimer ma gratitude par de nouveaux signes; mais Rose avait repris ma main et me demanda si j'avais taillé des statuettes pour elle.

Je comptai rapidement sur mes doigts, j'ouvris les bras tout grands et je tournai ma clef sous ses yeux, pour lui faire comprendre qne j'en avais sculpté beaucoup, tout nn tas, et qu'elles étaient à la maison enfermées dans une armoire.

Rose, en proie à une vive curiosité, pria instamment ses parents de se hâter, pour qu'elle pût voir plus tôt les petites figures.

Ses parents cédèrent à son désir; quelques instants après, M. Pavelyn entrait avec sa famille dans notre humble demeure.

Sans faire attention anx saluts et aux cérémonies de mes parents, je m'élançai vers la commode; je tirai le tiroir qui renfermait mon travail de six mois, et je me mis à étaler toutes mes figurines sur notre grande table.

Je les arrangeai les unes à la suite des autres, processionnellement, comme une caravane d'hommes et de bêtes en voyage. Il y en avait tant, que le cortége finit par couvrir toute la table, et qn'il ne resta plus de place pour mes petites maisons et mes églises.

Un étonnement croissant se lisait dans les yeux de la petite demoiselle, et, lorsqu'elle put embrasser d'un seul conp d'œil toute cette richesse et qne je lui fis signe que tout cela lui appartenait, elle se mit à battre des mains et à sauter de joie. Cette joie me rendit extrêmement heureux et me fit croire que j'avais fait des choses réellement admirables, puisque j'avais atteint si complétement le but de mes efforts.

J'expliquai longuement à Rose, par toute sorte de mines et de gestes, ce que représentait chacune de mes petites figures. Je poussais les vaches sur la table, je faisais galoper les chevaux, je remplissais l'office du berger rassemblant ses moutons et les ramenant à l'étable, je plaçais les oiseaux les uns après les autres sur le faîte des maisons et le clocher des églises, comme s'ils s'y fussent perchés de leur propre vol.

Rose, ouvrant ses grands yeux bleus, regardait sans rien dire les petites scènes que je jouais devant elle; mais elle semblait ravie d'une joie enfantine. Un sentiment de bonheur infini inondait mon cœur. Mes parents étaient en conversation avec M. et madame Pavelyn, et mes frères et sœurs écoutaient ce qui se disait. Rose et moi nous n'étions occupés que de nous; elle ne prêtait attention qu'à mes figurines et à mes jeux...

La sueur perlait sur mon front à cause des efforts que je faisais pour lui faire comprendre clairement par signes ce que je voulais exprimer. Je venais de lui montrer un chasseur qui abat un lièvre et le chien qui va chercher le gibier touché. Puis je simulai un combat entre deux soldats en leur faisant pousser leurs grands sabres l'un contre l'autre. Je jouai sans doute cette scène d'une manière très-vive et très-compréhensible, car Rose paraissait émue et effrayée; mais quand l'un de mes soldats fut renversé par son ennemi, et que, dans sa chute, il fit tomber toute une rangée de vaches, de chevaux, et même d'arbres et de maisons, nous poussâmes tous deux un

long éclat de rire, et Rose dansa de plaisir; pour augmenter encore sa joie, je me mis à courir et à sauter autour de la table en poussant des cris sauvages.

Le bruit que nous faisions interrompit la conversation des parents de Rose avec mon père. Ils nous regardèrent un instant avec satisfaction et parurent charmés de voir que leur fille s'amusait si franchement et rougissait de plaisir.

Le monsieur s'approcha de la table, prit çà et là quelques-unes des plus singulières ou peut-être des meilleures petites figures, les examina avec bienveillance et hocha la tête d'un air content; puis il me frappa sur l'épaule en disant :

— As-tu fait tout cela seul? Bravo, mon petit garçon! Ce n'est certes pas très-beau; mais il y a quelque chose, il y a un certain esprit dans ces deux gendarmes qui s'avancent là-bas avec leurs longues jambes. Et que vas-tu faire de toute cette légion d'hommes et de bêtes?

Je montrai du doigt sa fille.

— Tout cela est pour moi, mon père, s'écria Rose. Ah! comme je vais pouvoir jouer! Léon m'apprendra comment ils doivent marcher les uns derrière les autres, chacun à son rang, comme ils sont là maintenant.

— Mais, Rose, objecta le père, pourquoi dépouiller ce pauvre enfant de tous ses joujoux?

Je courus à la muraille pour prendre un panier en osier, j'y rassemblai mes figurines et je le tendis à Rose. Elle hésitait à accepter mon cadeau et regardait

son père d'un air interrogateur. Je prévoyais un refus et je frémissais de crainte; mais je joignis les mains devant M. et madame Pavelyn d'un air si suppliant, et dans mes yeux brillants se lisait une prière si ardente, qu'ils appelèrent leur bonne, qui était restée près de la porte, et lui remirent le panier qui contenait mes œuvres. Je levai les bras au ciel en signe de joie et je poussai un cri de triomphe.

Notre propriétaire s'entretint encore un instant de Rose et de moi avec mes parents. Ce que je pus saisir de leurs paroles dites à voix basse, c'est que leur fille était d'une santé délicate et que l'air des champs lui ferait du bien.

Ils exprimaient aussi la satisfaction qu'ils éprouvaient à voir Rose, qui ordinairement montrait si peu d'ardeur au jeu, s'amuser de si bon cœur et avec tant d'animation.

Après cette conversation, M. Pavelyn me prit la main et me dit d'un ton fort aimable :

— Nous devons partir maintenant, Léon; mais viens demain au château, vers une heure; Rose te fera aussi un cadeau en échange de tes petites figures. C'est une chose que nous avons apportée de la ville pour toi. Tu dîneras avec nous, et tu pourras jouer et courir avec Rose dans le beau jardin. Adieu, mon bon petit garçon.

— Léon, Léon, s'écria la petite fille en sortant, à demain, à demain! Oh! comme nous nous amuserons!

Je tombai tout tremblant sur une chaise. — Quoi! je

dînerais au château, à la même table que Rose! Ses parents me témoignaient autant d'amitié et de compassion qu'elle-même! Moi, le muet, j'étais donc choisi et préféré entre mes frères et sœurs? — Demain! demain!

V

Combien mon sommeil fut agité cette nuit-là. Cent fois je rêvai que, la main dans celle de Rose, je jouais dans un beau jardin, beau comme le paradis, que ma mère m'avait souvent décrit. Nous courions, nous dansions, nous sautions, et nous nous amusions avec un plaisir et une béatitude inexprimables. Rose me disait mille douces et tendres paroles, et moi, malheureux! dans mon rêve, j'avais le don de la parole, et je lui témoignais ma reconnaissance en un langage clair et plein de sentiment.

Puis la scène changeait de nouveau; j'étais assis à une grande table et je mangeais des mets si succulents et de si appétissantes friandises, qne nos boudins gras de la kermesse et les meilleurs sucreries de la boutique du sacristain n'étaient que de la Saint-Jean auprès d'un pareil régal.

D'autres fois, mon imagination s'évertuait à résoudre

l'énigme qui occupait mon esprit et piquait ma curiosité depuis la veille. Rose m'avait promis un cadeau en échange de mes figurines. Quel pouvait être ce cadeau? Il m'était impossible de faire une supposition probable. Je pensais bien à un grand cheval de bois, à une belle cravate, à un grand gâteau, et à beaucoup d'autres choses; mais ma raison me disait que je me trompais assurément.

Abusé par mon impatience, je me levai au milieu de la nuit, croyant que c'était déjà le matin; mais ma mère me renvoya dans mon lit. Enfin, le jour commença à poindre. A peine avions-nous pris le café, que j'importunai ma mère pour qu'elle fît ma toilette et sortît de la commode mes habits du dimanche. Elle eut peine à me faire comprendre que je ne devais aller au château qu'après midi, et que j'avais encore une demi-journée à attendre. Je restai longtemps assis dans un coin de la chambre, l'œil fixé sur l'aiguille de l'horloge. Après que j'eus essayé deux ou trois fois, par mes cris impatients, de convaincre ma mère que l'horloge était arrêtée et qu'elle devait la faire marcher, elle me prit par l'épaule, et me mit à la porte, en me défendant de remettre les pieds dans la maison avant que midi sonnât au clocher.

J'errai dans les bois et dans les champs, je revins dans le village, je tournai autour de l'église, et je regardai avec dépit l'aiguille paresseuse du cadran, jusqu'à ce qu'enfin le premier coup de midi retentît dans les airs et me fît pousser un cri de joie.

Lorsque je revins à la maison, on était à table chez nous. Je pris ma place accoutumée à côté de mon père; mais mon assiette resta vide, bien entendu, puisque je devais dîner au château. Mes parents parlaient en riant des mets succulents que je goûterais ce jour-là; mes frères et mes sœurs restaient silencieux et me considéraient d'un regard peu amical. L'épaisse bouillie paraissait leur être moins agréable encore que d'habitude, et plus d'une fois ils laissèrent retomber la cuiller dans leur assiette avec découragement, lorsque mon père parlait en plaisantant d'oiseaux rôtis et de châteaux de massepains. Pour moi, je ne faisais guère attention à ce qui se disait; ces descriptions alléchantes ne m'intéressaient point; je ne voyais que le sourire qui, sur l'aimable visage de Rose, rayonnait délicieusement vers moi.

Dès que le dîner fut fini, ma mère me prit sur ses genoux, et commença à me déshabiller. Elle me lava avec de l'eau chaude et du savon, et mouilla mes cheveux pour mieux les faire friser. Cela dura longtemps avant que ma toilette fût achevée, car je devais être aussi beau que possible, quoique mon père prétendît qu'il était absurde de me revêtir de mes habits de fête pour aller jouer.

Avant de me laisser partir, ma mère me plaça devant elle, et me dit d'un air grave et sévère comment je devais me comporter au château, et ce que je pouvais faire et ne pas faire. Elle n'oublia rien : je devais soigneusement essuyer mes pieds aux paillassons que je verrais de-

vant les portes ; je devais ôter ma casquette et saluer, me moucher dans le mouchoir qu'elle avait mis dans la poche de mon pantalon ; je ne pouvais pas crier ni faire de gestes, et, si l'on me donnait quelque chose, je ne devais pas manquer de me baiser la main, non-seulement parce que cela était poli, mais encore parce que, ne sachant point parler, je n'avais pas d'autre moyen de témoigner ma reconnaissance.

Une heure sonnait à la tour lorsque ma mère me donna le baiser d'adieu, et que, frémissant d'impatience, je m'élançai hors de la maison.

Je courus tout d'une haleine à travers le village et l'avenue du château ; mais, lorsque j'approchai de la grille ouverte et que je n'aperçus personne dans ce jardin, je fus pris d'une frayeur secrète. J'entrai cependant dans le vaste jardin à pas lents et indécis, regardant de tous côtés si je ne voyais personne. — Qu'elle était belle la perspective qui se déployait devant mes yeux étonnés ! Une large pelouse, pareille à une prairie s'étendait de tous côtés jusqu'au pied des grands arbres. Au milieu du gazon vert coulait une eau claire que j'aurais prise pour le même ruisseau qui passait à côté de notre maison ; mais elle était plus large et plus profonde. Un pont arrondi comme un arc gigantesque s'élançait d'un bord à l'autre. Ce pont était formé de branches de chêne admirablement entrelacées, et il me parut que je n'oserais jamais le traverser, de peur qu'il ne se rompît sous mon poids.

Autour du jardin s'élevaient de grands arbres, serrés comme une forêt impénétrable; au pied de ces grands arbres, les lilas croissaient en si grande abondance, que leurs fleurs empourprées, entouraient tout le jardin comme d'une immense guirlande et parfumaient l'air de l'odeur la plus délicieuse. — Partout où je promenais mes regards, le long des sentiers et dans les massifs, je voyais des fleurs et des plantes qui m'étaient totalement inconnues, et qui m'étonnaient par leurs formes bizarres et leurs brillantes couleurs.

La solitude complète et le silence solennel qui y régnait me firent peur. Je ne m'approchai du château que pas à pas. Mon cœur battait dans ma poitrine, et assurément je n'eusse pas osé aller plus loin; mais une porte s'ouvrit tout à coup, et Rose accourut toute joyeuse à ma rencontre. Elle me prit par la main, m'entraîna vers le bâtiment et dit en me grondant:

— Pourquoi restes-tu si longtemps? Ce n'est pas bien à toi, Léon. Nous avons déjà commencé à dîner. Mon père pourrait être fâché.

Elle lut sur mon visage que ces paroles me faisaient peur.

— Allons, allons! s'écria-t-elle, c'est pour rire que je dis cela. Il ne faut pas avoir peur; sois gai. Ah! comme nous allons tout à l'heure jouer et courir dans le beau jardin, n'est-ce pas? Quel dommage que tu ne saches point parler! Mais, c'est égal, je te comprends bien.

Ma bienfaitrice me conduisit dans le bâtiment et me fit traverser un long vestibule. Me souvenant des leçons de

ma mère, j'essuyais mes pieds à tous les paillassons que je rencontrais sur mon passage, si bien que Rose s'écriait en plaisantant :

— Mais, Léon, qu'as-tu donc aux pieds? Finis donc, c'est assez.

Au bout du vestibule se tenait un homme dont les habits étaient galonnés d'argent. J'ôtai ma casquette et je le saluai avec un respect craintif ; mais lui, sans dire mot, ouvrit un des battants de la porte devant laquelle il se tenait.

Je vis une grande salle dont les murs étincelaient de baguettes d'or. Les parents de Rose étaient assis autour d'une table. Je restai debout sur le seuil de la porte, ma casquette à la main, entendant à peine les paroles de bienvenue que m'adressaient M. et madame Pavelyn.

Rose me conduisit à une chaise, près de la table, et m'obligea à m'y asseoir. La tête me tournait; je tenais les yeux baissés, confus et tremblant.

Un domestique m'attacha une grande serviette blanche devant la poitrine, de façon que je pouvais à peine remuer les bras.

Les parents de Rose, et même le domestique, semblaient s'amuser beaucoup de mon embarras et riaient tout bas. La compatissante petite fille seule tâchait de m'encourager en m'adressant de douces paroles.

M. et madame Pavelyn se mirent à rire plus franchement encore lorsque je baisai ma main pour remercier

le domestique, qui avait placé un morceau de pain à côté de mon assiette.

J'étais tout à fait troublé; la sueur perlait sur mon front et le cœur me battait si fort, que j'avais peine à reprendre haleine. La soupe fumait devant moi dans mon assiette et chacun m'engageait à manger. Mais j'étais étourdi, et je contemplais mon assiette d'un œil hébété.

Rose eut pitié de ma confusion, et vint à mon secours. Elle avança sa chaise aussi près que possible de la mienne, arrangea plus commodement la serviette autour de mon cou et me mit la cuiller dans la main. D'abord j'obéis machinalement à ce qu'elle me disait; mais ensuite, grâce à l'amabilité de ses paroles encourageantes, je m'enhardis un peu. Elle veillait comme une bonne petite mère sur son gauche protégé. Elle fit couper ma viande par le domestique, me nomma les plats, et me dit quel goût ils avaient, me montra comment je devais tenir ma fourchette et placer les os de volaille sur le bord de mon assiette, et comment il fallait m'essuyer les mains et les lèvres avec ma serviette. En un mot, elle m'apprit à manger convenablement, avec une attention délicate et une tendre sollicitude qui pénétrèrent mon cœur de reconnaissance.

Il y avait des tartes et des sucreries d'une douceur extrême et d'un parfum exquis; mais je ne sentais presque pas le goût de ce que je mangeais. La richesse du salon où je me trouvais, l'or qui brillait sur les murs, les glaces qui multipliaient tout, et où le regard se per-

dait dans un lointain infini, tout cela m'écrasait par sa grandeur et son éclat. Une chose surtout excitait mon admiration, et attirait irrésistiblement mon regard. C'était une grande statue blanche qui se trouvait à ma gauche, sur un grand piédestal, contre le mur. Je ne pouvais me rendre compte de ce qu'elle représentait. C'était un homme à moitié nu qui ne touchait la terre que de la pointe du pied, et qui paraissait vouloir s'élancer dans les airs. Il avait deux petites ailes derrière la tête et deux ailes à chaque pied; il tenait dans sa main droite deux serpents entrelacés.

Déjà Rose, voyant mon étonnement, m'avait dit que cette statue représentait le dieu Mercure; mais, comme ma mère, en me faisant réciter mon catéchisme, ne m'avait jamais parlé d'un dieu semblable, l'explication ne m'apprit rien. Ce n'était pas, d'ailleurs, la signification de la statue que mes yeux cherchaient dans cette œuvre d'art. J'étais étonné qu'on pût imiter si bien, par le bois ou la pierre, le corps et la figure de l'homme, qu'ils semblaient vivre; car plus d'une fois j'avais baissé la tête en frissonnant, craignant que ce dieu inconnu ne sautât sur moi. J'examinai aussi avec une attention curieuse comment la statue était faite, et je m'efforçai d'en graver les formes dans ma mémoire, comme si jamais il m'eût été possible de tailler dans le bois de saule, avec mon couteau, quelque chose qui y ressemblât.

Pendant le dîner, on avait versé du vin dans mon verre, et l'on m'en avait fait boire. La rouge liqueur me

parut âcre et amère. Lorsqu'on servit le dessert, Rose me dit qu'on allait apporter du vin doux qui me plairait bien. Tandis qu'elle parlait encore, le domestique s'approcha de la table avec une bouteille tout argentée. Je regardai curieusement ce qu'il allait faire avec une espèce de pince qu'il tenait à la main...

Tout à coup, une détonation retentit, pareille à celle d'une arme à feu; et, comme Rose cachait sa figure dans ses mains en poussant un grand cri, je crus qu'il lui était arrivé malheur.

Tremblant comme un roseau; je sautai sur mes pieds; un cri de frayeur sortit de ma poitrine, et je criai distinctement :

— Rose! Rose!

— Ah! ah! le pauvre Léon a parlé de nouveau, dit la petite fille avec joie. Vous l'avez entendu, n'est-ce pas, papa? Il a prononcé mon nom aussi bien et aussi distinctement qu'une personne qui sait parler.

Elle me fit comprendre en riant que cette détonation n'était pas autre chose que le bruit produit par le bouchon qui s'était échappé avec force du goulot de la bouteille, et que, par plaisanterie, elle avait fait semblant d'être effrayée. Pour calmer mon effroi, elle me mit dans la main un verre de vin mousseux, et me força de le vider presque entièrement.

Pendant ce temps, ses parents parlaient de moi et de l'étrange phénomène dont ils venaient d'être témoins. M. Pavelyn me fit essayer encore une fois de répéter le

nom de sa fille; mais il fut obligé de reconnaître, lorsque j'eus fait plusieurs efforts inutiles, qu'il m'était devenu de nouveau tout à fait impossible d'articuler un son déterminé par la seule force de ma volonté.

— C'est sous l'impression de la frayeur ou d'une émotion violente que ce garçon prononce un mot par hasard, dit-il à madame Pavelyn. J'ai lu plusieurs fois que des gens muets depuis leur enfance avaient recouvré la parole sous le coup de quelque terrible événement. Pareille chose pourrait arriver au fils de maître Wolvenaer. Mais qui sait si quelque chose le frappera ou l'effrayera jamais assez profondément pour lui donner complètement et définitivement la parole?

Je ne comprenais pas bien ce qu'il voulait dire; mais ses paroles me firent tomber dans de profondes réflexions, d'où je ne fus tiré que lorsque M. Pavelyn dit à Rose d'aller chercher son cadeau et de me le donner.

La jeune fille sortit de la chambre par une porte latérale, et rentra bientôt en me montrant un objet qui était enveloppé d'un papier. Pendant qu'elle s'approchait de moi, elle le tira de son enveloppe, puis elle le mit dans ma main. C'était une espèce de couteau fermé; mais il brillait comme de l'argent, et le manche était fait d'une sorte de coquille où la lumière faisait jouer des reflets bleus, jaunes et argentés.

Rose me le reprit; et, tout en ouvrant successivement les différentes lames qu'il portait, elle me dit :

— Léon, ceci est mon cadeau pour toutes les petites

figurines que tu m'as faites. Vois, cette première lame est un grand et fort couteau avec lequel tu pourrais presque couper un petit arbre ; ceci est un canif ; en voici un plus petit, et puis encore un plus petit. Voici une lime... et une scie, et une vrille, et un ciseau... le tout solidement fait en acier anglais, fin et bien trempé, comme dit mon père. C'est maintenant que tu pourras tailler des statnettes, n'est-ce pas?... Je l'ai choisi moi-même, Léon, reprit-elle pendant que je considérais le joli couteau avec une admiration mêlée de stupeur. Ma mère voulait te donner un grand gâteau ; mais je savais bien qu'un cadeau comme celui-ci te ferait plus de plaisir. Je ne me suis pas trompée, n'est-il pas vrai ?

Deux larmes tombèrent sur mes joues, et je me mis à baiser mes deux mains en poussant des cris étouffés, que je ne pouvais retenir. Mes yeux parlaient sans doute en ce moment un langage bien expressif, car tous ceux qui me regardaient, même le domestique, furent profondément touchés de la reconnaissance qu'ils y lisaient.

Je tenais dans ma main le précieux cadeau de Rose ; je fermais et j'ouvrais alternativement les petits conteaux, la lime et la petite scie, et déjà je m'en servais en imagination. Quelle richesse! Des outils de toute espèce! tout un atelier! Comme désormais je pourrais tailler des figures du matin au soir, pour elle, ma douce protectrice! et comme je travaillerais mieux et plus facilement avec ces instruments choisis et donnés par elle!

J'étais tellement agité par la joie et par l'admiration,

qne je n'entendis pas ce que M. Pavelyn me disait :

— Allons, mon garçon, reprit-il en élevant la voix, rends le beau couteau à Rose pour qu'elle le mette de côté jusqu'au moment où tu retourneras à la maison, sinon, il te ferait oublier de jouer. Allez ensemble au jardin maintenant, courez et sautez tant que vous pourrez. Le temps est doux et sain ; nous prendrons le café dehors, en plein air, et nous verrons de loin si vous vous amusez comme il faut.

Je sortis de la salle avec Rose. Chemin faisant, elle prit deux petits filets de soie verte, qui étaient pendus à côté de l'escalier ; elle m'en donna un, et m'expliqna que nous allions à la chasse aux papillons.

Dès que je me vis sous le ciel bleu, en pleine liberté et tout seul avec Rose, la timidité, qui pesait sur mon cœnr comme un plomb, disparut, et je respirai à longs traits.

Rose me dit que, le matin, elle avait couru près de deux heures après les papillons sans pouvoir en attraper un seul ; mais que, moi qui étais fort et leste, j'en prendrais bien quelques-uns pour elle.

A peine eut-elle dit ces mots, que nous vîmes deux papillons blancs sortir du bosquet de seringats et voltiger sur la pelouse. Je ponssai un cri, et nous nous précipitâmes tous deux sur cette première proie de nos désirs.

Tout en dansant, en riant et en sautant, nous poursuivions les papillons ; mais, soit que je ne fusse pas en-

core assez habile à manier le filet, soit que les petites bêtes épouvantées eussent l'adresse de nous éviter, il y avait plus d'un quart d'heure que nous courrions sans le moindre succès. La sueur mouillait nos fronts, nos joues brûlaient de plaisir et d'ardeur.

M. et madame Pavelyn, assis devant le château sur une terrasse, prenaient part à notre joie et battaient des mains chaque fois que Rose, par un bond léger, trahissait la force et le plaisir de vivre.

Enfin j'attrapai un des papillons blancs dans mon filet. Ce fut une joie et une réjouissance, comme si nous eussions trouvé un trésor. Rose courut vers ses parents, qui riaient de bon cœur de son émotion. On alla chercher une boîte, et le papillon fut piqué dedans.

M. Pavelyn dit qu'il était très-content, et que je pourrais venir jouer souvent si Rose continuait à s'amuser de si bon cœur; mais la jeune fille n'eut pas la patience d'attendre que son père eût fini de parler. Elle m'entraîna vers la pelouse en s'écriant :

— Vois, là-bas! deux papillons, trois papillons, quatre papillons! Vite! vite!

Je pris encore quelques-unes de ces pauvres petites bêtes. Chaque fois, nous les apportions à M. Pavelyn, qui feignait de partager notre joie triomphante, et qui tenait la boîte prête.

Enfin Rose parvint aussi à en prendre un, qui ouvrait et fermait ses ailes au soleil sur le tronc d'un arbre. C'é-

tait un papillon d'un rouge foncé avec des taches d'argent et d'azur.

Il est impossible de peindre la joie de Rose. Comme une biche échappée, elle traversa la pelouse et vola vers ses parents avec tant de rapidité, qne je ne pouvais presque pas la suivre. Elle avait pris elle-même la resplendissante petite bête; il lui semblait que désormais aucnn papillon ne pourrait lui échapper. Et, un instant après, elle conrait de nouveau avec passion.

Nons continnâmes pendant longtemps cette amusante chasse. M. et madame Pavelyn étaient rentrés après avoir pris le café.

Pendant que je bondissais, le filet en l'air, devant le bosqnet de seringats, Rose en ponrsuivant un papillon dans une direction opposée, s'était éloignée de moi.

Tout à coup j'entends nn violent craquement... Je tourne les yeux vers l'endroit d'où ce bruit étrange était parti ! Ciel! quel horrible tablean! j'aperçois Rose qui tombe par-dessus l'appni brisé du pont et qni s'enfonce dans l'ean en ponssant un cri de détresse ! — Ma langue se déchire; le sang jaillit hors de ma bouche; je crie avec tonte la force qu'un muet pent donner à ses cris; mais ce sont des paroles qui sortent de mon gosier, des paroles claires et distinctes :

— Rose, Rose! du secours, du secours! Dieu, Dieu!...

Mon exclamation perçante retentit à travers le jardin, jusque dans les appartements du château.

Je m'élance; j'ai des ailes; mes pieds brûlent la terre...

Du haut du pont, mes yeux égarés ne voient plus rien qu'un pan de la robe de ma bienfaitrice... Sans songer que je ne ne sais pas nager, je saute dans l'étang à côté d'elle. L'eau me vient presque aux lèvres; mais je sens que mes pieds touchent le fond, je saisis les habillements de Rose, je prends sa tête entre mes deux mains, et je la soulève au-dessus de l'eau. Cet effort me fait enfoncer dans la vase, l'eau pénètre dans ma poitrine par le nez et par la bouche, avec l'air que j'aspire; je suffoque, et je sens mes forces m'abandonner. Alors descend en moi la certitude que je me noie, que je vais mourir ; mais ce n'est pas la crainte de la mort qui empoisonne pour moi ce moment suprême : non, c'est la douloureuse pensée que Rose aussi va mourir. Même quand la dernière convulsion ranime en moi la vie, je n'éprouve aucun autre sentiment que le regret et la douleur du malheur de Rose...

Je ne sus naturellement que plus tard ce qu'il advint de nous.

Mon puissant cri de détresse avait retenti jusque dans le château. M. et madame Pavelyn, ainsi que les domestiques et les servantes, étaient sortis tout effrayés, et avaient regardé autour d'eux pour savoir ce qui était arrivé. Pendant que l'on nous cherchait devant et derrière le château, et qu'on appelait Rose à grands cris, un des domestiques s'approcha du pont et vit la robe blanche de sa jeune maîtresse qui flottait sur l'eau. Il descendit le long du bord de l'étang, repêcha Rose, qui était sans connaissance, et la porta sur la pelouse.

Madame Pavelyn, en apercevant le corps inanimé et ruisselant de sa fille, était tombée évanouie dans les bras de son mari, avec un cri de terreur mortelle; M. Pavelyn la confia aux soins d'une servante, et se précipita, à demi mort d'inquiétude, vers sa fille.

Rose, qui n'avait pas été longtemps sous l'eau; et qui avait respiré aussi longtemps que j'avais pu lui tenir la tête dehors, ne tarda pas à donner signe de vie et à rouvrir les yeux.

Le premier mot que M. Pavelyn prononça, après avoir manifesté sa joie de voir son enfant sauvée, fut mon nom. Alors le domestique qui l'avait repêchée se rappela avoir senti quelque chose sous l'eau et avoir été obligé de déchirer le tablier de Rose pour la dégager d'un objet qui semblait la retenir. Il descendit de nouveau dans l'étang, me trouva sans peine, et me déposa sur le gazon, non loin de l'endroit où l'on s'empressait pour faire revenir Rose à elle-même.

C'était une scène effroyable... Ici, une mère qui s'était évanouie devant l'horrible conviction qu'elle avait vu le cadavre de son enfant noyée; là, un père au désespoir, rappelant par ses baisers le sentiment et la vie dans le corps inerte de sa fille; plus loin, celui d'un petit garçon étendu sans mouvement, comme si son âme l'avait abandonné pour toujours.

M. Pavelyn, malgré son émotion, n'avait point perdu sa présence d'esprit. Il avait envoyé immédiatement chez le docteur un des jardiniers qui étaient accourus, en lui

recommandant de fermer la grille et de ne parler à personne dans le village de ce qui venait d'arriver. Puis il avait fait porter sa fille près de sa femme évanouie, afin de pouvoir les soigner toutes deux en même temps. Il parvint à faire sortir madame Pavelyn de son évanouissement, et avec l'aide de ses domestiques il la ramena immédiatement dans la maison, ainsi que son enfant.

Pendant ce temps, d'autres gens étaient occupés à me frictionner et à me rouler par terre; mais, malgré tous leurs efforts, je ne donnais aucun signe de vie.

Dès que M. Pavelyn eut rassuré sa femme et couché sa fille dans un lit chaud, il revint à l'endroit où l'on était en train de me souffler de la fumée de tabac dans le nez. Cet homme généreux s'agenouilla près de moi, me prit les deux mains, et essaya de me rappeler à la vie. Rose, qui avait repris tout à fait connaissance, lui avait raconté que j'avais sauté dans l'étang et soulevé sa tête au-dessus de l'eau pour l'empêcher de se noyer. Son père lui avait fait accroire que j'étais également revenu à moi, car il craignait avec raison que, dans la situation où elle se trouvait, la nouvelle de ma mort ne lui portât un coup fatal.

M. Pavelyn me fit porter dans la cuisine, parce que cette pièce était très-éloignée de la chambre à coucher de sa fille. On apporta des literies, on me déshabilla, et on me couvrit d'épaisses couvertures de laine. Le docteur arriva enfin, et employa des remèdes énergiques pour ramener la respiration et le pouls, qui avait cessé

de battre. Il réussit enfin après de longs efforts. Je commençai à faire quelques mouvements, et j'ouvris les yeux. Mais je n'entendais ni ne voyais, et, quoi que l'on pût dire à mon oreille, ou quelques signes que l'on me fit, je ne montrais aucune connaissance de ce qui se passait autour de moi. Alors seulement M. Pavelyn envoya une servante dire à mes parents, avec toute la prudence possible, que j'étais tombé dans l'eau, et que le froid et la frayeur m'avaient un peu dérangé.

Mes parents, craignant un plus grand malheur, accoururent au château. En me voyant en vie, ils eurent la force de surmonter leur angoisse, et exigèrent qu'on me portât dans leur demeure, pour être soigné là.

Mon père m'enveloppa dans un drap de lit et dans une couverture de laine, m'emporta à la maison dans ses bras, et me mit dans mon lit.

Grâce aux médicaments prescrits par le docteur, une violente réaction s'opéra en moi, et je fus saisi d'une fièvre qui menaça mes jours pour la seconde fois. Le docteur craignait que la chaleur de mon sang ne produisît un transport au cerveau, et ne mît brusquement fin à mes souffrances.

Je restai dans cet état jusqu'après minuit; alors la fièvre me quitta peu à peu, et je tombai bientôt dans un profond sommeil. Le docteur déclara que le plus grand danger était passé, et il crut pouvoir affirmer que l'accident n'aurait pas de suites fâcheuses pour moi. Ma mère et ma sœur aînée restèrent seules à veiller à mon chevet

VI

Lorsque j'ouvris les yeux le lendemain, assez tar dans la matinée, j'aperçus avec stupéfaction le doux visage de Rose, qui était assise à mon chevet et tenait ma main dans la sienne.

C'était donc bien sa voix qui, en murmurant à mon oreille : « Pauvre petit Léon ! » m'avait réveillé de mon long sommeil. D'un coup d'œil rapide, j'aperçus aussi mes parents, mes deux sœurs, la bonne de Rose et une voisine.

D'abord je ne me rappelai rien de ce qui s'était passé, et je regardai ma protectrice avec stupeur, comme pour lui demander pourquoi elle était ainsi assise près de mon lit.

— Sois tranquille, bon Léon, me dit-elle, tu seras bientôt guéri; mais nous ne jouerons plus jamais près de l'étang.

Alors la mémoire de ce qui était arrivé me revint tout à coup; un cri triomphant souleva ma poitrine, et je m'écriai, avec le rire d'une joie étourdie :

— Rose! vous vivez?... Ce rêve...

— Il parle, il a parlé! s'écrièrent mes parents en accourant auprès de mon lit, les bras levés.

Moi, plus surpris qu'eux-mêmes en entendant mes propres paroles, je frémis et je tins la bouche close, de crainte qu'un second effort ne vînt de nouveau prouver mon impuissance, et ne me frappât du plus cruel désenchantement.

Mon père m'embrassa avec émotion.

— Léon, mon pauvre fils, oh! parle, parle encore, pour que je puisse remercier le bon Dieu, en toute confiance, de ce bienfait inattendu.

Sans détourner mon regard de Rose, je murmurai encore tout étourdi :

— Parler? Oui! Rose... l'eau... Pas morte... Heureux, heureux!...

La petite fille frappa dans ses mains avec joie; mes parents pleuraient et adressaient au ciel leurs actions de grâces. Pendant ce temps, je prononçais, avec une volubilité fiévreuse, une foule de mots sans signification et sans suite, uniquement pour entendre encore le son de ma voix et m'assurer que, cette fois, le don de la parole m'était définitivement acquis. Ceux qui m'entouraient ne paraissaient pas moins étonnés que moi du babil embrouillé qui tombait de mes lèvres, et tous me considéraient avec une bienheureuse surprise, comme si un miracle s'opérait devant leurs yeux.

Enfin Rose se mit à raconter comment nous avions joué ensemble dans le jardin du château, comment j'a-

vais sauté dans l'étang, et comment nous avions été retirés de l'eau tous les deux, par un domestique.

Mes parents, après un premier épanchement de joie, ajoutèrent quelques explications au récit de Rose, et j'appris ainsi tout ce qui s'était passé la veille.

J'avais risqué ma vie pour sauver la vie à Rose! Elle m'aimait pour cela, disait-elle, et ses parents m'étaient reconnaissants de ma reconnaissance et de mon courage. Je m'étais rendu digne de la protection de M. Pavelyn; cet événement m'avait rapproché de Rose... et, en outre, Dieu, sans doute pour me récompenser, m'avait doué de la parole et m'avait tiré de mon abaissement moral. J'étais si fier et si joyeux que mes yeux étincelaient d'orgueil.

J'avais encore un peu de peine à parler, et souvent mon langage était confus. Je savais bien dire les substantifs, les noms des choses et des personnes; mais l'enchaînement et la construction des mots m'embarrassaient.

Ma maladie avait eu si peu de suites, que, dès que le calme fut rentré dans mon esprit, je témoignai un grand désir de manger, et je demandai une tartine. Ma mère m'apporta un peu de pain émietté dans du lait, et il fallut me contenter de cela, quoique j'eusse assez grand'faim, me semblait-il, pour dévorer un pain de seigle tout entier. A mon désespoir, on ne me permit pas non plus de me lever, parce que le docteur l'avait défendu.

Rose causa lentement avec moi, et s'efforça, par mille

démonstrations amicales, de me témoigner sa reconnaissance. Sitôt que je serais tout à fait guéri, nous irions jouer encore dans le beau jardin du château; mais je ne devais plus avoir peur de l'eau, parce que le jardinier était déjà occupé à entourer l'étang d'une palissade à claire-voie et à construire sur le pont un nouveau garde-fou d'une solidité très-rassurante.

L'aimable petite fille me quitta au bout d'une bonne demi-heure, pour aller annoncer à ses parents l'heureuse nouvelle de ma guérison. Elle revint dans l'après-midi, et m'apporta deux ou trois verres de gelée de framboise et de groseille, si rafraîchissante et si douce, que je ne me rappelais pas avoir jamais goûté rien de si bon.

Lorsqu'elle fut retournée chez elle, le docteur vint, qui dit que je pouvais me lever et commencer à manger peu à peu. D'après son opinion, j'étais tout à fait guéri.

Je passai toute la soirée de ce jour-là assis alternativement dans le giron de ma mère et sur les genoux de mon père, et je dus parler, parler encore et toujours, pour les charmer par le son de ma voix.

Lorsque ma mère m'eut couché dans mon lit avec une croix au front et un dernier baiser sur les lèvres, je m'assoupis tout doucement, et les songes les plus agréables, les plus heureux, bercèrent mon sommeil.

Le lendemain matin, je me levai comme s'il ne m'était rien arrivé, et je déjeunai avec mes frères et mes sœurs. Pendant toute la nuit, j'avais rêvé du beau couteau que Rose m'avait donné. Je me rappelai que M. Pavelyn me

l'avait fait mettre de côté. Le couteau me trottait dans la tête, et j'anrais volontiers couru au château pour aller le chercher, si j'avais senlement osé risquer une pareille hardiesse.

Comme Rose ne venait pas, malgré ma longue attente, je sortis de la maison et je me promenai tout seul dans le chemin qui menait au château.

Bientôt je l'aperçus qui sortait avec sa bonne de la grille du château, et qui me faisait de loin des signes d'une jole extraordinaire. Quand elle fut près de moi, elle me prit la main, et me dit avec des transports de plaisir :

— Léon, Léon, j'ai une si bonne nouvelle !... Ah! si tu savais ce que c'est, tu sauterais de bonheur. Moi-même, j'en suis si contente ponr toi, que je sens battre mon cœur. Sais-tu où nous allons? Chez ton père et ta mère. Ils doivent venir au château pour parler de toi.

— De moi? Mon père au château! murmurai-je étonné.

Elle répondit avec un grand sérieux et en baissant la voix, comme si sa bonne ne devait pas nous entendre :

— Léon, tu n'es qu'un enfant de paysan, n'est-il pas vrai? Mon père le dit, du moins. Si tu restes toujours comme tu es maintenant, tu deviendras aussi un paysan, un pauvre homme qui doit, toute sa vie, faire des sabots ou travailler dans les champs. Mon père a dit que tu méritais nn meilleur sort, parce que c'est toi qui m'as empêchée de me noyer. Il compte te faire instruire et te

donner une bonne éducation. C'est ce qu'il veut dire lui-même à tes parents.

Profondément agité, quoique ne comprenant pas bien toute l'importance de cette nouvelle, je demeurai pensif et silencieux.

— N'es-tu pas content? demanda-t-elle avec un accent de reproche. Tu devrais pourtant te réjouir! L'instruction est une richesse aussi; c'est par l'instruction que maint enfant de paysan est devenu un homme remarquable dans le monde... Et vois-tu, Léon, reprit-elle après une pause, j'aime beaucoup à jouer avec toi; cependant je regrette que tu ne sois qu'un petit paysan. Mon père te fera étudier; alors tu ne seras plus un paysan, et tu seras habillé convenablement; alors surtout, en ville comme ici, je pourrai me promener et jouer avec toi. Nous serons ensemble comme frère et sœur! n'est-ce pas beau?

Je serais son frère! Cette pensée fit rouler des larmes sur mes joues; alors seulement, l'avenir promis s'ouvrit devant moi avec tout son éclat et tout son bonheur.

— Oh! c'est trop beau! m'écriai-je. Rose, ma sœur! C'est trop, c'est trop!

Nous fîmes quelques pas en silence; puis elle me dit avec calme en me parlant comme une protectrice pleine de sollicitude, ou plutôt comme une tendre mère :

— Il faut être toujours bien sage, Léon, et bien étudier, entends-tu? Je t'aiderai, je t'apprendrai tes lettres; car je sais lire comme il faut, moi, en flamand et

en français. J'ai beaucoup de livres avec de belles images : *le Petit-Poucet, Peau-d'âne, Gulliver dans la lune.* Si tu n'apprends pas bien, je te mettrai dans le coin; mais, si tu fais bien attention et si tu es bien sage, je te donnerai des friandises et des bonbons. Ainsi tu apprendras bien vite à lire, n'est-ce pas! et ma mère m'achètetera de nouveaux livres où il y aura de belles histoires. Ah! c'est alors que nous nous amuserons!

Pour toute réponse, je balbutiai quelques mots de reconnaissance. La vie qu'elle me dépeignait, et où je voyais plus loin qu'elle, me paraissait le bonheur suprême; aussi je doutais qu'elle me fût réservée.

— Ma mère voulait t'envoyer dans un bureau, lorsque tu seras grand, reprit Rose; mais mon père, qui t'aime beaucoup, Léon, dit que cela ne vaut rien. Il veut faire de toi un sculpteur. Un sculpteur est un homme qui fait des statues pareilles à ce dieu Mercure que tu as vu dans notre salle à manger : c'est un artiste; et un artiste, dit mon père, est prisé aussi haut dans le monde que l'homme le plus riche.

— Ah! devenir sculpteur, être votre frère!... m'écriai-je en levant les bras au ciel.

Nous étions près de notre maison, et nous entrâmes. Rose s'acquitta de son message. Mes parents s'habillèrent en toute hâte et furent bientôt prêts à suivre la jeune fille et sa bonne.

Depuis que Rose m'avait dit que son père voulait faire de moi un sculpteur, j'éprouvais un ardent désir de pos-

séder le beau couteau et d'essayer tout de suite mon talent. J'en parlai à Rose, et elle me promit, en partant qu'elle le remettrait à ma mère pour me l'apporter.

VII

Lorsque mes parents revinrent du château, une joie extraordinaire brillait dans leurs yeux. Ma mère m'embrassa avec transport sur les deux joues; mon père me posa la main sur la tête avec un sentiment de fierté, et me prédit le plus beau destin.

M. Pavelyn avait demandé leur consentement pour me prendre sous sa protection; il voulait me faire étudier, me faire donner une bonne éducation, et prendre soin de moi jusqu'au moment où je pourrais faire mon chemin dans le monde comme un homme. Il voulait me récompenser par là de l'acte de dévouement qui, selon lui, avait probablement sauvé la vie à sa fille.

Longtemps mes parents s'efforcèrent de me faire comprendre tout le prix de cette faveur, et de me prémunir contre l'oubli des devoirs et les entraînements de l'orgueil. Ils me recommandèrent de me montrer toujours profondément reconnaissant envers mes généreux pro-

tecteurs ; de me rappeler qu'ils étaient mes bienfaiteurs, et que je n'étais qu'un pauvre enfant de paysans; de payer leur tendre sollicitude par une application constante; de n'être jamais orgueilleux; de rester vertueux, et surtout de ne point oublier que les humbles paysans que Dieu m'avait donnés pour père et pour mère, me chérissaient tendrement et ne formaient pas de vœu plus ardent que celui de voir leur enfant heureux.

Ces derniers mots, dans la bouche de ma mère, me touchèrent profondément, et ce fut par de douces caresses et par des baisers répétés, que je chassai de son cœur la crainte qui l'attristait.

Dès le lendemain, on m'envoya à l'école du village pour recevoir les premières leçons de lecture et d'écriture.

M. Pavelyn avait fait venir le maître d'école au château, lui avait déclaré ses intentions à mon égard, et lui avait promis, en sus de la rétribution ordinaire, une bonne récompense, si, par ses soins particuliers, il me faisait faire des progrès assez rapides pour regagner le temps perdu.

Cet instituteur était un homme plein d'activité, qui ne demandait pas mieux que de trouver une occasion de montrer son savoir et sa bonne volonté. Aussi, dès ce moment, il donna autant de soins à mon instruction que si j'eusse été son propre fils.

Chaque après-midi, dès que la classe était finie, j'allais au château jouer avec Rose. Durant une couple

d'heures, nous folâtrions à travers le jardin, parce que M. Pavelyn, dans l'intérêt de la santé de sa fille, nous avait prescrit cet exercice. Ensuite nous allions au château jouer un nouveau jeu, où Rose trouvait plus de plaisir qu'à tous les autres : je devais m'asseoir à une table, et répéter dans un livre ma leçon de la journée. La bonne petite fille était ma maîtresse d'école. Elle me louait et me grondait avec un sérieux qui faisait souvent rire sa mère jusqu'aux larmes; mais il y avait dans ses paroles tant d'amitié et d'encourageante douceur, que je ne quittais jamais le château le soir sans sentir plus ardent en moi le désir d'apprendre.

Grâce à ces encouragements, et avec l'aide de pareils moyens, joints à une promptitude d'esprit naturelle, je fis en peu de temps des progrès étonnants, et bientôt je commençai à lire couramment ma langue maternelle.

M. Pavelyn, que son commerce obligeait d'aller presque tous les jours à la ville, nous rapportait toutes sortes de beaux livres avec des images, et nous nous en amusions si bien que, plus d'une fois, il fallut nous chasser hors de la maison pour nous faire prendre de l'exercice.

Rose avait commencé aussi à m'apprendre le français. A cette époque, notre pays était sous la domination de l'empereur Napoléon, et c'était seulement par la langue française que l'on pouvait devenir quelque chose dans le monde. Pendant que nous jouions dans le jardin, ma petite protectrice feignait quelquefois de ne pas comprendre le flamand. Il y avait de la prévoyance et de la

générosité dans ce jeu enfantin; car il me fit apprendre insensiblement une foule de mots et même de phrases entières de la langue française, avant que le maître d'école me jugeât assez avancé en flamand pour m'apprendre les premières notions d'une langue étrangère.

Rose ne m'enseignait pas seulement à lire et à comprendre le français; elle me reprenait chaque fois que je faisais un barbarisme, une faute grossière, ou que je commettais une balourdise. Elle me disait comment on doit se comporter en bonne compagnie, et ce que permet ou défend la bienséance. En un mot, tout ce qu'elle savait ou croyait savoir, elle me l'inculquait avec une douce persistance. Entre ses mains, le pauvre fils de paysans ressemblait à un morceau de cire qu'elle pétrissait et façonnait de manière à en faire une créature qui fût son égale par la distinction des goûts, la pureté du langage et le développement de l'intelligence.

Rose remplissait si fidèlement et si sérieusement son rôle de protectrice à mon égard, que madame Pavelyn l'appelait ma *petite mère*. Il arrivait souvent, lorsque nous étions occupés de nos livres, le soir, dans le château, et que je me hasardais à demander quelque chose à madame Pavelyn, qu'elle me répondit en plaisantant :

— Votre petite mère vous le dira; votre petite mère le sait bien.

Alors Rose levait la tête, et une fierté singulière brillait dans ses yeux. Elle était si heureuse de porter le nom de mère et d'avoir un enfant qui lui serait redeva-

bel de la lumière de son esprit et probablement du bonheur de sa vie!

Je savais alors parler très-bien et fort distinctement; on vantait même la sonorité de ma voix et la douceur de mon langage. Si, auparavant, lorsque j'étais enchaîné par les liens qui paralysaient ma langue, j'avais été un crieur furieux, maintenant j'étais devenu plus calme, et mon humeur était fort tranquille. Probablement mes études assidues avaient contribué beaucoup à donner cette gravité précoce à mon esprit enfantin; mais les exhortations quotidiennes de ma mère y avaient contribué plus que toute autre chose. Chaque fois que je sortais de la maison pour aller au château, ma mère me répétait les mêmes paroles :

— Léon, n'oublie jamais ce que tu es et ce que sont tes bienfaiteurs. Reste sage, courageux et reconnaissant, mon enfant.

Ainsi vinrent l'automne et la saison de l'année où Rose devait quitter le château avec ses parents, pour aller passer l'hiver à la ville. Avant son départ, elle me renouvela vingt fois ses recommandations, pour que je n'oubliasse point d'apprendre et d'étudier avec application. Si je remplissais convenablement ce vœu, elle m'aimerait bien, et me donnerait beaucoup de belles choses pour ma récompense.

Lorsqu'elle fut assise dans la voiture qui devait l'emporter, et que je la regardai avec des yeux pleins de larmes, elle me cria encore d'un ton moitié sérieux, moitié railleur :

— Adieu, Léon! étudie bien, et fais en sorte que ta petite mère soit contente de toi à son retour. L'hiver ne dure pas longtemps; il faut te dépêcher et apprendre bien le français, entends-tu?

VIII

Le maître d'école était fier de mes progrès surprenants, dont il s'attribuait seul le mérite. En effet, il ne pouvait savoir quelle part considérable Rose avait prise à mon instruction.

Le brave homme me citait, à plusieurs lieues à la ronde, comme une preuve de son savoir et de son activité; et il s'ensuivit qu'il s'occupa de mon instruction avec un plaisir croissant et avec un soin tout particulier.

J'avançai si bien pendant cet hiver, qu'à la prière de mes parents je tins moi-même une classe dans notre maison, et que je devins le professeur zélé de mes frères et de mes sœurs.

Le printemps s'approchait petit à petit, et les arbres déployaient leur première verdure. Chaque jour, avant et après la classe, j'allais, jusque sur la grande route, voir si Rose ne venait pas encore.

Qu'elle restait longtemps absente! Les lilas avaient fleuri, et étaient déjà flétris. Les cerises commençaient à rougir, et le château, avec ses persiennes closes, restait encore silencieux et solitaire au milieu du beau jardin!

Un jour du mois de juin, pendant que j'étais assis sur un banc dans la maison du maître d'école, parmi les autres enfants, et que j'apprenais la leçon qu'on m'avait donnée, M. Pavelyn parut tout à coup au milieu de la classe. Je poussai un cri; et, tout trembiant, je tins les yeux fixés sur la porte, dans l'espoir de voir paraître encore quelqu'un; mais je fus trompé dans mon attente.

M. Pavelyn ne fit pas attention à mon émotion. Il causa un instant tout bas avec le maître d'école, et lui demanda probablement si j'avais fait des progrès, car il me fallut montrer immédiatement tous mes cahiers. On me fit lire en français et en flamand; on me fit faire une multiplication difficile; on me fit montrer les villes et les rivières sur une carte géographique; et M. Pavelyn lui-même me fit écrire en français quelques lignes qu'il me dicta à haute voix.

Lorsque j'eus subi toutes ces épreuves d'une manière satisfaisante, le père de Rose me tapa familièrement sur l'épaule, et me dit avec beaucoup de bienveillance :

— Tu as bien étudié, mon garçon! Je suis tout à fait content de toi. Tu as bien employé ton temps, et tu t'es montré reconnaissant des soins de ton maître. Continue ainsi... Mais pourquoi me regardes-tu si singulièrement?

Tu me demandes si Rose est arrivé au château? Je t'en parlerai tout à l'heure.

En achevant ces mots, il entra avec le maître d'école dans la maison, et me laissa livré à une incertitude pénible. Rose était-elle au château, oui ou non? Elle était malade, peut-être? Qu'est-ce que son père allait me dire d'elle?

Au bout de quelques instants, M. Pavelyn rentra dans l'école et dit :

— Viens, mon garçon, suis-moi : tu as congé pour ce matin.

Je le suivis hors de l'école. Chemin faisant, il se mit à me raconter que madame Pavelyn avait été très-souffrante cet hiver, par suite d'une inflammation des bronches. Elle était partie avec Rose pour Marseille, dans le pays où croissent les oliviers, pour s'y guérir de sa maladie de poitrine. A Marseille, madame Pavelyn avait un frère qui y avait fondé une maison de commerce. Rose devait passer quelques mois avec sa mère chez son oncle et sa tante. Rose n'était ni forte ni bien portante, et le séjour d'une contrée au climat si doux ne pouvait manquer de lui faire du bien.

C'est ce que je compris du récit de M. Pavelyn. Je ne répondis rien; mais mes yeux étaient mouillés de larmes retenues avec peine. Le père de Rose le remarqua et tâcha de me consoler, en m'assurant que sa fille serait de retour avant la fin de l'année, et que je pourrais encore jouer avec elle, pendant l'été, dans le jardin du

château. Il me dit beaucoup de choses aimables, m'encouragea à étudier avec ardeur, pour être à même de commencer bientôt mon apprentissage de sculpteur; et il me fit entrevoir le bel avenir qui pouvait être la récompense de mon zèle. Puis il me donna à entendre qu'il viendrait rarement au château, et seulement pour quelques heures. Cependant il me permit d'aller chaque jour, après la classe, me promener avec mes parents et jouer avec mes frères et sœurs dans son beau jardin, tant que cela me ferait plaisir. En ce moment, M. Pavelyn n'avait pas le temps d'aller voir mes parents; mais je pouvais leur annoncer qu'il irait certainement leur faire une visite la première fois qu'il reviendrait à Bodeghem.

Après ces paroles bienveillantes, il posa sa main sur ma tête, et me dit :

— Va, mon garçon, amuse-toi jusqu'à midi; sois toujours sage et studieux : je resterai ton ami, et j'aurai soin que tu ne manques de rien en ce monde.

Il me quitta, et prit un chemin qui menait à la grande ferme.

La tête basse, et arrosant de mes larmes la poussière du chemin, je me traînai jusqu'à la maison, et je racontai à mes parents, avec les signes d'une véritable tristesse, tout ce que M. Pavelyn m'avait dit. Ils essayèrent de me consoler en m'objectant que quelques mois seraient vite passés, et qu'alors je reverrais certainement Rose. Enfin je me soumis à cette contrariété avec une sorte de résignation, et je m'appliquai avec plus d'ar-

deur qu'auparavant à l'étude des principes de la langue française.

M. Pavelyn revint plusieurs fois pendant l'été au château et à la maison de mes parents. Il se montra plein de bienveillance pour moi, et me fit même dîner deux fois avec lui; mais si bien qu'il me traitât, sa généreuse protection ne sut point adoucir la douleur que me causait l'absence de Rose.

IX

Un dimanche après midi, je me promenais sur la grande route à une demi-lieue de notre demeure. L'automne était déjà avancé, et les arbres commençaient à perdre leur feuillage.

Depuis un mois, j'avais le cœur gros comme si je ne devais plus revoir Rose. Mon courage était tombé tout à fait; un voile de tristesse et de chagrin avait assombri mon esprit; je ne pouvais plus étudier, et le maître d'école me reprochait tous les jours mon inexpliquable distraction.

Je ne pensais plus qu'à elle du matin au soir, et, même pendant mon sommeil, je versais souvent des larmes amères. Jusque-là, j'avais écouté les consolations

de ma mère; j'avais espéré tant qu'avait duré le bon temps; mais maintenant que les feuilles jaunissaient sur les arbres, que les matinées froides annonçaient l'hiver, une douloureuse incertitude avait étouffé peu à peu ma dernière lueur de confiance. Elle ne viendrait plus cette année à Bodeghem, — et, même, la reverrais-je jamais?

Telles étaient les pensées qui me poursuivaient continuellement; et, quoique je fusse bien convaincu qu'en aucun cas elle ne pouvait revenir avant le printemps suivant, il y avait quelque chose, peut-être une espérance secrète, qui me poussait à aller me promener bien loin sur la grande route, comme si mon âme voulait s'élancer à sa rencontre.

Ce jour-là, j'étais assis au bord de la chaussée, le dos tourné vers une jeune sapinière, et, plongé dans mes tristes réflexions, j'effeuillais machinalement les fleurs jaunes des chrysantèmes, lorsque tout à coup le roulement d'une voiture attira mon attention. Je sautai debout avec un cri de joyeuse surprise. C'était bien la voiture de M. Pavelyn qui arrivait dans le lointain. Mais Rose y était-elle? Pourquoi y serait-elle cette fois-ci, puisque la même voiture était si souvent venue sans elle à Bodeghem?

Tandis que je demeurais immobile, flottant entre l'espoir et le doute, la voiture avait passé. Je n'avais pas vu Rose!... Mais tout à coup la glace de la voiture s'abaissa.

— Léon! Léon! cria sa voix douce.

Et j'aperçus sa figure angélique qui me souriait, et sa main qui me désignait avec des signes de joie.

La voiture s'arrêta; je m'approchai lentement et en chancelant, quoique le cocher me criât de me dépêcher. Je tremblais, mon cœur battait violemment, et tout s'obscurcit devant mes yeux, comme si j'allais succomber à mon émotion; mais le cocher me leva de terre, me posa dans la voiture, et ferma la portière.

Alors je regardai Rose dans les yeux, j'entendis sa voix me dire avec joie :

— Voici ta petite mère de retour!

Et je sentis ses mains presser les miennes...

Malgré tout ce que me dirent d'abord M. et madame Pavelyn pour me calmer, je ne pouvais surmonter mon émotion. Ils savaient bien que c'était le retour de Rose qui m'agitait ainsi, et cette marque de gratitude envers leur fille leur faire plaisir.

Enfin les tendres paroles de Rose me rappelèrent à moi-même, et, à travers mes larmes, un sourire de bonheur rayonna vers mes bienfaiteurs.

— Mais, Léon, écoute donc ce que je te dis, s'écria Rose. Nous venons à Bodeghem pour te chercher.

Je la regardai avec stupeur.

— Oui, oui, pour te chercher : tu vas venir avec nous à Anvers. Tu auras un logement en ville, et tu deviendras sculpteur, artiste!

M. Pavelyn m'expliqua d'un ton plus calme quelle

était son intention. Il ne pouvait rester au château avec sa famille que jusqu'au lendemain matin. Il causerait avec mes parents et arrangerait tout pour que je vinsse demeurer en ville avec lui. Les cours d'hiver de l'Académie venaient de s'ouvrir, et j'étais assez âgé pour ne pas perdre une année sans commencer mes études d'artiste. Quant à mes études scolaires, il me fournirait les moyens de les continuer en même temps.

J'allais devenir artiste, sculpteur! j'étais si touché, si ému de cette heureuse certitude, que, dans mon égarement, je saisis les mains de mon bienfaiteur. Je les baisai à différentes reprises, et les arrosai de larmes d'amour et de reconnaissance.

Tandis qu'il me retirait sa main, en me recommandant avec attendrissement d'être studieux et attentif, la voiture s'arrêta devant la grille du château.

Dès que nous fûmes au salon, Rose commença à m'interroger pour savoir jusqu'à quel point j'étais instruit maintenant. Elle fut bien étonnée en reconnaissant que je l'avais dépassée en plusieurs branches; mais elle fut flattée cependant d'être beaucoup plus versée que moi dans la langue française; elle me fit lire et écrire, me reprit ou me loua selon que je subis plus ou moins bien les épreuves. En un mot, elle se fit de nouveau l'angélique protectrice du pauvre fils de paysans, et, moi qui aurais voulu être son esclave toute ma vie pour la voir sans cesse, je me soumis avec autant d'humilité qu'un enfant se soumet à sa mère. Rose me parla du beau

pays où fleurissaient les amandiers et les oliviers, de montagnes hautes comme le ciel et de la mer bleue de Marseille. Elle me vanta la riche nature du Midi, son ciel pur et sa température saine et vivifiante. Et, en effet, je remarquai qu'elle n'était plus aussi pâle qu'auparavant. Le hâle d'un brun clair que le soleil du Midi avait répandu sur son visage lui donnait un air de force et de santé.

En causant ainsi de ces choses admirables et de l'avenir qui s'ouvrait devant moi, nous passâmes une soirée si complétement heureuse, du moins pour moi, que j'avais oublié le monde entier pour ne voir que ses doux yeux fixés sur les miens, et pour recueillir chacune de ses paroles, comme les sons d'une musique enchanteresse.

Je fus très-étonné lorsqu'un domestique vint annoncer que neuf heures étaient sonnées au clocher du village, et qu'il était temps d'aller me coucher. Cette demi-journée n'avait pas duré une heure pour moi.

Pendant que je jouais au château avec Rose, oubliant tout, M. et madame Pavelyn étaient allés à la maison, et avaient manifesté à mes parents leur désir de m'emmener avec eux à Anvers le lendemain. Ma mère avait frémi à l'idée que son enfant le plus cher — le petit garçon que chacun admirait à cause de sa jolie figure et de ses grands yeux noirs — allait s'éloigner d'elle pour toujours; mais les parents de Rose lui avaient fait com-

prendre qu'un pareil sacrifice de sa part était nécessaire à mon bonheur à venir. D'ailleurs, il fut décidé que, tous les quinze jours au moins, je viendrais à Bodeghem, tant en été qu'en hiver ; M. Pavelyn promettait de payer ma place dans la diligence, à moins que, dans la belle saison, il n'eût l'occasion de m'amener dans sa voiture. Mes parents ne devaient s'inquiéter en rien des frais de mon entretien en ville, ni de mes vêtements, ni de mes menus plaisirs : M. Pavelyn pourvoirait à tout cela ; et, si je restais bon et honnête, si je voulais étudier avec zèle, il me protégerait et me soutiendrait jusqu'à ce que je fusse en état de me frayer un chemin dans le monde et de me créer une position indépendante.

Le lendemain matin, lorsque ma mère m'eut revêtu de mes plus beaux habits et eut fait un paquet du restant de mes hardes, elle se mit à pleurer en silence et à me serrer sur son cœur avec une tendresse inquiète. Mes sœurs et mes frères pleuraient également, et moi, bien qu'heureux entre tous, je soupirais et je sanglotais sur le sein de ma mère. Des larmes de douleur et d'inquiétude coulaient dans notre demeure, comme si l'adieu que nous allions échanger devait être éternel. Mon père seul résistait à son émotion, et tâchait de nous ramener à une idée plus nette de la réalité. Il n'y voyait qu'une faveur particulière du ciel, le bonheur d'un de ses enfants, et il lui semblait qu'au lieu de pleurer, nous de-

vions être joyeux et remercier Dieu de sa bonté.

Lorsque la voiture de M. Pavelyn s'arrêta devant notre demeure, et que le moment fatal de la séparation fut arrivé, ma mère m'étreignit de nouveau sur son cœur en murmurant à mon oreille :

— Léon, mon cher Léon, aime toujours ta pauvre mère ! que l'orgueil ne te fasse jamais oublier que tu n'es qu'un pauvre enfant de paysans ; respecte tes bienfaiteurs, aie Dieu devant les yeux...

Elle voulait en dire davantage, mais sa voix s'étouffa dans sa poitrine haletante.

Mes frères et mes sœurs vinrent tour à tour me donner le baiser d'adieu, et enfin mon père fit le signe de la croix sur mon front, et me donna sa bénédiction avec une simplicité solennelle.

Alors les larmes jaillirent en abondance sur mes joues, et j'eus un moment d'hésitation. J'étais prêt à courir vers ma mère, qui pleurait derrière la porte de notre maison, avec son tablier devant sa figure ; je lui tendais les bras, et j'allais demander à rester avec elle ; mais mon père et le domestique, pour abréger cette scène douloureuse, me portèrent dans la voiture.

Le fouet claqua... et les chevaux entraînèrent la légère voiture avec tant de rapidité, qu'en un clin d'œil notre maison et même le village natal avaient disparu à mes regards.

X

M. Pavelyn avait aidé un de ses plus anciens serviteurs, qui avait été le magasinier de son père, à ouvrir une boutique d'épiceries. Cet homme demeurait avec sa femme dans la rue Haute, non loin de la Grand'Place, à Anvers. Comme ils n'avaient pas d'enfants, leur maison était beaucoup trop grande pour eux, et plus d'une chambre restait inoccupée. M. Pavelyn m'avait placé chez ces bonnes gens. J'y avais deux chambres pour mon usage, une chambre à coucher, et une autre pour écrire et dessiner.

Tout ce dont je pouvais avoir besoin, habits, livres, papier, argent, ils étaient chargés de me le donner ou de me le procurer à ma première demande, aussi longtemps qu'ils n'auraient pas reçu d'autres ordres de mon protecteur. Je mangeais à leur table, et, le soir, je m'asseyais avec eux à leur foyer.

Maître Jean et sa femme Pétronille étaient de braves gens qui me témoignaient une bienveillance silencieuse. Ils accomplissaient avec une scrupuleuse exactitude ce qu'ils étaient chargés de faire pour moi; mais ils ne

prenaient pas à leur pensionnaire un intérêt particulier.

Dès le second jour de mon arrivée à Anvers, un domestique de M. Pavelyn m'avait conduit à l'Académie, où l'on avait gardé une place pour moi.

J'étais dans la classe des ornements, et je dus commencer par dessiner des feuilles au trait.

Mes journées se divisaient ainsi :

Le matin, après mon déjeuner, j'allais à l'atelier d'un jeune sculpteur, chargé par M. Pavelyn de me donner des leçons, et j'y restais a dessiner des ornements jusqu'à ce que la cloche de midi m'annonçât qu'il était temps d'aller dîner. L'après-midi, j'avais deux heures pour faire mes devoirs d'écriture et pour apprendre mes leçons. Ensuite, j'allais à la maison de M. Pavelyn pour recevoir, en même temps que Rose, les leçons d'un professeur français. Nous passions le reste de la journée, jusqu'à l'heure des cours de l'Académie, à jouer et à causer, et parfois nous nous amusions au piano. Rose, qui savait déjà un peu de musique, essayait de m'apprendre les chansons qu'elle avait retenues. Elle ne chantait pas volontiers, cela lui fatiguait la poitrine ; et d'ailleurs sa voix, quoique douce et pure, était très-faible. Moi, au contraire, j'avais une forte voix et des poumons solides. Quoique, par ignorance, je chantasse faux quelquefois, et que je traînasse le son comme les paysans ont coutume de le faire, Rose se plaisait à entendre ma voix sonore... Ou peut-être ne me faisait-elle

chanter si souvent que pour apprendre à son protégé ce qu'elle savait de musique ? — Quoi qu'il en soit, notre vie, pour autant que nous pouvions être ensemble, était un paradis de douces jouissances et de bonheur enfantin.

Tous les quinze jours, j'allais à Bodeghem passer le dimanche et une partie du lundi avec mes parents. Ma mère, qui voyait bien que je la chérissais toujours autant, et que j'aimais à me trouver auprès d'elle, se consolait de mon absence et souriait à mon bel avenir.

Les autres dimanches, j'allais dîner chez mes bienfaiteurs, m'asseoir à table à côté de Rose, et jouer avec elle bien tard dans la soirée.

Ce que ma mère me répétait sans cesse était gravé profondément dans mon cœur. Je devais me rappeler toujours quelle distance il y avait entre mes protecteurs et moi. — Je ne l'eusse jamais oublié, car la conscience de ce devoir vivait en moi comme un sentiment pieux.

Mon extrême modestie, mon ardente gratitude, mon humilité vraie, étaient très-agréables à M. Pavelyn, et il ne cessait de me vanter à tout venant comme un enfant doué d'un excellent caractère. Souvent il me présentait à ses amis ou aux personnes qui lui rendaient visite, en leur disant que j'étais l'enfant d'un sabotier et qu'il avait résolu néanmoins de faire de moi un artiste distingué. Il y mettait son orgueil, il avait sous sa protection le fils d'un paysan, — une pauvre créature ignorante, —

et il voulait en faire un sculpteur qui honorât sa patrie par des œuvres sublimes. Il ne laissait échapper aucune occasion de proclamer le but de ses bienfaits et de prôner d'avance la carrière brillante qu'il voulait ouvrir pour moi.

En ce qui concerne madame Pavelyn, elle m'aimait parce que son enfant jouissait de ma présence et en était heureuse.

Pendant cet hiver, la mère de Rose souffrit beaucoup d'un asthme, et elle toussait continuellement. Souvent elle parlait du beau pays près de la mer Bleue, disant que l'air de Marseille seul pouvait la guérir de sa maladie ; mais, d'un autre côté, elle ne pouvait consentir à vivre loin de sa fille ou à priver M. Pavelyn de la présence de son enfant.

A mesure que l'hiver avança et que les jours humides arrivèrent, la maladie de madame Pavelyn empira d'une façon inquiétante. Rose, constamment enfermée dans la maison, était redevenue pâle, et elle commençait aussi à tousser de temps en temps...

Alors M. Pavelyn prit un parti extrême. Malgré toutes les objections, il décida que sa femme irait à Marseille avec sa fille, et y resterait auprès de son frère, jusqu'à ce que la bienfaisante influence de l'air du Midi eût guéri la faiblesse de ses poumons. Rose s'y fortifierait également, croyait-il. Et, pour ne pas interrompre son éducation, on la mettrait pendant ce temps dans un des meilleurs pensionnats de Marseille.

Une fois que cette décision fut bien arrêtée dans l'esprit de M. Pavelyn, il n'y eut plus à en revenir. Rose et moi, nous pleurâmes beaucoup à l'idée d'une aussi longue séparation; mais c'était pour sa santé et pour la santé de sa mère. D'ailleurs, elle devait revenir en septembre; et, si elle était bien portante, elle ne retournerait plus à Marseille. En tout cas, elle passerait tout un mois à Anvers.

Ce fut le 10 février 1808, à neuf heures du matin, que mes yeux pleins de larmes virent partir la chaise de poste qui m'enlevait de nouveau la lumière de ma vie.

Je levai vers le ciel mes mains suppliantes, et je demandai ardemment à Dieu la santé et la force pour elle.

XI

J'approchais de mes quinze ans. Par suite de ma position particulière dans le monde, j'avais beaucoup réfléchi, et éprouvé des sensations très-vives. Mon esprit et ma sensibilité s'étaient développés plus que mon âge ne le comportait naturellement. Maintenant que Rose n'était plus là, pour oublier un peu de bonheur qui me manquait chaque jour, je passais tout le temps que l'étude des arts me laissait disponible à lire des livres de toute

espèce que M. Pavelyn achetait pour moi, ou que me prêtaient mes camarades de l'Académie. Rose, en partant, m'avait instamment recommandé de bien apprendre la langue française, pour que, plus tard, je n'eusse jamais à rougir, dans le monde, de mon ignorance; mais ce n'était pas le seul mobile qui me poussât à orner mon esprit de toutes les connaissances qui se trouvaient à ma portée. J'avais pressenti que Rose, demeurant maintenant dans un pensionnat renommé, reviendrait très-instruite dans toutes les branches dont se compose l'éducation. Faudrait-il qu'elle me considérât comme un garçon ignorant qui n'avait pas su profiter de la généreuse protection de son père pour devenir un homme bien élevé? Peut-être y avait-il au fond du cœur du fils du sabotier un désir secret de devenir son égal, du moins moralement, et de rester digne de son amitié et de son estime, même lorsque l'âge aurait approfondi l'abîme que la naissance creusait entre elle et lui.

A l'Académie, je faisais de notables progrès. En un an, je passai de la classe des ornements dans celle des figures. Je me dépitais pourtant d'être obligé de rester si longtemps dans les classes de dessin; mais, si je continuais à m'appliquer avec ardeur, j'avais l'espoir de passer, à la rentrée des cours d'hiver, dans la classe de modelage.

Tous les quinze jours, j'allais dîner, comme auparavant, chez M. Pavelyn, et je devais porter avec moi mes dessins achevés, pour donner des preuves de mes pro-

grès. Mon protecteur était content de moi et m'encourageait sans cesse par les témoignages de sa bienveillance et de sa générosité.

Ainsi le mois de septembre approcha insensiblement : Rose allait revenir !

Tous les jours j'allais sonner à la porte de M. Pavelyn pour demander à la femme de chambre s'il n'était pas arrivé de lettre.

Une après-midi, M. Pavelyn m'envoya un domestique à l'atelier de mon maître sculpteur, et me fit dire de passer chez lui.

Lorsque je parus en sa sa présence, il me montra, avec une tristesse mêlée de regret, une lettre de sa femme, et il m'apprit ce qu'elle contenait. Madame Pavelyn écrivait qu'elle ne se sentait pas encore bien guérie de sa maladie de poitrine, et qu'elle craignait de revenir précisément à l'entrée de l'hiver. Son mal empirerait infailliblement, croyait-elle. Elle suppliait son mari de lui permettre de rester jusqu'au printemps chez son frère, à Marseille. Cela vaudrait mieux aussi pour Rose, puisqu'elle s'instruisait à merveille, qu'elle se trouvait heureuse, et devenait chaque jour plus forte et mieux portante. Si cette longue absence faisait trop de peine à M. Pavelyn, et qu'il désirât vivement de revoir sa fille cette année, elle le priait de faire le voyage de Marseille pour se distraire et pour les venir voir. Ce serait pour toutes deux un bonheur dont elles lui seraient reconnaissantes toute leur vie.

M. Pavelyn était fort affligé du contenu de cette lettre; mais enfin il se soumit à la nécessité : il résolut d'écrire à sa femme que son commerce ne lui permettait pas de quitter Anvers en ce moment, mais qu'il irait à Marseille au commencement du mois de mai pour chercher Rose et sa mère.

Je quittai la maison de mon protecteur le cœur plein de tristesse; ainsi, sept à huit mois devaient encore s'écouler avant qu'il me fût donné de revoir Rose! un siècle de vains désirs et de muets découragements!

Il n'y avait rien à faire, qu'à me résigner à la volonté du ciel. Ce qui contribuait un peu à rasséréner mon esprit et à distraire mes pensées, c'est que j'avais passé dans la classe de modelage, et que je commençais à façonner des formes humaines avec de l'argile. J'étais donc entré dans la carrière de la sculpture. Non-seulement j'éprouvais un grand plaisir à satisfaire ainsi mon penchant naturel, mais, dans cette classe, je travaillais au milieu d'artistes de tout âge dont le langage spirituel et la gaieté me faisaient parfois oublier la plaie de mon cœur.

A la fin du mois d'avril, M. Pavelyn partit pour Marseille. Je comptai avec une exactitude impatiente les jours et les heures de son voyage. Dans ma pensée, je le vis arriver à Marseille; une larme me tomba des yeux quand je me figurai les transports de Rose sautant au cou de son père; je l'entendais demander :

— Et comment se porte Léon?

Madame Pavelyn était décidément guérie; sa fille était devenue forte et vermeille... Elles ne devraient donc plus retourner à Marseille!

Mais de quelle douleur et de quel désenchantement je fus frappé lorsque M. Pavelyn revint enfin! J'étais sur le seuil de leur maison au moment même où la chaise de poste s'arrêta devant la porte. Mon cœur battait violemment; j'étais pâle et tremblant d'émotion; mes yeux avides tâchaient de voir à travers les parois de la voiture. M. et madame Pavelyn descendirent... Ils étaient seuls!

J'entrai derrière mes bienfaiteurs sans trouver une parole pour leur souhaiter la bienvenue. Madame Pavelyn, voyant mon trouble et ma pâleur, m'expliqua que Rose était restée à Marseille pour y terminer son éducation. Le séjour de cette belle contrée devait probablement améliorer et fortifier sa santé. D'ailleurs, elle était fille unique de parents très-riches, et destinée par conséquent à voir la haute société. Nulle part mieux que là où elle était maintenant, elle ne pouvait se préparer, par une éducation brillante, à faire son entrée dans le monde.

Pour me consoler, madame Pavelyn me dit que Rose avait désiré vivement la suivre à Anvers, ne fût-ce que pour me voir une fois, mais qu'on n'avait pu accéder à ce désir, parce que son père ou sa mère eût été obligé de recommencer un long voyage pour la reconduire à Marseille. M. Pavelyn irait la chercher au mois de septembre, et elle passerait six semaines de vacances dans sa ville natale.

Ces explications me furent données à la hâte, car mes protecteurs étaient fatigués du long trajet qu'ils venaient de faire en chaise de poste, et ils montèrent immédiatement dans leur appartement pour se débarrasser de leurs habits de voyage.

Je m'enfuis chez moi, et je m'enfermai dans ma chambre. La nuit me surprit la tête couchée sur ma table, abîmé dans la douleur, et maudissant la cruauté du sort.

Pendant plusieurs jours, j'eus le cœur gros et l'esprit assombri; mais peu à peu je me laissai consoler par les bonnes paroles de M. Pavelyn, et je concentrai toutes mes forces sur mes études. J'étais déjà dans la classe des antiques; pas assez avancé toutefois pour travailler d'après ma propre inspiration; mais le langage enthousiaste et plein de foi de mes camarades m'avait rempli d'ardeur et de confiance en l'avenir. Je comprenais maintenant que l'art est un moyen d'acquérir de la gloire et de la réputation dans le monde. Je tremblais d'émotion à l'idée que, si Dieu et la nature avaient réellement fait de moi un sculpteur, je pourrais devenir presque l'égal de Rose... Une pareille pensée me pénétrait d'une joie inexprimable, mais elle me faisait aussi trembler et pâlir, par la crainte qu'un semblable espoir ne fût l'inspiration d'un coupable orgueil.

Dans l'été de cette année, une maladie contagieuse désola certains quartiers d'Anvers. Une petite vérole d'une malignité extrême avait enlevé un grand nombre d'enfants, et même quelques hommes faits.

A la fin du mois d'août, lorsque M. Pavelyn s'apprêtait à aller chercher sa fille à Marseille, une de ses servantes fut atteinte de la petite vérole. On se hâta d'écrire à Rose qu'elle no pouvait pas revenir cette année-là, parce qu'une maladie contagieuse sévissait à Anvers, et même dans la maison de son père. Madame Pavelyn, par un préjugé qui était encore assez répandu à cette époque, avait toujours refusé de laisser vacciner sa fillo. Par conséquent, Rose était plus que les autres exposée au danger d'être atteinte du fléau.

Certes, je souffris cruellement d'être trompé de nouveau dans mon espoir, et de ne pouvoir revoir celle dont la charmante image et le sourire amical étaient toujours devant mes yeux. Mais, moi-même, j'avais eu peur en songeant qu'ello allait revenir on un moment si dangereux, et la résolution de ses parents m'avait réjoui. D'ailleurs, j'avais seize ans. J'avais donc atteint l'âge où l'esprit prend déjà quelque chose de la gravité de l'homme. La fréquentation d'artistes, souvent beaucoup plus âgés que moi, avait également contribué, pour une large part, à transformer ma naïveté d'enfant en une connaissance plus exacte et plus juste de la vie.

Comme l'absence prolongée de Rose m'avait fait faire de sérieuses réflexions sur ma position dans le monde, je compris enfin parfaitement que, dans son enfance, elle avait pu donner son amitié au fils d'un pauvre paysan, jouer familièrement avec lui, et même l'aimer commo un frère ; mais que, dans un âge plus avancé, une pareille

familiarité blesserait les convenances du monde et nuirait peut-être à sa considération. La seule chose que je pusse espérer, c'est qu'elle prendrait plaisir aux progrès de son protégé, et, peut-être, qu'elle aimerait encore à se rappeler les beaux moments que nous avions passés ensemble dans notre heureuse enfance.

Voilà ce que me disait ma raison, quoique mon cœur se refusât à renoncer au rêve resplendissant qui était la lumière de mon âme. Rose était toujours présente à ma pensée; non pas Rose telle qu'elle devait être aujourd'hui, mais la jolie petite demoiselle avec sa figure pâle et délicate, avec ses yeux bleus et ses petites lèvres rouges sur lesquelles était empreint un sourire d'amitié pour moi.

Ce souvenir m'était si cher, qu'à force d'y penser je tombai dans une sorte de fol égarement, et que je craignais parfois le retour de Rose. Telle qu'elle était à présent, elle ne pouvait plus, comme autrefois, accorder sa confiance et son amitié à l'humble fils de paysans, dont l'entretien et l'éducation étaient payés par son père... Et la Rose de la réalité ne tuerait-elle pas en moi le doux souvenir de jours plus heureux? Ces souvenirs, qui vivent aujourd'hui dans tous les battements de mon cœur, ne perdraient-ils pas leur enchantement et leur charme?

Cependant je m'effrayai et m'affligeai extrêmement lorsque je remarquai, vers la fin de l'été, que la respiration de madame Pavelyn devenait oppressée, et qu'elle toussait quelquefois... Ma crainte se réalisa. Madame

Pavelyn allait retourner à Marseille, chez son frère, pour y passer l'hiver. Donc, Rose ne reviendrait pas à la maison non plus; mais, l'automne suivant, on pourrait regarder son éducation comme tout à fait terminée, et alors elle reviendrait pour tout de bon à Anvers. Si la maladie de poitrine de madame Pavelyn n'était pas entièrement guérie alors, ce serait un signe que l'air du Midi n'y faisait pas grand'chose, et alors elle essayerait, à Anvers même, des remèdes plus efficaces.

Je me consolai de nouveau, autant que possible, du moins, et je m'efforçai d'oublier, ou plutôt d'adoucir mon chagrin par l'étude de l'art et la lecture de bons ouvrages.

A l'Académie, je modelais avec autant d'ardeur que de courage, d'après les belles statues que l'antiquité grecque a léguées à notre admiration. Dans l'atelier de mon maître, je m'exerçais à sculpter le bois et la pierre, et j'étais devenu fort habile dans cette branche.

Je n'abusais pas de la générosité de mes bienfaiteurs quoiqu'ils m'exhortassent à ne pas être trop économe, et à m'amuser parfois aussi avec mes camarades, comme le comporte la vie d'artiste, je modérais mes dépenses, et j'évitais de recourir à l'aide de mes protecteurs, comme si l'argent de ma mère suffisait à mon entretien.

M. Pavelyn avait une antipathie personnelle contre les artistes qui, par leur mise négligée, semblent attester leur manque de soin et leur ignorance des convenances sociales. Lorsqu'aux dimanches convenus, j'étais assis à

table auprès de lui et qu'il remarquait dans mon costume quelque chose qui n'était pas convenable ou qui commençait à s'user, il le faisait immédiatement remplacer. Ajoutez à cela la régularité de mes traits, et vous comprendrez que je ressemblais plutôt à un fils de bonne famille qu'à un enfant de paysans, qui ne possédait rien au monde que la générosité de ses protecteurs.

XII

Depuis six mois j'avais passé de la classe des antiques dans la classe *d'après nature*, qui était alors le plus haut degré de l'enseignement à l'Académie d'Anvers. Encore une année, et mes études artistiques allaient être terminées.

Peu à peu s'éleva en moi un désir impérieux d'essayer dans la solitude de ma chambre ma force créatrice. Cent fois déjà j'avais ébauché en terre glaise les inspirations de ma fantaisie; mais ce n'était qu'un travail futile, destiné à être pétri de nouveau pour le modelage d'autres figures.

Cette fois, je voulais faire une œuvre consciencieuse, lentement, en y appliquant toutes les forces de mon in-

telligence, et avec la perfection que mon savoir me permettait d'y donner.

Rose avait accepté jadis avec amour l'ouvrage informe d'un pauvre enfant, et allumé ainsi dans son cœur le feu sacré de l'amour des arts.

Maintenant, l'enfant était devenu un sculpteur, et il était assez confiant dans sa force pour mettre la main à une création spontanée.

A qui la première œuvre de l'artiste pouvait-elle être destinée, sinon à celle qui était la cause unique et la source de son existence intellectuelle, de son génie et de son espoir?

Comme cette pensée me souriait! Elle m'aveuglait à ce point que, quoique mes études fussent encore incomplètes, je ne doutais pas que je ne parvinsse à produire un chef-d'œuvre, et ce chef-d'œuvre dont les formes n'étaient que confusément dessinées dans mon cerveau, je l'admirais et je l'aimais d'avance avec une passion extraordinaire et une foi profonde.

Rose devait revenir dans deux mois; je ne pouvais avoir achevé mon œuvre en si peu de temps; mais l'anniversaire de sa naissance tombait à la fin du mois de janvier.

C'était une occasion pour lui faire cadeau du premier fruit de mes travaux, et ainsi j'aurais assez de temps pour réaliser mon projet avec le soin le plus minutieux. Je n'en dirais rien à personne, pas même à M. Pavelyn. La joie de mes bienfaiteurs serait d'autant plus grande si

Digitized by Google

je pouvais les surprendre à l'improviste par une belle œuvre d'art bien réussie.

Après avoir longtemps rêvé et réfléchi, après avoir examiné cinquante sujets, et en avoir ébauché presque autant en terre glaise, je me décidai enfin pour un groupe qui devait représenter *la Protection*, et je parvins, non sans une longue étude! à arrêter une composition définitive.

Sur un socle figurant un gazon était un enfant, un petit garçon, agenouillé, la tête courbée, et dans la posture d'une créature humble et qui a besoin de secours. Son bras s'appuyait sur le dos d'un agneau endormi, et sa houlette était à ses pieds.

A côté du berger, dans une attitude grave, se tenait un autre enfant, — une petite fille, — dont la main droite était posée en signe de protection sur la tête du petit garçon, tandis que sa main gauche s'étendait dans l'espace, comme si elle voulait dire :

— Prends courage! là-bas resplendit l'étoile de ton avenir.

J'étais dominé par les souvenirs de mon enfance et par des images qui vivaient dans mes yeux. Cela m'empêcha, quelque peine que je me donnasse, de suivre les règles classiques de l'école.

Mes figures n'étaient ni assez pleines, ni assez rondes. Il y avait dans leurs proportions une maigreur, une sorte de réalisme de formes qui s'écartait de la beauté grecque, mais qui se rapprochait des formes plus immaté-

rielles et plus poétiques du vieil art chrétien, auquel on donne à tort l'épithète d'art gothique.

A mesure que mon œuvre avançait et que les têtes des statues que j'achevai d'abord prirent leur expression véritable, je commençai à sentir tant d'amour pour ma création, que je restais parfois des heures entières dans ma petite chambre solitaire, immobile, l'ébauchoir à la main, et tenant avec ravissement mes yeux fixés sur le visage de la jeune protectrice.

Il me semblait que ma statue vivait, qu'elle me parlait, et qu'elle avait une âme qui était en communication avec la mienne.

Une pareille folie vous fait hocher la tête? En effet, monsieur, vous devez savoir par expérience que l'esprit de l'artiste s'envole parfois si loin, qu'il franchit les limites de la réalite et se perd dans les ténèbres de l'aberration. Mais vous comprendrez aisément ce qui m'enchantait ainsi dans mon propre ouvrage.

Il y avait, dans le sourire qui rayonnait du visage de la petite fille sur le pauvre petit garçon, quelque chose de si touchant et si profondément sympathique, que je tremblais chaque fois que je regardais le sourire de ma statue.

Ce n'était pas étonnant, n'est-ce pas? Ce sourire avait la même expression qui avait illuminé le visage de Rose lorsqu'elle serra pour la première fois la main du pauvre muet dans l'humble maison de paysans.

Et faut-il ajouter que les traits du visage de ma sta-

tue n'étaient autres que ceux de l'angélique et délicate figure qui s'était gravée éternellement dans mon cœur? Oh! les années avaient sans doute bien changé Rose! je ne la reverrais plus jamais telle qu'elle était sans cesse présente à mon esprit; mais ma statue, du moins, ma chère création, la faisait revivre devant mes yeux, naïve, délicate, douce et charmante comme la caressante amie du pauvre petit Léon.

XIII

Le 3 septembre 1811, vers quatre heures de l'après-midi, je travaillais avec ardeur à ma statue, lorsqu'on frappa à la porte de ma chambre. Un domestique m'apportait la nouvelle inattendue du retour de mademoiselle Pavelyn, et il ajouta qu'elle avait manifesté le désir de me voir sans retard.

Je contins mon émotion en présence du domestique; mais, dès qu'il eut descendu les premières marches de l'escalier, je me mis à bondir dans ma chambre, en levant les mains en l'air, et à danser et à chanter de joie, comme un enfant. Rose était donc revenue! Après une si longue absence, j'allais la revoir, enfin! Encore quelques minutes, et je serais devant elle! Cette fois, ce

n'était point un vain espoir, une illusion : c'était l'heureuse réalité !

Je revêtis à la hâte mes meilleurs habits, et je m'arrangeai avec soin. Il n'eût pas été poli de faire attendre Rose et de paraître indifférent. Cependant, je mis assez de temps à ma toilette. Je désirais me faire aussi beau que possible. Ce désir se justifiait suffisamment à mes propres yeux parce que c'était un jour solennel, et que M. Pavelyn serait froissé si je me présentais chez lui en costume négligé; mais le principal motif de ma coquetterie était l'impérieux besoin d'obtenir l'approbation de Rose par quelque mérite que ce fût.

Lorsqu'au bout d'un bon quart d'heure, je traversai les rues de la ville en grande toilette pour me rendre chez M. Pavelyn, mon impatience me poussait en avant, et j'avais envie de courir à toutes jambes; mais je me contins, et me forçai au contraire à marcher très-lentement.

Le sentiment des convenances s'était élevé en moi et me mettait en garde contre ma propre agitation. Il me disait que ce n'était pas la petite Rose, mais la fille de mes bienfaiteurs, mademoiselle Pavelyn, que j'allais rencontrer; il me rappelait à la réserve, au respect et à la conscience exacte de mon humble position. Je me souvins des conseils de ma mère, je résolus de modérer ma joie, et d'aborder Rose avec une politesse calme, jusqu'à ce qu'elle-même, par l'amabilité de son accueil, me donnât le droit d'épancher librement la joie que son heureux retour faisait déborder en mon cœur.

Digitized by Google

Lorsque j'approchai de la maison de M. Pavelyn, mon cœur battait violemment, et l'impatience et l'incertitude aisaient perler la sueur sur mon front.

Un domestique attendait sur le seuil de la porte. Il m'introduisit au salon... et, là, je me trouvai tout à coup en présence de Rose, qui fit un pas vers moi, s'arrêta toute surprise, et me dit en guise de salut :

— Monsieur Léon, que vous êtes devenu grand! Je ne vous reconnais plus, maintenant.

— Mademoiselle, balbutiai-je d'une voix à peine intelligible, je remercie Dieu du fond du cœur de ce qu'il vous permet de rentrer saine et sauve dans votre patrie.

Nous étions en face l'un de l'autre à nous regarder, moi, avec des joues pâles et des yeux hagards; elle, avec une remarquable liberté d'esprit, et sans autre signe d'émotion qu'un léger sourire qui n'exprimait qu'un certain étonnement causé par le changement de ma taille et de mes traits.

Etait-ce là Rose, cette angélique enfant, dont la douce amitié avait jadis versé la lumière de l'espérance et du bonheur dans les ténèbres de mon mutisme ; dont je sentais encore les tendres serrements de main, dont la petite voix argentine chantait encore à mon oreille, dont les yeux bleus rayonnaient à mon approche du doux éclat d'une fraternelle affection? — cette demoiselle, déjà aussi grande que sa mère, vêtue avec luxe, d'un port si majestueux et d'une beauté si frappante, qu'après un

premier coup d'œil, je n'osais plus lever le regard sur elle?

A mon trouble se mêlait aussi un sentiment de regret et d'amertume. En effet, je ne m'étais pas trompé : la Rose dont l'image avait vécu jusque-là dans mes rêves n'existait plus; la douce illusion de mon âme s'était évanouie pour jamais.

M. et madame Pavelyn, qui croyaient que j'étais frappé du changement survenu dans la taille de leur fille, s'amusaient de mon embarras, et m'adressèrent quelques plaisanteries amicales.

— Mais, monsieur Léon, s'écria Rose, je puis à peine maîtriser mon étonnement. Quand je quittai Anvers la dernière fois, vous étiez encore un petit garçon; vous êtes un homme maintenant!... Venez, asseyons-nous. Racontez-moi quelque chose de votre vie durant mon absence. Vous êtes content, n'est-ce pas? Vous allez toujours bien?

J'acceptai le siége qu'elle m'offrait. Sa voix était toujours aussi douce qu'auparavant; mais il y avait dans son langage un ton de légèreté, d'autorité et de protection qui, en présence de ma profonde émotion, me parut une marque d'indifférence. Cette froideur me rappela à la conscience de ma situation. Je répondis à ses questions avec réserve et avec respect; parfois aussi avec une chaleur mal contenue, surtout lorsque je trouvais l'occasion de lui exprimer ma reconnaissance, et de lui rappeler que je lui devais le bonheur de ma vie; — que si ja-

mais je pouvais obtenir quelques succès dans la carrière des arts, acquérir quelque renommée et honorer ma patrie, je n'oublierais point que sa généreuse bonté avait décidé de mon sort en ce monde.

Mademoiselle Pavelyn paraissait écouter avec plaisir, non-seulement les témoignages de ma gratitude, mais encore tout ce que je disais. Il me fallut lui parler de mes études à l'Académie, des livres que j'avais lus, et des connaissances dont j'avais acquis par moi-même les principes.

Elle se montra franchement satisfaite des progrès de mon instruction, et me félicita de la pureté et de l'élégance de mon élocution. D'après son opinion, je pouvais me présenter maintenant dans la meilleure compagnie, avec l'assurance de n'y être jamais déplacé pour tout ce qui concernait l'esprit et les usages.

Sa voix et ses paroles avaient toujours le même ton protecteur qui me faisait sentir clairement quelle large distance le temps avait creusée entre elle et moi. Elle, qui me parlait et m'interrogeait, c'était mademoiselle Pavelyn, l'héritière d'un des plus riches négociants d'Anvers; moi, qui lui répondais humblement, j'étais le pauvre fils de paysans à qui la générosité de ses parents avait donné un peu d'éducation et quelques chances de succès dans l'avenir. Il ne pouvait pas, il ne devait pas en être autrement, je le savais bien. Néanmoins cela m'arrachait ma plus chère illusion, et ce brusque désenchantement avait fait dans mon cœur une blessure sai-

Digitized by Google

gnante. Aussi tout ce que je disais était empreint d'une tristesse résignée; il y avait dans toutes mes paroles une sorte de mélancolie douloureuse qui provoqua plus d'une remarque de la part de mademoiselle Pavelyn, mais qui résista cependant à ses encouragements.

Enfin elle cessa son interrogatoire, et commença à son tour à me faire le récit de son séjour dans le beau pays des oliviers. Elle me décrivit cette contrée avec tant d'admiration, et me parla avec tant de sentiment de la merveilleuse nature du Midi, qu'elle me fit vivre pour ainsi dire avec elle sur les côtes de la mer bleue.

Alors j'oubliai un peu mon chagrin pour écouter ses paroles enchanteresses. J'éprouvai une joie extrême, lorsque, par bonté sans doute, elle me rappela les amusements de notre naïve enfance, le beau jardin, les papillons, le pont sur l'étang, et même les petites figurines de bois qu'elle avait reçues de moi avec tant de plaisir. Je m'abîmais avec un oubli complet du présent dans le souvenir de ces temps bénis, et il me paraissait que le visage angélique de la petite Rose me souriait encore sous les traits plus sérieux de mademoiselle Pavelyn. C'était bien encore la même voix argentine, avec plus de sonorité et une plus grande richesse d'accent, toutefois; mais toujours tendre et amicale, me semblait-il. Un nouvel espoir commença à briller dans mon cœur. Peut-être m'étais-je trompé! peut-être la petite Rose, ce rêve de mon âme, n'était-elle que voilée sous une forme plus parfaite!

Mais cette pensée consolante fut bientôt étouffée en moi par l'arrivée de deux dames — une mère et sa fille qui avaient appris le retour de mademoiselle Pavelyn, et n'avaient pas pu attendre plus longtemps pour lui présenter leurs souhaits de bonheur.

Je m'étais levé, et, par respect, j'avais fait un pas en arrière. Après avoir échangé un premier salut avec Roso et sa mère, les deux dames me saluèrent également avec une amabilité toute particulière. Il y avait tant de cordialité dans leur sourire, qu'elles se trompaient évidemment sur ma personne et mes relations avec M. Pavelyn. Pendant que Rose parlait de son séjour à Marseille, pour satisfaire la curiosité de ces dames, celles-ci me considéraient avec un visible intérêt. La plus âgée surtout me quittait à peine des yeux, et m'adressait de temps en temps la parole pour me demander mon sentiment sur ce qui se disait. Elle paraissait éprouver pour moi de la sympathie et même un certain respect, car le moindre mot qui tombait de mes lèvres lui faisait incliner la tête avec une vive approbation.

Enfin elle manifesta ouvertement le désir de me connaître.

— Monsieur Wolvenaer est tatuaire, dit Rose.

— Amateur? demanda la dame.

— Non, un véritable artiste qui a donné pour but à sa vie de travailler pour la gloire de sa patrie.

La vieille dame haussa les épaules, et répondit avec un étonnement mêlé de regret :

Digitized by Google

— Je me suis trompée ; je croyais que monsieur était un cousin à vous.

Sa fille s'écria avec un sourire légèrement railleur :

— Ah! monsieur est artiste? On ne le dirait pas. Combien il y a d'artistes à Anvers aujourd'hui! Avant-hier, à la soirée de M. Decock, il y en avait bien cinq ou six!

Mademoiselle Pavelyn s'aperçut certainement, à l'expression de mon visage, que les paroles des deux dames ne m'étaient pas agréables, car elle répondit avec intention :

— Cela prouve que le bon goût et l'amour des arts se répandent de plus en plus dans les hautes classes de la société anversoise. Il n'y a rien qui ennoblisse autant le commerce que la protection qu'il prête aux arts.

— Excusez-nous, ma chère demoiselle Pavelyn, répliqua la dame; vous vous méprenez sur la portée de notre observation. Ce que ma fille voulait dire était tout à fait à la louange de monsieur. En effet, si tous les artistes étaient distingués et de bonne famille, comme monsieur, leur présence serait désirable partout; mais, vous savez...

Ces derniers mots parurent affecter désagréablement M. Pavelyn, car il interrompit la dame et se mit à démontrer, avec une chaleur à peine contenue, qu'il était honorable au plus haut point pour un homme de s'élever dans le monde par ses propres forces; et il termina, comme d'habitude, en se vantant qu'il ferait de moi un

artiste remarquable, quoique je fusse le fils d'un de ses fermiers, d'un pauvre sabotier.

Le rouge de la honte couvrit mon front; je serrai les dents par un mouvement nerveux ; je me sentais blessé et humilié.

Cent fois, M. Pavelyn avait rappelé, en présence de ses connaissances, que mon père était un sabotier. Il le faisait dans une bonne intention, et ne manquait jamais l'occasion de montrer qu'il mettait son amour-propre à faire du fils d'un paysan un homme bien élevé et un artiste distingué.

Pourquoi donc mon cœur saignait-il maintenant à la révélation de la profession de mon père ? C'était la première fois que je ressentais cette sensation. Aussi fus-je vivement choqué en découvrant en moi un pareil amour-propre, et je fis un effort violent pour surmonter mon dépit.

Les paroles de M. Pavelyn ne firent point sur l'esprit des deux dames l'effet qu'il en attendait. Dès qu'elles surent que je n'étais que son protégé, leur visage exprima soudain l'indifférence, ou quelque chose de plus désobligeant encore, et elles s'empressèrent de porter la conversation sur un autre sujet, sans me regarder davantage, absolument comme si je n'avais pas été présent.

Mon sang bouillait dans mon cerveau, et je faillis me trouver mal de chagrin et d'humiliation. Que n'eussé-je pas donné pour être en ce moment à cent lieues de

Rose ! Je luttais désespérément en moi-même contre les révoltes de mon orgueil blessé, qui s'indignait contre mes bienfaiteurs mêmes ; mais je restai maître de mon émotion, et je ne trahis rien de ce qui se passait en moi.

Au bout d'un instant, deux messieurs entrèrent dans le salon, et les mêmes cérémonies recommencèrent. L'idée que j'allais subir une seconde fois la même humiliation me fit trembler. Sous prétexte que je dérangeais mes bienfaiteurs en ce moment, et que j'étais attendu ailleurs, je demandai à M. Pavelyn la permission de me retirer, lui promettant de renouveler ma visite dès le lendemain, dans la matinée.

La permission me fut accordée immédiatement, car j'étais de trop, en effet ; mais Rose même me dit de ne pas venir le lendemain, parce qu'elle devait sortir toute la journée avec sa mère pour faire visite à des amis et à des connaissances.

Je pris mon chapeau et sortis du salon après avoir salué tout le monde.

Mademoiselle Pavelyn seule m'accompagna jusqu'à la porte. Sans doute, j'aurais dû lui savoir bon gré de cette bienveillante attention ; mais la politesse de Rose était si cérémonieuse, et son salut : « Au revoir, monsieur Wolvenaer ! » sonna si froidement à mon oreille, que je sortis de la maison, le cerveau étourdi et le cœur brisé.

Un flot de pensées me traversa le cerveau ; je sentis l'impérieuse nécessité d'être seul pour me recueillir et

débrouiller mes idées. Ma douleur faillit même déborder en pleine rue ; j'avais peine à comprimer les larmes qui gonflaient mon cœur oppressé, et je n'eus pas plus tôt ouvert la porte de ma chambre, que je me laissai tomber sur une chaise et me pris à pleurer à chaudes larmes.

Je demeurai longtemps immobile, écrasé sous le poids de pénibles réflexions. Enfin, l'épanchement de la douleur rendit un peu de lucidité à mon esprit. Je commençai à m'élever contre mon inexplicable égarement et à m'accuser moi-même de folie.

Qu'avais-je espéré? qu'osais-je prétendre? Rose n'avait-elle pas été aimable avec moi ? Quel droit avais-je d'exiger ou de souhaiter davantage ? La profession de mon père m'avait fait rougir comme un affront ! mon cœur s'était révolté contre mes bienfaiteurs ! C'était donc mon orgueil qui avait été déçu ! un amour-propre coupable avait donc chassé de mon cœur la reconnaissance ! les exhortations de ma mère n'avaient donc point été sans cause ! Ces conseils salutaires, je les avais oubliés ; j'avais honte de mon humble naissance, et j'avais osé croire que l'égalité et la familiarité continueraient à exister entre le pauvre protégé et la fille de ses riches protecteurs. Insensé que j'étais ! je ne le comprenais que trop maintenant : entre elle et moi, il n'y avait pas seulement la naissance, il y avait aussi le bienfait, tout un monde de distance !

Sous le poids de ces tristes pensées, je me levai brus-

quement, et me mis à arpenter ma chambre de long en large ; j'avais peur de moi-même, et je me frappais le front avec amertume. L'orgueilleuse présomption que je croyais avoir découverte en moi me semblait horrible ; et si des larmes jaillissaient encore de mes yeux, elles prenaient leur source dans une sorte de rage aveugle contre moi-même.

Cette agitation finit par se calmer aussi. Alors, je me demandai ce que j'avais fait pour être jugé si sévèrement. N'avais-je pas le plus profond respect et la plus sincère reconnaissance pour mes bienfaiteurs ? Me sentais-je capable de manquer jamais par un mot, ou seulement par une pensée, à ce que je leur devais ? Et alors je m'écriai triomphant, avec une entière conviction :

— Non, non, plutôt mourir que de méconnaître jamais, par orgueil ou par ingratitude, les bienfaits reçus. Jamais, jamais !...

Vous souriez, monsieur. Je devine votre pensée. Vous vous dites que mon émotion pouvait bien avoir une autre cause ; qu'un sentiment plus égoïste que la gratitude m'avait rendu si sensible en présence de Rose, et m'avait fait désirer si vivement son estime et son amitié. En un mot, vous supposez que j'aimais Rose, non pas seulement parce qu'elle était femme et belle. Vous vous trompez. Si le germe d'un pareil sentiment était caché dans un des replis les plus secrets de mon cœur, comme les événements futurs le démontreront, à cette époque,

il y dormait encore ignoré de moi-même, et son existence influait si peu sur mes idées, que, durant ce douloureux examen de mon cœur où j'avais essayé de sonder tous les secrets de mon émotion, je n'avais ni soupçonné ni redouté la présence d'un semblable sentiment.

Enfin, j'envisageai ma position avec plus de calme, et je finis par me moquer de moi-même, comme d'un esprit simple et naïf qui s'était créé un monde d'après ses souvenirs, et qui prolongeait indéfiniment son heureuse enfance, sans voir que le temps avait, de tous côtés, fait surgir la réalité pour dissiper en lui les illusions de ce rêve obstiné.

Il était donc naturel que ce désenchantement soudain m'eût fait du mal ; mais le coup ne pouvait se répéter : le bandeau était tombé maintenant, et désormais, j'envisagerais les choses sous leur jour véritable, d'un regard assuré, ainsi que le devoir et la raison l'exigeaient d'un adolescent qui allait devenir un homme.

A la suite de ces réflexions, je résolus, avec une remarquable tranquillité d'esprit, de me conduire envers mes bienfaiteurs, comme s'il n'y avait entre eux et moi d'autre lien que leur bienfait, et d'accepter mon sort tel que me l'avaient fait la bonté de Dieu et leur générosité.

XIV

Après ce jour, Rose resta également bienveillante pour moi, et j'avais lieu d'être content de l'affection qu'elle me témoignait; mais, malgré la résolution que j'avais prise de chasser de vains rêves, quelque chose manquait à mon bonheur. Une inquiétude secrète descendait comme un brouillard dans mon esprit. Le sentiment du devoir me donnait la force de cacher aux yeux de Rose et de ses parents cette mélancolie qui m'envahissait, mais non point de la surmonter entièrement.

L'amitié que Rose me témoignait et nos conversations les plus intimes ne s'écartaient jamais des règles de la plus stricte convenance, et jamais elle ne prononçait mon nom sans y ajouter le mot cérémonieux de *monsieur*. Son langage, toujours affable, était entouré d'une politesse trop étudiée pour être jamais familière et confiante.

Quant à moi, qui m'étais condamné au respect et à la déférence, et m'étais fait une loi de ne pas aller au delà, il est facile de comprendre que son exemple m'imposait une réserve plus grande encore.

La conséquence de notre position respective fut que je ne me sentais plus tenté d'aller chez mes bienfaiteurs qu'autant que le devoir me le commandait. En revanche, je m'occupai davantage de ma statue, qui me représentait la vraie, la simple, la douce Rose, et qui me rendait ma sœur d'autrefois, ma chère petite mère! Le plus souvent, il se passait une quinzaine de jours entre chacune de mes visites à la maison de M. Pavelyn; car, autant que possible, je ne m'y montrais que le dimanche, jour qui, depuis des années, était celui où je ne manquais point de dîner chez mes bienfaiteurs.

Après trois mois de cette réserve, un changement radical se fit peu à peu et presque insensiblement dans la manière d'être de Rose à mon égard. Il y avait plus de sensibilité dans ses paroles, plus de cordialité dans son sourire; elle commençait, me semblait-il, à désirer ma présence, et paraissait contente chaque fois qu'elle me voyait venir chez son père. Elle insinua même à ses parents de m'imposer comme un devoir une visite tous les huit jours.

Il lui vint une envie singulière de chanter au piano avec moi, et elle m'apprit les plus beaux airs qui étaient en vogue alors. Ma voix, disait-elle, avait quelque chose d'expressif, de sympathique, de pénétrant, qui lui plaisait. Souvent mon nom lui échappait sans qu'il fût précédé du mot *monsieur;* mais, chaque fois, comme si elle était confuse de son oubli, elle se reprenait immédiatement, et répétait mon nom accompagné du mot voulu par la stricte politesse.

Il arrivait aussi que je voyais ses yeux fixés sur moi avec un regard étrange, dont la profondeur et la fermeté me faisaient frissonner sans que je comprisse pourquoi. J'essayais d'expliquer cette impression par la raison que ces regards étaient les mêmes que ceux qui brillaient dans les yeux de Rose lorsque nous étions enfants. Ce n'était donc qu'un souvenir qui me troublait...

Si Rose était toujours gaie et enjouée en ma présence, elle tombait par moments dans une inexplicable tristesse, et, au milieu de nos entretiens, elle s'absorbait dans d'étranges rêveries. Ses parents l'accusaient, en riant, de bizarrerie, et disaient que souvent elle se laissait aller à des songeries silencieuses pendant de longues heures, puis qu'elle s'abandonnait à des transports de joie tout à fait singuliers pour retomber immédiatement dans une mélancolie tout aussi inexpliquée. Ils croyaient que leur fille regrettait le beau climat et le ciel bleu de Marseille ; mais Rose, sans repousser absolument cette supposition, affirmait cependant qu'elle n'avait pas la moindre envie de quitter de nouveau sa ville natale.

Ainsi se rapprocha le mois qui amenait le jour anniversaire de la naissance de Rose. Ma statue était entièrement achevée, et j'avais déjà fait les préparatifs nécessaires pour la mouler en plâtre.

Lorsque mon travail fut avancé à ce point que je commençai à enlever au ciseau et à l'ébauchoir les lignes saillantes produites par les jointures du moule, ma chambre et l'escalier de la maison où j'étais logé furent

tellement remplis de plâtre, que maître Jean en parla à M. Pavelyn, et lui dit que, depuis plusieurs mois, j'avais travaillé, pour ainsi dire sans boire ni manger, à une double statue, et qu'en ce moment je salissais sa maison autant que si dix maçons y travaillaient.

La description que maître Jean, mon hôte, fit de mes statues et de ce qu'elles représentaient, piqua tellement la curiosité de M. Pavelyn, qu'il voulut apprendre de moi-même à quoi j'avais travaillé si longtemps en secret.

Je lui avouai la chose telle qu'elle était, en ajoutant que je voulais offrir à Rose ma première œuvre d'art, et que je lui avais caché ce projet pour la surprendre plus agréablement en lui donnant ma composition tout achevée, si mon œuvre obtenait son approbation, comme je l'espérais.

Mon protecteur fut charmé d'apprendre que j'avais assez de confiance en mes forces pour exécuter seul une création à moi, sans consulter mes maîtres ni mes amis, et sans invoquer leur secours. Il parut très-impatient de juger par ses propres yeux du succès de mes efforts; il prenait tant d'intérêt à ce premier essai, il attachait tant de prix à ce premier produit de mon art, qu'il n'y eût pas mis plus d'amour-propre s'il l'avait entrepris avec moi, et s'il y avait travaillé de ses mains.

Je dus lui promettre de le mener à mon atelier aussitôt que mes statues seraient tout à fait sorties du moule, et que j'y aurais mis la dernière main.

Quelques jours plus tard, je conduisis M. Pavelyn dans ma chambre, et je lui montrai mon groupe achevé, placé sur un piédestal de bois, et éclairé en plein par le jour de ma fenêtre.

Il regarda mon œuvre pendant quelques minutes, sans rien dire. Mon cœur commençait déjà à se serrer à la pensée que ce silence était peut-être un signe de désapprobation, — lorsque tout à coup M. Pavelyn me prit la main, la pressa avec force, et me dit avec l'accent d'une émotion sincère :

— Léon, tu n'as pas seulement créé une belle œuvre d'art, mais, ce qui vaut mieux, tu es un bon et brave garçon. Ah! je ne me trompe pas sur le sens de ta composition. L'ange de la protection qui s'élève au-dessus du groupe, c'est ma fille, n'est-ce pas? Par un sentiment de délicatesse, tu as reproduit les traits de son visage tels qu'ils étaient à l'époque où nous avons acheté le château de Bodeghem. Elle est parfaitement ressemblante; il me semble que toute cette époque revit sous mes yeux. Et ce petit garçon qui courbe la tête, qui est-il? Léon, tu as trop d'humilité; mais avoir fait de ta première création une marque de reconnaissance, c'est un acte qui t'honore. Léon, je suis content de toi.

Alors il se mit à énumérer en détail les mérites qu'il croyait découvrir dans mon œuvre; son affection pour moi lui faisait assurément exagérer ses éloges; car d'après lui, j'avais produit un chef-d'œuvre.

Je l'écoutais avec un joyeux battement de cœur et des

larmes de bonheur dans les yeux. Elle est si douce et si séduisante la première approbation qu'un artiste reçoit comme le gage d'une future renommée! Mon bienfaiteur admirait l'ouvrage de mes mains.

J'étais donc bien véritablement un artiste, peut-être encore hésitant et inhabile, mais un artiste cependant!

M. Pavelyn prétendait que ma composition était assez remarquable pour mériter d'être exposée publiquement, et il regrettait que, dans le cours de cette année, il n'y eût point d'exposition. Au milieu de ses réflexions, il se frappa le front tout à coup, et s'écria avec joie :

— Ah! l'heureuse idée! J'y suis, écoute... J'ai l'intention de donner cet hiver une grande soirée pour fêter le retour de ma fille, ou plutôt pour la produire dans le monde. Pourquoi ne la fixerais-je pas au jour anniversaire de la naissance de Rose? L'après-dînée, tu lui feras présent de ton groupe. Je ferai préparer par les tapissiers, au fond de notre grand salon, une niche où l'on pourra placer ton œuvre. Le soir, elle sera le plus bel ornement de ma fête, et tous mes amis et connaissances, l'élite du commerce anversois, apprécieront et admireront ton talent.

Je basardai quelques objections, et je tâchai de faire comprendre à mon protecteur que j'étais trop jeune et trop inexpérimenté pour me soumettre déjà au jugement du public; mais la chose était arrêtée dans son esprit, et son idée lui souriait trop pour qu'il y renonçât.

Avant de me quitter, il prit toutes les dispositions rela-

tives à l'exposition de ma statue, et lorsqu'il descendit l'escalier, il m'envoya encore des félicitations et des paroles d'encouragement.

Lorsque je rentrai dans ma chambre, je levai les mains et les yeux au ciel, en remerciant Dieu de cette faveur inespérée.

Je restai longtemps en contemplation devant ma statue : je m'en rapprochais, je m'en éloignais; je tournais à l'entour, je bégayais des mots sans suite, je riais, je dansais... Dans mon ravissement je croyais en effet découvrir dans mon œuvre une foule de beautés qui m'avaient échappé d'abord, et je n'étais pas loin d'éprouver la même admiration que M. Pavelyn.

Enfin ma chambre devint trop étroite pour me permettre de donner carrière aux élans de la joie qui débordait de mon cœur.

Je descendis l'escalier quatre à quatre, et je m'élançai dans la rue. Ma poitrine était gonflée; je marchais la tête levée et l'éclat de la fierté dans les yeux. Il me semblait que tous les passants devaient savoir qu'ils rencontraient un artiste. Dans mon agitation presque enfantine j'étais étonné de voir la plupart d'entre eux passer leur chemin sans même jeter un regard sur moi. Quoi qu'il en fût, je ressentais un bonheur ineffable, et je continuais à me promener avec ivresse, jusqu'au moment où l'heure de la classe du soir m'appela à l'Académie.

Mes camarades me trouvèrent maussade et ennuyeux, parce que je ne faisais pas attention à ce qui se disait

autour de moi, et que je ne répondais point à leurs questions.

J'étais trop profondément plongé dans mes douces rêveries. Ce qui me troublait, c'était un heureux secret que je ne pouvais point profaner en le révélant à qui que ce fût.

XV

Le jour si ardemment désiré était enfin venu; encore quelques heures, et la brillante soirée allait commencer.

Mon groupe avait été transporté dans la maison de mon protecteur, et deux ouvriers étaient occupés à le placer sur un beau piédestal, d'après mes indications.

M. Pavelyn, qui était présent à ce travail, se frottait les mains de joie, et montrait une extrême impatience, parce que je l'empêchais d'aller chercher tout de suite sa fille et sa femme, sous prétexte que j'avais çà et là quelques corrections à faire à ma statue.

J'étais en proie à des transes mortelles : tout semblait trembler en moi; j'avais peine à reprendre haleine; ma gorge était sèche, et quoique je sentisse l'émotion me brûler les joues, une sueur froide mouillait mon front.

Moment solennel ! Celle qui m'avait fait artiste allait jeter les yeux sur ma création.

Elle qui était et avait toujours été le but unique de toutes mes pensées, de mon espoir et de mon orgueil, elle allait me juger !

Son arrêt étoufferait-il la foi dans mon cœur, ou me donnerait-il des forces et un courage surnaturels ?

Que ma statue était belle et saisissante dans la niche somptueuse où elle s'élevait maintenant au fond du salon ! Comme elle ressortait bien sur la tenture de velours d'un rouge brun devant laquelle elle était placée ! Comme elle éclipsait, par son éclatante blancheur, la splendeur des riches ornements d'or qui l'entouraient de tous côtés !

En vérité, baignées ainsi dans une vive lumière, et caressées par le reflet vermeil de la tenture de velours, mes figures paraissaient animées ; on eût dit que le sang circulait dans leurs veines et qu'une vapeur éthérée, un fluide mystérieux, quelque chose d'impalpable et de transparent les entourait. Le regard des spectateurs devait être surpris et charmé au premier coup d'œil.

'avais donc cent chances contre une que la première impression de mon œuvre sur l'esprit de Rose serait favorable. Quelle récompense ! quel gage d'un glorieux avenir !

Tandis que je m'oubliais dans l'admiration naïve de mes statues, M. Pavelyn fit sortir du salon les ouvriers, et il les suivit en me criant qu'il allait chercher sa femme et sa fille.

Je me pris à trembler comme un coupable qui attend son juge. L'arrêt qui allait être prononcé ne devait-il pas décider de ma vie? Pouvais-je avoir foi en moi-même, lors même que le monde entier m'eût applaudi, si l'approbation de Rose manquait à mon talent?

J'étais tellement ému en la voyant paraître dans le salon, que je sentis tout mon sang refluer violemment vers mon cœur, et que, le visage pâle comme un linge, je fus obligé de m'appuyer contre un meuble, pour ne point succomber à mon inexprimable émotion.

Rose s'approcha de ma statue et la contempla longtemps sans rien dire, tandis que M. Pavelyn lui expliquait que c'était un présent que je lui offrais, et faisait remarquer à sa femme et à sa fille que les traits de l'ange de la protection, comme il l'appelait, n'étaient autre que ceux d'une petite fille dont la pitié avait doté le pays d'un artiste distingué.

Rose n'entendait probablement pas les paroles de son père. Elle regardait mon œuvre avec ses grands yeux bleus tout ouverts.

Je voyais sa poitrine s'élever et descendre; je voyais l'émotion monter à ses joues en nuages rosés...

— Eh bien, que penses-tu de ce chef-d'œuvre, Rose? On dirait qu'il te frappe de mutisme. C'est bien, n'est-ce pas?

Rose me jeta un long regard, un regard si profond, que les battements de mon cœur s'arrêtèrent. Elle parassait me demander quelque chose... mais quoi?

— Ne sais-tu donc plus parler du tout? lui dit son père en riant. Voyons, dis-nous ce que tu penses du premier ouvrage de Léon.

— Ah! c'est trop beau, beaucoup trop beau! balbutia-t-elle.

Une rougeur plus vive colora son front, et, toute confuse de son émotion, elle se détourna de moi en appuyant ses mains sur ses yeux.

Dire ce que j'éprouvais est impossible.

J'étais étourdi; tout se confondait dans mon esprit; mon cœur débordait de bonheur, et je voyais devant mes yeux troublés toute une moisson de lauriers et de palmes qui s'étendait vers moi.

Je voyais l'avenir s'ouvrir et la foule enthousiaste applaudir de ses mille mains l'artiste que le suffrage de Rose, comme une parole magique, avait rendu capable d'enfanter des merveilles.

Enfin notre émotion se calma un peu, grâce aux observations plaisantes de M. et madame Pavelyn.

Alors on parla avec plus de détails de ma composition, et, pour surcroît de bonheur, j'entendis deux ou trois fois encore sortir de la bouche de Rose le témoignage de son admiration.

Elle ne me parlait guère cependant, et paraissait en proie à des pensées absorbantes; mais ses yeux brillaient d'un éclat singulier, et, chaque fois que son regard s'arrêtait sur moi, j'étais remué jusqu'au fond de l'âme par une sensation inconnue.

Le temps se passa avec la rapidité de l'éclair ; nous n'avions même pas remarqué que la lumière du jour diminuait, et que le crépuscule commençait à tomber.

M. Pavelyn était joyeux et fier de mon ouvrage. Il parlait tout seul et esquissait avec complaisance l'avenir que sa protection m'avait préparé. Il ne m'abandonnerait pas avant que j'eusse acquis la fortune et la renommée; beaucoup de jeunes artistes se voyaient arrêtés dans leur carrière par la nécessité de travailler de trop bonne heure pour gagner de l'argent; mais il débarrasserait mon chemin de cette barrière, et me fournirait les moyens de ne m'occuper que de véritables œuvres d'art.

L'arrivée des ouvriers et des domestiques qui venaient éclairer les salons avertit M. Pavelyn qu'il était temps pour lui et ces dames d'aller achever leur toilette; et il m'engagea à rentrer chez moi sur-le-champ, afin de m'apprêter également pour la soirée.

XVI

Lorsque je revins dans la maison de mon protecteur, un grand nombre d'invités étaient déjà arrivés. A mon entrée, je fus ébloui par la richesse de la toilette des

dames : tout ce que je voyais était soie, dentelles, or et pierreries.

J'aurais certainement hésité à me mêler à des personnes que leur fortune plaçait si fort au-dessus de moi; mais M. Pavelyn me prit par la main, et, tout en me présentant à la société comme l'auteur de sa belle statue, il m'amena devant mon œuvre, qui était entourée d'un cercle de spectateurs.

Chacun m'adressa des paroles d'encouragement; quelques personnes m'exprimèrent plus chaudement que les autres leur admiration pour ce premier début; toutes me félicitèrent et me prédirent une carrière brillante. Pendant assez longtemps, je fus l'objet de l'attention générale.

Rose s'était aussi approchée de ma statue. Elle paraissait recueillir avec plus de satisfaction que moi-même les louanges qui tombaient des lèvres des assistants, et chaque fois que l'un d'eux s'écriait : « C'est magnifique ! c'est parfait! » la joie éclatait dans ses yeux, et un doux sourire illuminait son visage.

Que Rose était belle ce jour-là! Dans la couronne de ses boucles blondes s'épanouissaient des roses blanches dans le calice desquelles resplendissaient des étincelles de diamants. Autour de son cou serpentait un collier de perles d'Orient aux reflets nacrés; une robe de satin semé d'argent dessinait sa taille svelte, et flottait derrière elle en plis onduleux. Un flot de dentelles transparentes l'enveloppait comme d'une vapeur de neige;

mais ce qu'il y avait de plus séduisant et de plus beau en elle, c'étaient ses grands yeux bleus, l'aimable sourire qui entr'ouvrait ses lèvres, la distinction de ses traits délicats, et l'élégance de sa taille de reine.

Chaque fois que je la regardais, un frisson d'admiration et de respect parcourait mes veines. Elle faisait sur mon esprit le même effet qu'une créature surnaturelle, éblouissante de beauté et de majesté, qui serait apparue à mes yeux. Aussi, j'osais à peine jeter sur elle un regard furtif, même pendant qu'elle prenait une part si sincère à mon bonheur, en causant de ma statue avec les invités.

La plupart des personnes présentes m'avaient déjà vu dans la maison de M. Pavelyn, et savaient que j'étais son protégé.

Je ne souffrais donc pas de le voir raconter et répéter avec mille détails, à tous ceux qui voulaient l'entendre, comment il avait découvert en moi d'heureuses dispositions ; et comment, grâce à sa seule perspicacité, la Belgique compterait bientôt un éminent sculpteur de plus.

Près de mon œuvre, je me sentais assez grand pour ne pas désirer une plus noble origine ; et même, quand M. Pavelyn, dans l'enthousiasme de son récit, déclara que j'étais le fils d'un sabotier, cette révélation ne me blessa point.

Elle fit cependant une impression pénible sur Rose, car elle frémit en entendant prononcer le mot fatal, et la rougeur du dépit ou de la honte colora son front.

Digitized by Google

L'effet ne fut pas moins défavorable sur la société, car un silence embarrassant succéda à l'animation de la conversation. Bien des lèvres se pincèrent dédaigneusement, et j'entendis derrière moi la voix d'une demoiselle qui murmurait à l'oreille de son voisin :

— Un sabotier? un jeune homme si habile? C'est vraiment dommage :

Insensiblement, l'attention des invités se détourna de ma statue, et l'on commença à se répandre dans les salons.

Les dames quittèrent les premières le cercle des curieux, et prirent place sur des siéges rangés le long des murs.

Deux ou trois messieurs seulement restèrent à causer avec moi de mon œuvre et de l'art en général. L'un d'eux était un homme d'un goût délicat et d'une science profonde; il ne faisait pas comme les deux autres, qui me louaient sans savoir pourquoi, et me froissaient par leur insupportable ton de protection ; au contraire, il analysa ma composition sous mes yeux, devina mes intentions, et pénétra, à mon grand étonnement, les raisons des formes particulières que j'avais trouvées à mes figures. L'éloge, dans sa bouche, me remplit d'orgueil, parce que j'avais la conviction que son sentiment était fondé sur une véritable connaissance. Lorsqu'il critiqua quelques parties de mon groupe, il le fit avec tant de délicatesse, que sa critique m'éleva à mes propres yeux, parce qu'elle me prouva qu'il me jugeait assez artiste pour être en

garde contre la prétention d'une perfection impossible.

Ma conversation avec le vieux monsieur dura longtemps, mais pas assez longtemps pour moi, cependant, car elle me devenait une source inépuisable d'encouragement et de foi, en même temps qu'elle augmentait mon amour de l'art.

Aussi, c'est avec regret que je vis cet entretien instructif interrompu par l'approche de trois ou quatre personnes qui vinrent chercher le vieux monsieur et l'emmenèrent vers une vieille dame, à côté de laquelle il s'assit sans s'inquiéter de moi davantage.

Alors, me trouvant tout à fait seul à côté d'un groupe de messieurs qui causaient, je laissai mes yeux errer dans le vaste salon. Quels flots de soie et de dentelles, quel étincellement de diamants, d'or et de pierreries que toutes ces dames rangées le long du mur! Qu'elles étaient charmantes, les figures de ces jeunes femmes épanouies comme de fraîches fleurs au printemps de la vie! Mais pourtant aucune n'était aussi belle que Rose Pavelyn.

D'autres que moi devaient être pénétrés de cette idée; car, tandis qu'auprès des autres dames se trouvaient à peine un ou deux messieurs pour leur présenter leurs devoirs de politesse, autour de Rose se formait tout un cercle de charmants cavaliers dont l'empressement était un hommage rendu à sa beauté.

Entre tous, je distinguai un jeune homme remarquable par la distinction de ses traits, par l'élégance de ses vê-

tements, et par la grâce de ses manières, qui, plus que les autres, s'efforçait de captiver l'attention de Rose.

Un frisson glacial parcourut mes membres, comme si la vue de ce beau jeune homme m'avait effrayé. Une tristesse morne assombrit mon esprit. Mon cœur s'élança vers Rose avec violence: j'aurais voulu me trouver parmi les jeunes gens qui lui adressaient leurs galanteries; il me semblait que j'avais bien quelque droit de prendre ma part de l'éclat qui rayonnait dans ses yeux, du joyeux sourire qui se jouait sur ses lèvres, des paroles aimables avec lesquelles elle remerciait ses adorateurs charmés.

Mais tous ces jeunes gens étaient les fils des plus riches maisons d'Anvers, et aucun d'eux peut-être ne possédait pas moins d'un million. Qu'étais-je, au contraire, moi? Un pauvre garçon, le fils d'un sabotier, — M. Pavelyn venait de le dire, — et, pour toute fortune, je ne possédais qu'un cœur sensible, une foi profonde dans l'art, et quelque espérance d'un avenir glorieux.

Je reconnus clairement que, pour ce monde de la richesse matérielle, qui m'avait admis dans son sein comme son protégé, avec une sorte de pitié, je n'étais qu'une créature humble et inférieure, et que mon devoir me défendait sévèrement de m'y donner la moindre importance.

Aussi, j'étais bien fermement décidé à me tenir autant que possible éloigné de Rose, pour ne blesser qui que ce fût et ne courir dans le chemin de personne. Néanmoins,

le sentiment de mon infériorité m'était pénible, et plus d'une fois je me mordis les lèvres lorsqu'un mouvement autour de Rose ou les gestes de ses adorateurs me faisaient croire qu'ils étaient transportés par un mot spirituel, ou par le charme de sa conversation.

Je n'osais toujours point tourner les yeux vers l'endroit où elle se trouvait; peut-être eût-on pu lire sur mon visage altéré ce qui se passait en moi ; et cette attention de ma part n'eût-elle point semblé une injure pour la fille de mes bienfaiteurs?

Cette crainte fit que je me tournai tout à fait d'un autre côté, et que je résolus de diriger mes regards vers une autre partie de la salle. Mais bientôt je succombai à l'attraction puissante qu'elle exerçait sur mon âme, et mes yeux se portèrent de nouveau vers l'endroit où elle était assise.

Il se fit par hasard une ouverture dans le cercle de jeunes gens qui se pressaient autour d'elle. Elle me vit; nos yeux se rencontrèrent. Un sourire d'une douceur ineffable, une expression de joie et d'amitié rayonna vers moi; elle me fit de la main un signe si amical et si charmant, que tous les jeunes gens me regardèrent avec étonnement. Le cercle se referma.

Il se passa en moi quelque chose d'étrange; je levai la tête avec fierté, et il me sembla que j'avais grandi; je respirai à longs traits, et, pendant que la joie inondait mon cœur, je promenai mes yeux avec assurance sur la foule des invités, comme si ce simple sourire de

Rose m'avait fait plus noble et plus riche qu'eux tous.

Alors aussi je trouvai assez de force sur moi-même pour accomplir ce que je croyais mon devoir : je détournai mes yeux de Rose et résolus de ne plus l'exposer au danger d'éveiller, d'une façon défavorable peut-être, l'attention de la société par les témoignages de son amitié pour moi. C'était assez de son sourire pour que je n'eusse plus à désirer d'autres encouragements. Mon embarras avait disparu, et je me sentais tout à fait libre et léger d'esprit.

Alors je m'aperçus que je n'avais pas encore quitté ma première place, et que j'étais resté debout près de ma statue, immobile comme une sentinelle. J'imitai la plupart des assistants, je me promenai lentement à travers le salon, sans vanité, mais aussi sans trop d'humilité.

Dans un coin était assise, au milieu de plusieurs autres personnes, une vieille dame qui m'adressa la parole, et qui, après quelques compliments échangés, m'offrit un siége à côté d'elle, pour causer un peu de mon art et de ma statue, comme elle disait.

Je fus enchanté de trouver un prétexte pour m'asseoir, car je commençais à me fatiguer d'être debout.

La vieille dame était une femme d'esprit qui avait beaucoup voyagé et beaucoup lu; elle me montra un grand amour de l'art, et me parla avec une vive admiration des magnifiques sculptures de l'Italie, des chefs-d'œuvre de Michel-Ange et de Canova. Elle m'indiqua aussi, avec une sagacité qui attestait une science vérita-

ble, les plus belles parties de ma statue, et exprima la conviction que j'étais appelé à un brillant avenir. Une jolie demoiselle, qui était assise à côté d'elle, se mêla à notre conversation, et me charma par la poésie de son langage et par la séduisante douceur de sa voix. C'était la fille cadette de la vieille dame, et celle-ci me la présenta comme une excellente musicienne.

J'étais heureux pendant cet entretien avec les deux dames, et j'oubliai, de même qu'elles, sans doute, la distance qu'il y avait entre nos positions respectives dans le monde.

Je causais ainsi depuis une demi-heure à peu près, sans songer à autre chose, lorsque, par hasard, je tournai la tête vers Rose. Le cercle des jeunes gens qui l'entouraient s'était éclairci, et je pouvais maintenant la voir sans obstacle. Ses yeux étaient fixés sur moi; mais il y avait, me semblait-il, quelque chose de triste et de douloureux dans son regard. Nul sourire ne vint, cette fois, éclairer son visage; au contraire, ses lèvres se serrèrent, comme si elle voulait m'adresser un reproche; mais elle détourna les yeux sur-le-champ.

Je me trompais probablement quant à l'expression que je croyais avoir lue sur les traits de Rose. Pourquoi eût-elle été triste au milieu de cette fête joyeuse? Peut-être était-elle sous l'influence d'un de ces accès de mélancolie auxquels elle était sujette. Quoi qu'il en soit, je n'eus pas le temps d'y songer plus longuement en cet instant, car les sons du piano se firent entendre, et peu après la

voix sonore d'une jeune chanteuse retentit dans le salon, et captiva irrésistiblement mon attention par son expression pleine de sentiment et sa délicieuse harmonie.

Un jeune homme succéda à la chanteuse, et mérita également les suffrages de la compagnie.

Tandis que je causais musique et chant avec les dames, je remarquai que beaucoup de personnes, et même M. Pavelyn, engageaient Rose à se laisser conduire au piano. Elle paraissait refuser. Son père vint à moi et me pria de joindre mes efforts aux siens pour décider Rose à chanter. Il croyait que, si je voulais consentir à exécuter le grand duo que nous étions habitués à chanter ensemble, elle ne résisterait pas plus longtemps au désir général.

Je suivis mon protecteur, et je proposai à Rose d'aller ensemble au piano et de chanter avec moi son duo préféré. Le beau jeune homme, qui n'avait pas cessé de se tenir à ses côtés, joignit ses instances aux miennes. Rose répondit qu'elle ne se sentait pas bien, que la chaleur du salon l'incommodait, qu'elle n'était pas disposée à chanter, et qu'elle saurait gré à la compagnie de vouloir bien l'excuser.

Je voyais sur son visage une tristesse profonde, quelque chose d'amer et de découragé qui me fit croire à la sincérité de ses paroles. Néanmoins, j'insistai encore, croyant que le chant dissiperait peut-être sa mélancolie.

Mais alors Rose me dit avec l'accent d'une souffrance plus vive :

— C'est cruel de me tourmenter ainsi, monsieur. Mademoiselle Pauline Vanden Berge est une excellente musicienne. Ne le savez-vous pas? Elle a une plus belle voix que moi, et elle sait bien le duo. Pourquoi ne lui demandez-vous pas de chanter avec vous?... Mais, par pitié, laissez-moi en paix.

Je fus péniblement affecté du ton douloureux des paroles de Rose; mais M. Pavelyn ne me laissa pas le temps d'exprimer mes regrets; contrarié du refus de Rose, il me conduisit directement vers la demoiselle à côté de laquelle j'avais été si longtemps assis, et la supplia de vouloir bien chanter avec moi le duo désigné.

J'essayai de m'excuser et je fis quelque résistance; car je n'avais qu'une connaissance très-superficielle de la musique, et je courais risque de me rendre ridicule en trahissant mon ignorance; mais mademoiselle Vanden Berge se montra si empressée, et M. Pavelyn m'engagea instamment, que, presque sans le savoir, je me trouvai devant le piano, à côté de la jolie chanteuse. A mon grand étonnement, le duo alla passablement bien, et, après les premières notes, je me sentis stimulé par l'aisance et la sonorité de ma voix. Quand le morceau fut achevé, l'auditoire nous applaudit avec une satisfaction visible, et chacun, y compris mademoiselle Vanden Berge, me félicita de l'expression et de la pureté de ma voix.

Lorsque j'eus ramené ma partenaire à sa place, je m'approchai de Rose. Elle aussi me dit que j'avais chanté d'une façon remarquable, et mieux que jamais; mais aussi, ajouta-t-elle, la voix de mademoiselle Vanden Berge se mariait si bien à la mienne!

Comme la même tristesse se peignait toujours sur son visage, je m'efforçai de la consoler et de lui rendre courage en lui disant que son indisposition ne tarderait pas à se passer.

J'appelai un valet pour lui faire offrir un rafraîchissement, et je lui conseillai de sortir quelques instants du salon pour prendre l'air. Elle refusa tout avec une sorte de langueur, et ne me cacha pas que le plus grand plaisir que je pusse lui faire serait de ne plus lui parler de cela et ne pas l'importuner davantage.

Dans l'intervalle, le piano avait fait entendre les premières mesures d'une valse, et déjà quelques couples, invités par ce prélude, s'apprêtaient à danser. Beaucoup de jeunes gens accoururent vers Rose, et se disputèrent l'honneur de danser la première valse avec elle.

Je fus repoussé, et je reculai à pas lents et tout pensif jusqu'au fond de la salle, pour ne pas gêner les danseurs.

Une grande tristesse descendit peu à peu dans mon esprit.

Je ne m'affligeais pas seulement de savoir Rose indisposée et obligée de se priver du plaisir de prendre part à la danse, mais il y avait dans le ton des paroles qu'elle

m'avait adressées quelque chose dont je cherchais vainement à pénétrer la signification.

Je restai longtemps plongé dans mes réflexions, et j'avais presque oublié toute cette jeunesse qui s'amusait sous mes yeux. Les valses et les quadrilles se succédaient sans relâche, sans que j'eusse pu dire combien de fois le piano avait interrompu ses joyeux accords.

La vieille madame Vanden Berge s'approcha de moi avec sa fille, et toutes deux se mirent à me plaisanter sur ma sombre rêverie. Elles m'assurèrent qu'elles s'étaient engagées à me faire danser bon gré mal gré. Ces cœurs généreux s'imaginaient que mon humilité m'empêchait d'inviter aucune des dames présentes, et que mon isolement, au milieu de cette nombreuse compagnie, devait m'embarrasser et me chagriner. C'était par bonté d'âme qu'elles étaient venues à moi pour me tirer de cet embarras.

J'eus beau m'en défendre, il n'y avait pas moyen de refuser. Il fallut faire danser la jolie mademoiselle Vanden Berge : elle-même me le demandait, et il eût été impoli de décliner une si flatteuse invitation. D'ailleurs, quelques jeunes gens qui m'entouraient avaient l'air de rire de ce qu'ils appelaient ma sauvagerie ou mon manque d'usage.

Je conduisis donc mademoiselle Vanden Berge à la danse. De la place où je me trouvais, dans la rangée des danseurs, je ne pouvais pas voir Rose sans tourner la tête avec affectation.

J'avais le cœur gros, et, loin de trouver du plaisir dans l'aimable conversation de ma danseuse, je m'ennuyais horriblement. Néanmoins, par politesse, je fis de mon mieux pour cacher cette fâcheuse disposition de mon esprit, et je dansai, du moins en apparence, aussi gaiement que les autres.

Poussé par une irrésistible curiosité à connaître quel était le jeune homme qui, sans le savoir, m'avait fait au cœur une blessure profonde, je demandai à ma danseuse qui il était. Elle me dit qu'il se nommait Conrad de Somerghem, et qu'il était le fils d'un riche banquier de la rue de l'Empereur. Ces détails augmentèrent mon inquiétude, et me firent redouter je ne sais quel danger.

Aussitôt que la dernière note du piano m'eut rendu ma liberté, et que j'eus remercié mademoiselle Vanden Berge de l'honneur qu'elle m'avait accordé, je fis quelques pas dans le salon pour me rapprocher de Rose. La chaise où elle avait été assise était vide, et, lorsque, après avoir enfin regardé autour de moi, je demandai à M. Pavelyn où était Rose, il me répondit avec un léger mécontentement :

— Elle s'est retirée dans sa chambre. Je ne sais pas ce qu'elle a; c'est encore un caprice, un accès de mélancolie. Demain ce sera fini. Fais comme si tu n'avais pas remarqué la disparition de ma fille, sinon son absence nuirait à l'entrain de la fête.

J'errai encore quelque temps d'un bout à l'autre de la

Digitized by Google

salle, plein de tristesse et en proie à une certaine inquiétude, comme si j'eusse été assailli par la crainte vague d'un malheur imminent.

Enfin mon cœur se serra si fort au milieu de la gaieté générale, que j'insistai à diverses reprises auprès de M. Pavelyn pour qu'il me permît de partir, ce qu'il finit par m'accorder.

Lorsque je passai le seuil de la porte, et que je mis le pied dans la rue, un long soupir souleva ma poitrine, et je pressai le pas dans la nuit pour m'éloigner du bruit de la fête et pour être seul avec mes douloureuses pensées.

XVII

Lorsque je me présentai le lendemain chez mon bienfaiteur pour m'informer de la santé de sa fille, je rencontrai M. Pavelyn sur le seuil de sa porte, prêt à sortir.

Il me dit que l'indisposition de sa fille n'avait pas eu de suites, comme il l'avait prévu d'ailleurs. Rose semblait un peu triste et fatiguée; mais elle n'était pas réellement malade, ainsi que je pouvais m'en convaincre en la voyant à son piano.

En achevant ces mots, il sortit.

Digitized by Google

J'ouvris la porte et je me trouval dans un salon contigu à la pièce où Rose et ses parents avaient l'habitude de se tenir. Les sons du piano frappèrent mon oreille, et me firent une impression si profonde, que je m'arrêtai pour écouter, immobile...

Ce que Rose jouait sur le clavier n'était autre chose que la mélodie du grand duo que nous avions chanté si souvent ensemble. C'était une mélodie vive et gaie, qui réjouissait l'esprit et chassait la mélancolie. En ce moment, au contraire, elle ressemblait à la plainte d'une âme désolée. La mesure était lente et traînante; les notes, frappées sans force, chantaient plaintivement, comme si la main d'un artiste plongé dans une tristesse profonde eût parcouru lentement et distraitement le clavier.

Cette musique étrange me fit frissonner. Quel chagrin inconnu y avait-il dans le cœur de Rose, pour qu'un chant joyeux se transformât sous ses doigts en une plainte touchante?

J'ouvris la porte, et j'entrai. Rose était toute seule.

Mon apparition lui causa une émotion visible; son front se couvrit d'une vive rougeur, à laquelle succéda une pâleur extrême.

Mon entrée lui avait fait peur. Il y avait un secret entre elle et moi. Probablement j'avais surpris dans cette mélodie plaintive une émotion qu'elle voulait tenir cachée.

Maîtrisant avec peine mes impressions, je lui parlai de son indisposition de la veille, et lui exprimai ma joie de

la trouver tout à fait rétablie. Elle parut très-embarrassée, et ne répondit que par des paroles confuses; mais tout à coup elle se leva, et me priant de l'excuser, parce qu'elle avait quelque chose à dire à la bonne, elle tira le cordon de la sonnette.

Je ne pus entendre l'ordre qu'elle donna tout bas à la servante; mais un instant après madame Pavelyn entra dans la chambre et demanda avec une visible inquiétude :

— Tu me fais appeler, Rose? n'es-tu pas bien portante?

— C'est que, maman, je ne sais pas... J'ai un violent mal de tête, je me sens indisposée, répondit Rose.

— Va dans ta chambre, mon enfant : le repos te remettra, dit madame Pavelyn.

— Non, non, mère, ce n'est pas si grave, dit Rose; mais je t'en prie, reste auprès de moi!

Madame Pavelyn, moitié triste et moitié souriante, prit un siége et se mit à parler de l'indisposition de sa fille, à l'encourager et à la consoler, en lui disant que c'était une chose très-ordinaire et qui ne pouvait être considérée comme menaçant sérieusement sa santé. Puis l'entretien tomba sur la soirée. Rose avait, en présence de sa mère, repris un peu d'assurance et un peu de liberté d'esprit. Elle prononça quelques mots d'un ton que je n'avais jamais découvert dans sa voix. Elle montra une indifférence presque complète lorsque sa mère parla de ma statue, et, quand elle en trouvait l'occasion, elle me té-

moignait une politesse si cérémonieuse, que la tournure de ses phrases semblait me faire comprendre avec une sorte d'affectation qu'elle était aigrie contre moi. L'amertume étrange de sa voix, chaque fois qu'elle m'appelait « monsieur Wolwenaer, » eût même pu faire croire qu'elle voulait m'humilier ou me blesser.

Pour moi, je souffrais cruellement; et j'eusse versé des pleurs, si un profond dépit, une amertume secrète ne m'avaient donné la force de me contenir. Le respect et la conscience de ma véritable position à l'égard de mes bienfaiteurs me firent supporter cette douloureuse épreuve sans donner aucun signe de mécontentement ou de fierté blessée.

Je cherchai même un prétexte pour m'en aller, et j'abrégeai ma visite autant que les convenances le permettaient.

Au moment où je prenais mon chapeau pour sortir, Rose me salua en s'inclinant profondément, et, tandis que les mots cérémonieux de « monsieur Wolvenaer » tombaient de ses lèvres, elle me lança un regard perçant, si plein de reproches, qu'on eût dit qu'elle me jurait une haine éternelle.

Une fois dans la rue, je marchai la tête basse, sans avoir conscience de ce qui se passait autour de moi, et tout étourdi par les pensées qui envahissaient mon cerveau.

Il y avait déjà longtemps que j'étais seul dans ma chambre, et les ténèbres régnaient toujours dans mon

esprit. Peut-être repoussais-je la clarté qui, pareille à un fugitif éclair, se faisait parfois dans mes idées. En effet, un abîme de malheurs était béant devant mes pieds, et j'avais peur de la lumière qui pouvait m'en faire sonder la profondeur.

J'avais devant les yeux l'image du jeune homme qui n'avait pas quitté Rose pendant toute la durée de la fête.

Je lisais sur ses traits le désir de plaire, et dans les yeux et sur les lèvres de Rose, la flamme et le sourire qui attestaient qu'elle acceptait ses hommages avec un bonheur extrême.

Rose aimait! Ses bizarreries inexplicables, sa mélancolie, sa sensibilité nerveuse n'avaient d'autre cause que le trouble de son cœur, qui s'était ouvert à une passion envahissante, et luttait vainement contre l'ardeur d'un premier amour...

C'était donc vrai! un homme avait touché le cœur de Rose, et ce penchant pour cet homme était si puissant et y avait pris tant de place, qu'il en avait chassé le sentiment de l'amitié. L'amour d'un autre homme s'était donc élevé, comme une barrière infranchissable, entre elle et son malheureux protégé. Et, quoique les souvenirs de notre passé parussent me donner quelque droit à partager son affection avec le nouvel élu de son cœur, elle me refusait cette part pour donner son âme tout entière à celui qu'elle préférait. Oui, elle me haïrait, elle devait me haïr, elle me haïssait déjà. Ses yeux ne m'a-

vaient-ils pas lancé un sanglant reproche, comme une déclaration d'inimitié éternelle?

Que la vie de l'homme est pleine de vicissitudes et dominée par la plus cruelle fatalité!

Cette soirée, où j'avais exposé ma première œuvre d'art; où j'avais, en présence de Rose, recueilli les éloges les plus flatteurs; qui devait être pour moi le point de départ de ma réputation future, — cette soirée allait, au contraire, être la cause du malheur de ma vie; elle allait m'ôter tout mon courage et toute ma foi, faire peser sur moi la haine de Rose comme une malédiction, étouffer tous mes souvenirs, et séparer violemment et pour toujours mon passé de mon avenir.

C'est avec de pareilles réflexions que je croyais me tromper moi-même sur la véritable nature de mes sentiments et de mon émotion extraordinaire.

Je croyais n'être que triste et découragé; mes yeux étaient restés secs.

Je sentais sur mon front le froid d'une pâleur mortelle; mes dents étaient serrées convulsivement, et parfois, sans le savoir, je fermais les poings par une contraction si nerveuse, que je faisais craquer les phalanges de mes doigts.

Si j'avais pu repousser plus longtemps la clarté qui descendait peu à peu dans mon esprit, et qui finit par dissiper entièrement les ténèbres de ma pensée! Mais non! ma raison, comme un accusateur impitoyable,

m'arrachait le bandeau et me forçait de regarder au fond de mon propre cœur...

Un cri d'horreur et de désespoir sortit de ma poitrine; je cachai mon visage dans mes mains, et un torrent de larmes brûlantes ruissela à travers mes doigts. Il n'y avait plus d'illusion, de doute possible.

J'aimais la fille de mes bienfaiteurs!

Je l'aimais depuis longtemps avec toute la force et toute l'ardeur d'un amour sans bornes. Cet amour, né dans mon enfance, avait vécu et grandi avec moi. Il avait été la cause de mon goût pour les arts, de mon ambition, de ma foi dans l'avenir... Ma pauvre mère! elle avait prévu que son fils se rendrait coupable et malheureux par son orgueil insensé! Quelle ingratitude! Un enfant de paysans, le fils d'un sabotier, est tiré de la misère par la générosité de personnes riches; on lui donne des moyens de développer son intelligence et de se distinguer dans le monde comme artiste... Et lui, pour récompense d'une pareille bonté, il outrage ses bienfaiteurs, il ose lever les yeux jusque sur leur fille jusque sur leur unique enfant!

Ces pensées me firent frémir et m'arrachèrent d'abondantes larmes. Une fois même, je levai les mains au ciel en priant Dieu de me pardonner ma coupable passion et de me donner le courage de résister à ma faiblesse...

Quel était mon devoir en cette conjoncture? Que devais-je faire? Aller finir ma vie dans une ville lointaine, dans un pays étranger? Mais comment expliquer

cette disparition à mes parents et à M. Pavelyn? Fallait-il me rendre coupable aux yeux de mes bienfaiteurs, d'une lâche ingratitude, et emporter leur malédiction? D'ailleurs, les concours de l'Académie allaient bientôt commencer. M. Pavelyn, mes parents, mes condisciples mêmes ne doutaient pas que je n'obtinsse les premiers prix. Cette victoire devait décider de mon avenir, et écarter beaucoup d'obstacles de mon chemin.

Je ne pouvais renoncer à la chance de remporter le prix d'honneur à l'Académie; car, si j'étais en proie à un sentiment qui me dominait complétement et me faisait cruellement souffrir, l'amour de l'art et le désir de me distinguer par là dans le monde étaient néanmoins assez vivaces en moi pour n'être point étouffés par la crainte d'un malheur imminent.

Je parvins enfin à envisager ma position avec plus de calme.

J'aimais Rose, il est vrai, et je sentais que cet amour durerait aussi longtemps que les battements de mon cœur; mais je pouvais le tenir caché dans mon sein comme un secret dont aucun signe, aucun mot ne laisserait soupçonner l'existence. Il n'y aurait donc alors ni ingratitude, ni injure dans mon amour pour Rose, puisque personne au monde, excepté moi, ne saurait quel sentiment avait pris possession de mon âme.

Je frémissais bien à l'idée qu'en présence de Rose je ne resterais pas maître de moi, et que je trahirais peut-être involontairement les mouvements de mon cœur.

Digitized by Google

Mais alors je me disais que Rose me haïssait; et je me réjouissais en songeant que cette disposition hostile me donnerait la force de conserver mon secret avec un soin pieux; je me cuirasserais d'un respect inébranlable, je serais réservé, prudent et simplement poli, et j'éviterais ainsi toutes les occasions d'éveiller le plus léger soupçon dans l'esprit de Rose ou de n'importe qui.

Si je pouvais accomplir fidèlement cette résolution, il n'y avait pas grand danger dans le sentiment qui s'était révélé en moi... Et peut-être puiserais-je dans l'énergie de ma volonté et dans son aversion pour moi la force nécessaire pour triompher de mon fol amour.

Pendant quelques instants, je souris à cette idée, à demi consolé; mais insensiblement je retombai dans une douleur muette et sans bornes. Le voile magique qui, depuis mon enfance avait entouré ma vie, était déchiré en lambeaux! Rose me haïssait!

XVIII

Il se passa douze jours avant que j'osasse risquer de me présenter dans la maison de M. Pavelyn. Dans l'intervalle, mon hôte m'avait dit plus d'une fois que Rose n'était pas malade.

Je ne pouvais donc pas retarder plus longtemps ma visite sans m'exposer au danger d'expliquer mon absence, puisque le dimanche où je devais aller dîner chez mes protecteurs était arrivé.

Je me présentai avec préméditation chez M. Pavelyn à l'heure où l'on avait coutume de se mettre à table.

Je trouvai par conséquent toute la famille réunie. Rose était très-mélancolique; cependant je ne remarquai pas en elle d'autres signes d'aigreur qu'une froideur extrême, et une certaine affectation à ne pas m'adresser directement la parole. Elle évitait ostensiblement de causer avec moi, et tenait le plus souvent les yeux baissés ou fixés sur sa mère. A part cela, elle ne paraissait nullement embarrassée, et causait avec une entière liberté d'esprit. Elle ne prononça qu'une seule fois mon nom; mais la formule cérémonieuse de « monsieur Wolvenaer » ne sonna pas avec la même amertune que la dernière fois que je l'avais entendu sortir de sa bouche.

Il va de soi que je ne pouvais rien faire pour relever la conversation tombée, ni pour l'égayer par des plaisanteries ou des traits d'esprit. Je fis bien tous mes efforts pour paraître gai ; mais chaque fois, mes pensées m'emportaient bien loin, et je retombais dans une insurmontable mélancolie.

M. Pavelyn se plaignit de nous deux. Pour ce qui regardait Rose, il pouvait l'excuser, parce qu'elle n'était pas tout à fait bien portante, comme l'indiquait sa visible pâleur; mais moi qui n'avais aucune raison d'être

triste on massade, je faisais mal, disait-il, d'augmenter par mon silence la tristesse de sa fille, au lieu de la consoler par une conversation animée.

Dès que le dîner fut fini, M. Pavelyn voulut me faire chanter avec Rose, sous prétexte que rien n'égaye l'esprit comme le chant. Mais Rose refusa de se mettre au piano; elle paraissait même craindre la musique; car lorsque, pour complaire à M. Pavelyn, je me disposai a chanter — bien à contre-cœur, — Rose déclara qu'elle se sentait incapable de supporter les accents de ma voix et les sons du piano. Elle avait mal à la tête, disait-elle, et ses nerfs agités étaient d'une sensibilité extrême.

Après s'être donné beaucoup de peine pour rendre à Rose sa bonne humeur, M. Pavelyn vit que ses efforts resteraient infructueux. Il appela la servante avec une impatience mal déguisée, et lui ordonna d'avancer la table à jeu, en me priant de faire avec lui une partie d'échecs, comme nous avions l'habitude de le faire tous les dimanches, mais seulement assez tard dans la soirée.

A peine avions-nous commencé à jouer, que madame Pavelyn nous annonça qu'à la prière de sa fille, elle et Rose allaient se promener un peu, pour prendre l'air. En passant, elles iraient peut-être faire une visite chez le banquier de la rue de l'Empereur, pour permettre à Rose de souhaiter le bonjour à son amie Émilie. Il était donc bien possible qu'elles y fussent retenues. Elles priaient M. Pavelyn, si elles restaient un peu tard, de vouloir bien faire atteler la voiture et les envoyer chercher.

Pendant que j'étais assis devant l'échiquier, calculant en apparence les chances du jeu, je songeais au départ de Rose. Elle allait dans la rue de l'Empereur, dans la maison même où demeurait le jeune homme qui m'avait ravi son affection pour toujours! Elle allait passer une partie de la journée en compagnie de Conrad de Somerghem! L'idée que son départ n'avait d'autre but que de m'humilier, me blessa profondément. Elle allait se promener par un temps froid et désagréable, parce qu'elle ne voulait pas rester où j'étais! Elle avait conçu tant d'aversion pour moi, qu'elle ne pouvait plus supporter ma présence! On ne pouvait pas témoigner plus clairement sa haine!...

Distrait par ces pensées, je jouais comme un enfant ignorant. D'abord, M. Pavelyn rit de ma distraction; mais à la seconde bévue que je commis, il s'impatienta, et me reprocha mon inattention avec une sévérité qui me rappela au sentiment du devoir, et dès lors je fis un effort surhumain pour concentrer toute mon attention sur le jeu.

Par bonheur, je gagnai la première partie; mais je perdis la deuxième et la troisième.

Nous cessâmes de jouer; la brièveté des journées d'hiver faisait tomber la nuit de bonne heure, et l'obscurité commençait à se faire dans la chambre.

M. Pavelyn approcha son fauteuil du feu et se mit à causer avec moi de choses et d'autres.

Il me parla du prochain concours de l'Académie, et

m'engagea à réunir tous mes efforts pour obtenir la médaille d'or. D'après lui, le prix d'honneur pouvait difficilement m'échapper; néanmoins, il croyait que je ne devais pas avoir une confiance trop aveugle en mon succès. Il me conjura donc de ne rien négliger pour sortir victorieux de la lutte; il me pria de lui procurer cette satisfaction comme une marque de ma reconnaissance, et comme une récompense de tout ce qu'il avait fait ponr moi depuis mon enfance.

Je fus profondément touché du bienveillant intérêt que me témoignait mon bienfaiteur, et je promis de lui apporter la palme qu'il désirait, dussé-je pour cela tenter l'impossible.

Nous parlâmes aussi de Rose. Il se plaignit de l'inexplicable mélancolie qui, depuis quelque temps, avait assombri son esprit, et menaçait même de miner sa santé. Quatre fois depuis huit jours, sa mère l'avait surprise, dans la solitude de sa chambre, avec les yeux pleins de larmes; elle était toujours de mauvaise humeur, et quoique douce et calme, maussade et désagréable pour tout le monde. On avait insisté pour savoir si elle désirait ou souhaitait quelque chose; mais elle prétendait n'avoir aucun désir, et croyait qu'une indisposition nerveuse était la seule cause de son malaise et de sa mélancolie obstinée.

M. Pavelyn n'était pas sans crainte; il savait que, dans son adolescence, sa fille avait eu une santé très-délicate, et que, même à présent, elle n'avait pas de forces à per-

dre. Il me dit qu'à la première occasion, il irait à Bruxelles consulter un médecin célèbre sur l'état de Rose; mais il ne voulait rien en dire à celle-ci, ni amener chez lui des médecins de la ville, de crainte de l'effrayer, elle et sa mère.

Quand mon entretien fut épuisé sur ce sujet, je demandai à mon protecteur la permission de le quitter. Il m'avait dit d'ailleurs qu'il avait l'intention d'aller rejoindre sa femme et sa fille, si elles n'étaient pas rentrées à la nuit tombante. Il me serra la main, et, en guise de salut, m'adressa encore quelques paroles d'encouragement afin de me recommander de faire tout mon possible pour réussir dans le prochain concours de l'Académie.

XIX

Depuis lors, la manière d'être de Rose envers moi ne changea plus; elle demeura également froide, et saisit toutes les occasions de s'éloigner lorsque je me trouvais chez ses parents. Cependant elle n'oubliait jamais les règles de la politesse, et semblait prendre peu à peu la force de cacher le sentiment de haine qui l'animait contre moi, de sorte que, quand elle devait m'a-

dresser la parole, elle le faisait avec une amabilité toute particulière; néanmoins, ce n'était que de la politesse; je ne pouvais me tromper sur le sentiment désagréable qu'elle avait conçu contre moi.

Elle était habituellement fort pâle et maigrissait visiblement. Ses parents qui l'avaient toujours sous leurs yeux, ne remarquaient peut-être pas que ses joues commençaient à perdre de leur rondeur : mais moi qui ne rendais visite à son père qu'une fois tous les quinze jours, j'observai facilement les effets de l'amour qui était né dans son cœur le jour de cette fatale soirée, et qui avait empoisonné ma vie à venir.

Non, le sort n'est pas juste, et il n'y a pas, comme on le dit, une compensation à toutes les contrariétés dans l'existence humaine. Qu'il était heureux et grand, celui dont l'image régnait ainsi dans l'âme de Rose! qu'il devait être heureux, l'homme choisi par elle, l'objet de son chaste mais ardent amour! Pour être à sa place, j'aurais je crois, renoncé à ce que j'avais de plus cher au monde, à toute autre espérance, même à mon art! Non seulement j'étais écrasé sous le poids de sa haine, non-seulement je la voyais dépérir d'amour pour un autre, mais, moi, humble créature que j'étais, je ne pouvais pas même élever les yeux jusqu'à elle du fond de mon infériorité! La jalousie qui me consumait était une passion coupable, et, quoique je fusse résolu à garder mon secret jusque dans la tombe, quoique personne sur la terre ne connût la cruelle blessure qui saignait dans mon cœur, quoique

sa haine m'interdit toute espérance, cependant, dans le plus profond de mon âme, je ne pouvais étouffer l'amour dont je conservais l'impénétrable secret, et que les lois du monde, la reconnaissance et les bienfaits reçus me commandaient d'arracher de mon cœur. Ma vie était devenue un affreux combat, une lutte acharnée contre des pensées ennemies.

Je tombai bientôt dans une sombre incertitude; il me semblait que je me détestais moi-même; et souvent, lorsque j'étais seul, songeant à mon impuissance et à ma lâcheté, je me frappais rudement le front comme pour exercer une juste vengeance.

Ah! j'étais malheureux, malheureux plus qu'on ne pourrait le concevoir. Rose avait été le but unique de ma vie. Perdre son affection, pour moi, c'était mourir.

Je croyais toutefois que je finirais par triompher de ma faiblesse, ou que le temps fermerait la blessure de mon cœur. La lutte vaine épuisait mes forces : je maigrissais, et j'avais le pressentiment d'une maladie prochaine.

Chez mes protecteurs, j'expliquais ma pâleur par la fatigue de mes études constantes pour me préparer au concours de l'Académie, et je disais vrai en partie.

M. Pavelyn me conseilla de modérer un peu cet enthousiasme, et Rose elle-même, peut-être par un reste de pitié, essaya aussi de me faire comprendre que je ne pouvais pas compromettre ma santé.

Enfin les concours de l'Académie s'ouvrirent; d'abord les concours inférieurs, tels que la composition, l'ex-

pression, la perspective et l'anatomie, auxquels je ne devais plus prendre part, parce que, l'année précédente, j'avais obtenu la première ou la seconde place dans ces différentes branches. La médaille d'or, la couronne d'honneur dans la classe de la sculpture étaient le prix du concours de modelage d'après nature, qui était le dernier et devait durer six jours.

L'approche de cette lutte décisive, l'incertitude du succès de mes ardents efforts, le chagrin qui me rongeait le cœur comme un ver mortel, tout cela brisait mes forces et me faisait défaillir.

C'était le matin du jour fixé pour le commencement du concours de modelage d'après nature; ce concours devait s'ouvrir à six heures du soir; les concurrents devaient consacrer six soirées de deux heures chacune à la reproduction de chaque modèle. Il y avait donc dix-huit ou vingt jours pour les trois épreuves prescrites.

Dans mon empressement à ne rien négliger et à appeler à mon aide toutes les chances de succès, j'étais assis de très-bonne heure dans ma chambre, et j'étudiais, d'après une petite figure anatomique, la musculature du corps humain. Insensiblement une étrange sensation de froid se répandit dans tous mes membres; je sentis un violent mal de tête, et des frissons nerveux m'agitèrent de la tête aux pieds. D'abord, je ne savais pas ce qui m'arrivait; j'eus peur de voir se réaliser mon pressentiment d'une longue et dangereuse maladie qui me tiendrait peut-être longtemps sur mon lit.

Digitized by Google

Je ne pourrais donc pas prendre part au concours, et je verrais m'échapper la médaille d'or. Bientôt je fus pris d'un tremblement général ; mes mains et mes jambes s'agitaient avec tant de force, que tout ce que je touchais pour m'y appuyer tremblait visiblement.

Je compris que je souffrais de la fièvre, qui régnait alors assez fréquemment à Anvers. Ce n'était que la fièvre ! Peut-être cette indisposition ne m'empêcherait-elle pas de concourir pour le grand prix. Cette idée calma mon inquiétude, et je me mis au lit à moitié consolé.

La fièvre suivit son cours habituel. Après une bonne heure de frissons glacés, la chaleur de la réaction fit bouillir mon sang et mon cerveau, jusqu'au moment où je tombai enfin dans le repos de l'épuisement, et sentis que l'accès était passé.

En ce moment, la voix de mon hôtesse vint m'avertir que le dîner était servi.

Je répondis que je n'avais pas envie de manger ; qu'elle me rendrait un service en me faisant un peu de thé et en conservant mon dîner sur le feu.

Je parvins à lui faire croire que mon indisposition n'avait rien de grave. Elle m'apporta le breuvage rafraîchissant, en ajoutant que le dîner serait prêt à l'heure qui me conviendrait, puis elle me laissa en paix.

Quelle que fût ma fatigue, et bien que résistant à peine à mon envie de dormir, je me levai et je m'habillai. A mesure que la journée s'avançait, je sentais mes forces

revenir, et, à la tombée du soir, je me rendis à l'Académie, où je commençai, avec beaucoup de courage, et presque avec gaieté, mon modelage d'après un modèle vivant. Il me semblait bien que mes yeux n'étaient pas très-clairs, et que la fièvre avait laissé un peu d'étourdissement dans mon cerveau ; mais je surmontai cette gêne à force de volonté, et lorsque les deux heures furent écoulées, je rentrai chez moi tout à fait content de mon ouvrage.

La fièvre me laissa tranquille toute une journée, puis elle revint presque à la même heure.

Je cachai autant que possible la gravité de ma maladie à maître Jean et à sa femme, et les priai de n'en rien dire à mes protecteurs, afin de ne pas les inquiéter inutilement.

J'espérais toujours que la fièvre cesserait après quelques accès, et je craignais d'ailleurs que M. Pavelyn, s'il me savait malade, ne n'empêchât de prendre part au concours de l'Académie.

Lorsque j'eus souffert ainsi cinq ou six accès, et que je fus sensiblement amaigri, tant par la maladie que par mon travail, maître Jean me déclara qu'il ne pouvait pas cacher plus longtemps mon état à M. Pavelyn.

Je le tranquillisai en lui promettant d'aller le lendemain chez mes bienfaiteurs et de les informer moi-même de mon indisposition.

Le lendemain, je me présentai en effet dans la maison de M. Pavelyn. Il poussa un cri d'étonnement dès qu'il

aperçut mon visage pâle et mes joues creuses; Rose me considéra d'abord avec un regard singulier, triste et amer comme un reproche; puis elle baissa subitement la tête, et, si je n'avais été certain de son aversion pour moi, j'aurais pu croire que les traces de la maladie sur mon visage l'avaient frappée d'une profonde émotion.

J'expliquai la cause de mon amaigrissement, et je parlai de la fièvre comme d'un mal sans importance et qui se passerait bien tout seul, aussitôt que la fin du concours m'accorderait le repos nécessaire. M. Pavelyn me plaignait avec une sympathie véritable; il me loua de mon grand courage, mais il tenait trop a mon triomphe probable pour m'engager à me retirer du concours.

L'attitude de Rose en ce moment m'étonna. Elle essaya de me faire comprendre que j'avais grand tort de sacrifier ainsi ma santé à l'espoir incertain d'une victoire dont je pouvais me passer facilement.

J'étais, croyait-elle, un artiste assez puissant pour m'ouvrir une carrière brillante sans le secours de ce succès. Et, comme son père, et moi surtout, nous nous efforcions de combattre ses raisons, elle se fâcha très-fort; une amertume et un dépit croissants se montrèrent dans ses paroles, jusqu'à ce qu'enfin, ne pouvant plus résister à l'agitation de ses nerfs, elle sortit de la salle, la figure cachée dans ses mains, pour aller s'enfermer dans sa chambre. Sa mère la suivit en silence.

J'étais tout à fait abattu et ne savais plus que décider. Quoique Rose me donnât des signes d'aversion et ne

pût décidément plus rien souffrir de moi, je fus péniblement frappé au cœur en reconnaissant que son système nerveux était atteint d'une sensibilité maladive.

J'avais surpris dans sa voix un accent inexplicable de douloureuse impatience, quelque chose de plaintif et de désespéré qui m'avait effrayé.

M. Pavelyn essaya de me rassurer en me disant que l'emportement et l'humeur de Rose ne devaient pas m'étonner; ce n'était autre chose que la suite de l'agitation de ses nerfs. Demain, elle en demanderait pardon comme d'habitude et reconnaîtrait son tort.

D'après mon protecteur, je ne devais pas me retirer du concours à moins que je ne reconnusse moi-même mon impuissance. Il me laissait donc tout à fait libre. Mais, comme, malgré la fièvre, j'avais déjà concouru pendant dix jours, il n'y avait nulle raison de croire que je ne pourrais pas aller jusqu'au bout.

M. Pavelyn promit en outre de m'envoyer un excellent médecin, qui déciderait, dans tous les cas, si ma participation au concours pouvait en effet m'être fatale.

Je retournai chez moi la tête remplie de pensés tristes, mais fermement résolu à subir jusqu'au bout les épreuves du concours, le docteur lui-même dût-il me le défendre. Mon triomphe devait être pour mon protecteur une récompense de ses bienfaits; quand mon nom serait proclamé par toute la ville comme celui d'un artiste au-

quel un glorieux avenir était promis, alors le fils du sabotier pourrait peut-être sortir un peu de son humble infériorité. Folle pensée qui me troublait! Mais il était riche et considéré dans le monde, celui qui m'avait ravi la lumière de ma vie.

XX

Je n'étais pas depuis plus d'une heure dans ma chambre, lorsque le docteur se présenta.

Après quelques questions sur la durée de mon mal, il me dit qu'il y avait beaucoup de fièvres malignes à Anvers, quoique ce ne fût pas la saison des fièvres. Néanmoins, il crut pouvoir me prédire que mon indisposition aurait disparu dans une dizaine de jours. Il me prescrivit un mélange de quinquina et de racines amères, qu'il me vanta comme presque infaillible contre la fièvre des polders anversois. Il me promit de revenir, quoiqu'il le jugeât inutile ; mais c'était le désir de M. Pavelyn, qui l'avait chargé de ma guérison.

Le lendemain était mon jour de fièvre. Dès le matin de bonne heure, la femme de maître Jean monta et descendit l'escalier sous toute sorte de prétextes. Elle apporta auprès de mon lit des confitures et des sirops, me

demanda avec une tendre pitié si je me sentais bien, et me témoigna tant d'intérêt, que je ne pus comprendre comment cette vieille femme, si indifférente d'ordinaire, était devenue tout à coup aussi sensible à mes souffrances qu'une mère qui veille au chevet de son fils malade.

Durant quatre jours, mon étonnement alla croissant; car les soins dont m'entourait dame Pétronille étaient vraiment extraordinaires. Rien ne semblait assez bon pour moi; le parquet que je foulais était trop rude pour mes pieds, la brave femme avait, contre mon gré, couvert le plancher de mon atelier de tous les morceaux de tapis qu'elle avait pu rassembler. Pendant toute la journée, elle venait voir si j'entretenais bien soigneusement le feu dans le poêle, et, si elle voyait la moindre petite fente dans la porte ou dans la fenêtre, elle la bouchait hermétiquement, pour me préserver des courants d'air.

A force d'insister pour connaître les raisons de cette sollicitude peu commune, je finis par décider Pétronille à parler.

Rose, Rose l'avait priée, les larmes aux yeux, d'avoir soin de moi et de me surveiller comme une mère surveille son enfant! Ainsi, malgré son amour pour un autre, son cœur avait gardé une place à la pitié pour les souffrances de son ami d'enfance!

Cette pensée me combla de joie et me fit sourire pendant toute une demi-journée; mais insensiblement je me roidis contre l'espérance insensée qui m'agitait, et je me

persuadai que le rêve bienheureux où s'égarait mon âme n'était qu'une vaine illusion.

Que Rose eût pitié de ma maladie, cela n'était-il pas tout naturel? Avais-je jamais douté de sa bonté innée et de la générosité de son cœur? Mais pouvais-je espérer qu'il lui fût possible de me rendre son affection, maintenant qu'un autre, un autre qu'elle aimait, était venu se placer entre elle et moi? Quoi qu'il en soit, malgré mes efforts pour me désenchanter moi-même, et bien que le nom de Conrad de Somerghem bourdonnât sans cesse à mes oreilles, la confidence de la vieille femme me laissa une douce incertitude et une grande consolation.

Les remèdes que le docteur m'avait prescrits n'arrêtèrent pas la fièvre. Au contraire, la maladie parut redoubler de violence par l'effet des médicaments, et cependant le médecin me prédisait une guérison prochaine, parce que les derniers accès de fièvre s'étaient déclarés plus tard que d'habitude et avaient duré près de deux heures de moins.

J'allais tous les jours à l'Académie, et j'y travaillais avec une ardeur et une passion qui contribuaient probablement beaucoup à aggraver ma maladie et à épuiser mes forces. Heureusement, jusqu'alors les accès de la fièvre avaient commencé assez tôt dans la journée pour me laisser un peu de repos et de présence d'esprit vers l'heure où je devais aller à l'Académie. A la fin, mon épuisement était si grand et la maigreur de mes joues

si frappante, que je reculais avec frayeur chaque fois que je me regardais dans un miroir.

Je n'osais pas cacher plus longtemps mon indisposition à mes parents, et d'ailleurs j'éprouvais un désir ardent de voir ma mère.

Je lui écrivis, en des termes très-rassurants, que j'avais un peu de fièvre et que je ne pourrais pas aller le dimanche suivant à Bodeghem comme je l'avais promis : non pas tant à cause de mon indisposition, que parce que le concours de l'Académie me fatiguait extrêmement ; je la tranquillisai autant que possible, tout en la suppliant de venir me voir le dimanche à Anvers, et en ajoutant que je lui serais très-reconnaissant de cette marque d'amour.

J'écrivis cette lettre le vendredi; elle devait donc la recevoir le lendemain à midi, et, par conséquent, assez à temps pour se préparer à venir en ville le dimanche.

Le samedi, la troisième épreuve du concours devait être terminée. A cause de l'affaiblissement de mes forces, j'étais resté un peu en retard, et il me fallait, pendant ces deux dernières heures, travailler sans relâche pour achever une troisième composition.

C'était mon jour de fièvre; cela m'inquétait, car je savais par expérience qu'après un accès du mal, je n'avais pas la conception aussi nette ni l'esprit aussi clair que d'habitude.

A mon grand étonnement, je ne sentis pas de fièvre de toute la journée, et, quand vint le soir, comme je

m'apprêtais à aller à l'Académie, je sautai de joie, dans la conviction que je pourrais mettre la dernière main à mon travail avec toute la plénitude de mes moyens...

Mais à peine avais-je ôté mon habit de travail, pour me laver les mains et le visage, que je fus pris d'un frisson qui me parcourut l'épine dorsale comme un filet d'eau glacée.

Je compris! La fièvre était là. En ce moment!

Aggravé par ma frayeur, l'accès de fièvre se manifesta immédiatement dans toute sa force.

Je sentais déjà trembler mes lèvres. — Me laisserais-je abattre par la maladie, et renoncerais-je au triomphe si ardemment désiré? Succomberais-je au moment même où ma main semblait près de toucher la couronne de laurier? Oh! non, non; il fallait continuer la lutte, dût la mort même se trouver sur mon chemin pour me retenir!

Agité comme un insensé, je m'habillai tant bien que mal, je descendis l'escalier en courant et je m'élançai dans la rue. Il faisait presque noir, heureusement!

Je pouvais donc échapper à l'attention des passants. Comme ils eussent été étonnés si, en plein jour, ils avaient vu un jeune homme, la pâleur de la mort sur les joues, claquant des dents, chancelant sur ses jambes comme un homme ivre, se cramponnant avec ses mains tremblantes aux barreaux des fenêtres, et se traînant le long des maisons, comme s'il allait tomber dans une faiblesse mortelle.

Je parvins cependant à l'Académie au moment où mes concurrents prenaient place autour du modèle vivant. Mon état leur inspira une profonde compassion. Tous m'entourèrent et m'engagèrent vivement à retourner chez moi; ils voulaient même, disaient-ils, signer tous ensemble une supplique afin de prier les juges du concours de juger mon œuvre inachevée comme si elle était tout à fait terminée.

Je fus extrêmement reconnaissant de cette marque de générosité et d'affection vraie; mais je repoussai tous ces conseils, même ceux des professeurs, et je me mis à ma place pour commencer mon travail, quoique mes mains eussent peine à tenir l'ébauchoir.

La volonté de l'homme est une puissance sans bornes; je fis tant d'efforts sur moi-même, que je domptai les frissons de la fièvre, et, malgré mon étourdissement et la confusion de mon esprit, mon travail avança si bien, qu'il était achevé au moment où la cloche de l'Académie, sonnant huit heures, vint annoncer que le concours était clos. Mais alors mes nerfs se détendirent et la fièvre me reprit avec violence inouïe. Tout devint obscur devant mes yeux; je m'appuyai sur un banc et je faillis tomber par terre, sans force.

Deux de mes camarades me prirent sous les bras, et, suivis de cinq ou six autres, qui me plaignaient avec une tendre compassion, ils me conduisirent dans ma demeure et ne me quittèrent que lorsque je fus couché.

XXI

Dame Pétronille veilla auprès de mon lit jusqu'à ce que l'accès fût tout à fait passé ; alors, après l'avoir rassurée sur mon état, j'exigeai qu'elle allât prendre son repos. Sa chambre n'était séparée de la mienne que par une mince cloison : si j'avais besoin de quelque chose, je frapperais pour l'avertir.

A peine était-elle partie, que je tombai dans un profond sommeil qui fut troublé toute la nuit par mille rêves effrayants.

Je me vis d'abord dans un temple magnifique retentissant du chant des prêtres et des accords de la plus douce musique; des nuages d'encens remplissaient le saint lieu.

Je souffrais un cruel martyre, et je pleurais à chaudes larmes; car devant l'autel était agenouillée une jeune femme dont la tête était ceinte de la couronne de mariage, et, à côté d'elle, un jeune homme en habit de marié.

Comme mon cœur se glaça de désespoir et d'épouvante lorsque le oui fatal tomba des lèvres de Rose, et que la bénédiction du prêtre l'enchaîna pour toujours à l'ennemi de mon bonheur !

Cependant, lorsqu'elle quitta l'autel et passa devant moi au bras de son époux, je levai sur elle des regards plaintifs : mon âme implora un peu de pitié pour ma souffrance mortelle; mais Rose me jeta un coup d'œil plein de haine, et son mari un regard plein d'un mépris triomphant.

Un cri d'angoisse s'échappa de ma poitrine et retentit dans le temple... et je m'éveillai, le front trempé d'une sueur froide.

Lorsque je m'assoupis de nouveau et que mes yeux se fermèrent, je me trouvai dans la maison de M. Pavelyn. C'était le jour où les juges du concours devaient s'assembler, et nous attendions leur sentence avec confiance. Tout à coup l'appariteur de l'Académie se présente; de joyeuses acclamations le saluent et devancent l'annonce de mon triomphe; mais il fait connaître qu'un autre concurrent a mérité la palme, et que je n'ai obtenu que la dixième place.

Mon bienfaiteur m'accuse de négligence et de présomption; il me retire sa protection. Rose déclare qu'il ne peut plus y avoir rien de commun entre elle et un homme qui n'a ni assez de courage ni assez de génie pour s'élever jusqu'à elle par son art. La tête basse, le cœur brisé, et mourant de honte, je quitte la maison de ceux qui furent mes bienfaiteurs. Ils me chassent! Leur arrêt : « Vous n'êtes pas un artiste! » retentit derrière moi comme une malédiction...

Il me fallut plus d'une heure pour surmonter l'impres-

sion pénible que cette vision m'avait causée. Cependant je finis par m'endormir de nouveau; alors mon imagination me transporta dans mon village natal. Comment mes parents avaient-ils pénétré le secret de mon cœur, je n'en sais rien; mais je voyais le regard de mon père enflammé de colère et le visage de ma mère mouillé de larmes. Tous deux me reprochaient le fol orgueil qui m'avait conduit jusqu'à la plus lâche ingratitude.

J'avais osé lever les yeux sur la fille de mes protecteurs, j'avais dissipé toutes les forces de mon âme à caresser ce sentiment coupable et manqué ainsi le but des bienfaits reçus... Dieu m'avait puni en me ravissant la lumière de l'esprit et le feu du génie. Ma mère se plaignait d'un ton plein d'amertume de ce que je l'eusse rendue malheureuse, et mon père, emporté par une colère furieuse, me frappait de sa malédiction...

Quelle nuit, hélas! remplie de visions épouvantables et me présageant des malheurs dont la seule possibilité me faisait trembler en plein jour.

Je craignais le sommeil, qui, chaque fois, me replongeait dans ces rêves, et je faisais de pénibles efforts pour tenir mes yeux ouverts; mais, après une longue lutte, je sentis défaillir mes forces; je succombai de nouveau, et, vaincu, je laissai tomber ma tête alourdie sur l'oreiller.

Sans doute, mon imagination avait épuisé la série des spectres qui pouvaient m'effrayer; car, dès ce moment, mon sommeil ne fut plus troublé ni interrompu par des

songes; et, lorsque je fus éveillé, très-tard dans la matinée, par le bruit que dame Pétronille faisait dans ma chambre, je ne me sentais pas bien malade; mais j'étais extrêmement fatigué, et mon esprit restait assombri d'une grande tristesse.

Après avoir bu une couple de tasses de thé et apaisé les plaintes de mon estomac en mangeant quelques tranches de pain, j'essayai de nouveau de m'endormir; mais en ce moment la porte s'ouvrit, et ma mère, qui avait quitté son village à la pointe du jour, entra dans ma chambre.

Les larmes jaillirent de ses yeux; elle me serra dans ses bras avec un cri d'inquiétude et de compassion, n'interrompant ses baisers que pour me reprocher de ne pas lui avoir donné plus tôt connaissance de ma maladie. Ma maigreur et la pâleur de mes joues l'épouvantaient et la faisaient pleurer abondamment, chaque fois qu'elle levait la tête pour me regarder.

Je l'embrassai avec une reconnaissance infinie, et je tâchai de lui faire comprendre que je n'avais pas autre chose que la fièvre; que cette fièvre, tout en faisant maigrir le malade en peu de temps, n'était ni dangereuse ni difficile à guérir; que je serais même rétabli depuis longtemps, si le concours de l'Académie ne m'avait agité et fatigué outre mesure. Pour dissiper ses craintes et pour la consoler, je feignis d'être gai, j'affectai de rire et de plaisanter, afin de lui faire croire qu'elle avait tort de s'inquiéter de mon état.

Digitized by Google

Ma mère résista d'abord à tous mes efforts; mais peu à peu elle se rassura, et ses larmes cessèrent de couler. Nous nous mîmes alors à causer plus librement de différentes choses : de l'espérance que j'avais de sortir triomphant de la lutte, de mon père, de mes sœurs, de M. Pavelyn et de Rose.

A mesure que se dissipait la tristesse de ma mère, ma mélancolie augmentait; je n'éprouvais plus le besoin de paraître gai; et d'ailleurs la conversation, en roulant sur Rose, rouvrit la plaie de mon cœur et frappa mon esprit d'un insurmontable abattement. Ma mère conclut, de mes plaintes vagues et des réticences de mes paroles, que je voulais lui cacher quelque chose d'important.

Je ne sus pas résister plus longtemps à ses tendres instances, et je finis par lui avouer la véritable cause de mon chagrin et probablement aussi de ma maladie; je lui dis que depuis quelque temps Rose me portait une haine inexplicable et fuyait ma présence, qu'elle ne me parlait qu'avec amertume et que souvent elle m'humiliait avec intention.

Je n'osai pas lui avouer que mon cœur était dévoré d'un amour secret; car j'avais honte de cette passion coupable, et je savais que le moindre soupçon d'un pareil égarement eût désespéré ma mère; — mais je lui rappelai en termes chaleureux que Rose avait abrité mon enfance sous l'ombrage protecteur de son amitié, et qu'elle était la seule cause de tous les événements qui avaient changé ma vie. Que sa haine me rendit malheu-

reux, c'était une chose dont ma mère ne pouvait pas douter, à ce que je croyais, et il n'était pas étonnant que cette haine, jointe à d'autres causes d'inquiétude, m'eût troublé l'esprit et m'eût rendu malade.

Ma bonne mère secoua la tête avec incrédulité, et sourit même en entendant mon explication ; elle traita ma douleur de rêve absurde et sans fondement; peut-être, sans le savoir, avais-je donné à Rose quelques raisons d'un dépit passager, mais ma mère prétendait avoir des preuves incontestables que mademoiselle Pavelyn me portait toujours la même affection qu'auparavant. Il n'y avait pas cinq semaines que Rose, par un jour de clair soleil, était allée à Bodeghem avec sa mère.

Je savais cela; j'avais vu avec beaucoup de peine que mademoiselle Pavelyn ne m'avait rien dit de ce voyage, et que madame Pavelyn seule m'avait apporté les bons souhaits de mes parents.

Ma mère me raconta avec une sorte de joyeux enthousiasme que Rose, au lieu de profiter du beau temps, avait passé toute cette journée auprès d'elle, et lui avait témoigné plus d'amitié et d'affection que jamais; que cent fois elle avait recommencé à parler de moi, de la noblesse de mon caractère, du brillant avenir qui m'attendait, et du bonheur qu'elle éprouvait à songer qu'elle avait contribué en quelque chose à m'assurer un sort heureux en ce monde. Oui, Rose avait avoué que tous les soirs elle adressait au ciel une ardente prière pour qu'il m'accordât la palme dans le concours de l'Académie.

Digitized by Google

J'écoutais avec étonnement. La voix de ma mère me semblait douce comme une musique enchanteresse, et mon cœur battait avec force en entendant son récit; — mais ce n'était qu'une illusion passagère; car, dès qu'elle cessait de parler, l'image d'un fier et beau jeune homme se dressait devant mes yeux, et la fatale réalité m'apparaissait de nouveau.

Je confiai à ma mère que, depuis peu de temps, une vive inclination s'était déclarée dans le cœur de Rose pour un jeune homme d'une haute naissance et d'une grande fortune, que l'amour avait étouffé en elle l'amitié, et que, sans que je susse pourquoi, elle avait commencé à me haïr depuis le moment où un autre sentiment plus vif et plus puissant s'était emparé de son cœur. Pour confirmer ma confidence, je racontai tout ce qui m'était arrivé depuis lors; comment, en toute circonstance, Rose me parlait avec aigreur et dépit, comment elle me blessait avec intention et saisissait tous les prétextes pour sortir de chez elle chaque fois que je m'y trouvais.

Je racontai tout cela d'un ton si désolé et en insistant si fort sur les détails qui prouvaient l'aversion de Rose pour moi, que ma mère en vint à douter de ce qu'elle devait croire. Elle supposa même que ma crainte pouvait être fondée, et me consola de son mieux en me faisant espérer que l'état maladif de Rose était peut-être la seule cause du peu d'amitié qu'elle me témoignait, chose qui lui paraissait à peu près certaine, puisque, d'après

mon explication, M. et madame Pavelyn se plaignaient également de la mélancolie de leur fille; en outre, elle me rappela que j'étais devenu un homme, et qu'il ne pouvait plus y avoir entre mademoiselle Pavelyn et moi la même confiance que lorsque nous étions tous les deux de candides enfants.

Après que ma mère eut passé quelques heures auprès de mon lit, elle se leva et me dit qu'elle ne pouvait pas retourner à Bodeghem avant d'avoir été rendre ses devoirs à M. et madame Pavelyn. Elle pouvait rester encore une partie de la matinée avec moi; mais elle espérait que, si elle pouvait voir Rose et lui parler, elle apprendrait d'elle que les torts dont je me plaignais étaient purement imaginaires, sinon pour le tout, du moins en partie; s'il en était ainsi, elle m'apporterait cette consolation avec une grande joie, et, en tout cas, elle reviendrait encore causer quelque temps avec moi.

Dès que ma mère fut partie, des idées étranges s'emparèrent de mon esprit. Rose, lors de sa dernière visite à Bodeghem, avait comblé ma mère de marques d'affection et d'un amour presque filial; elle avait parlé avec enthousiasme de mon avenir, de la noblesse de mon caractère, et ajouté que tous les soirs elle priait Dieu pour qu'il me fît sortir vainqueur du concours.

Je ne me rappelais plus vers quelle époque Rose était allée à Bodeghem; aussi longtemps que ma mère était restée près de moi, je m'étais efforcé de lui prouver que j'avais des raisons de croire à la haine de Rose contre

moi; mais maintenant, resté seul, je me mis à interroger ma mémoire, et je supputai si exactement les jours et les événements, que j'arrivai à une conclusion imprévue qui fit que je me dressai dans mon lit avec un cri de joyeuse incertitude. Ne m'étais-je pas trompé? Cela était-il possible? Mais comment résister à l'évidente vérité? Au moment où Rose, en présence de ma mère, montrait pour moi une si vive affection et un intérêt si grand, il y avait neuf jours déjà que la fatale soirée était passée! Que fallait-il croire? L'amour avait-il laissé dans son cœur une large place à l'amitié? Mon chagrin n'était-il réellement qu'un mauvais rêve? Mais alors comment expliquer sa conduite envers moi? Oh! non, non, je ne pouvais pas ouvrir mon cœur à cet espoir décevant. N'avais-je pas vu plus d'une fois les yeux de Rose s'animer contre moi du feu de la haine! Sa voix, lorsqu'elle s'adressait à moi, ne trahissait-elle pas l'amertume, le dépit, et peut-être même le dédain? et cependant pourquoi, elle, la franchise et la bonté même, eût-elle été tromper inutilement ma pauvre mère?

Longtemps mon esprit craintif flotta entre la joie et l'inquiétude, entre la douleur et l'espérance, jusqu'au moment où je reconnus de nouveau le pas de ma mère qui montait l'escalier.

Elle ouvrit la porte et entra doucement, croyant sans doute que j'étais assoupi. Un voile de tristesse couvrait son visage, et je vis à son regard morne qu'elle était profondément affligée.

— N'est-ce pas, ma mère, demandai-je avec une amère ironie, n'est-ce pas, je ne me suis pas trompé? Vous aussi, vous êtes convaincue que Rose me hait.

Elle secoua négativement la tête et poussa un douloureux soupir.

Je lui pris la main, et je tâchai de dissiper sa tristesse, en l'exhortant à prendre patience; la perte de l'affection de celle qui avait été jusqu'alors la providence de ma vie pouvait bien me désoler pendant quelque temps; mais, à la fin, l'homme s'habitue à son sort, quelque pénible qu'il soit; et moi aussi, je finiras par me consoler peu à peu.

Ma mère, sans me répondre, se mit à pleurer abondamment; ses larmes roulaient silencieusement sur ses joues, pareilles à des perles humides.

— C'est pis encore que je ne l'avais cru, n'est-ce pas? dis-je. Peut-être votre amour pour moi exagère-t-il le mal que vous avez découvert; mais ne pleurez pas, ma mère, je trouverai la force de surmonter mon chagrin. Nous avons du moins cette consolation que je n'ai rien fait pour mériter la haine de mademoiselle Pavelyn.

Ma mère mit sa main sur ma bouche, et s'écria avec angoisse :

— Tais-toi, tais-toi, Léon, tu blasphèmes!

Je la regardai avec stupéfaction, et demandai en balbutiant l'explication de ces étonnantes paroles.

Elle parut redouter l'explication que j'implorais, et

garda un moment le silence, ou me considérant avec des yeux si pleins de compassion, que je me mis à trembler sous son regard.

Enfin elle répondit à mes instances pour connaître la cause de ses larmes :

— Ah! Léon, plût à Dieu que Rose te haït! Mon cœur maternel ne serait pas déchiré en ce moment par le pressentiment d'un terrible malheur. Comment est-il possible que tu te sois trompé ainsi toi-même ?... Faut-il que ce soit moi, ta mère, qui t'arrache le bandeau? Hélas, je n'ose pas! Et cependant, c'est mon devoir de te montrer le danger qui te menace.

— Que voulez-vous dire? Quel est le sens de vos paroles, ma mère? m'écriai-je. Parlez, parlez, vous me faites frémir! Un terrible malheur!

Ma mère poussa un soupir étouffé; elle luttait visiblement contre le désir de me faire la confidence que je demandais.

Enfin elle approcha sa bouche tout près de mon oreille, et répondit sans cesser de pleurer :

— Léon, mon pauvre fils, un grand malheur te menace! tu crois que Rose te hait depuis que son cœur s'est ouvert à l'amour?

Et, baissant la voix davantage, elle murmura d'une façon à peine intelligible :

— S'il est vrai qu'elle a de l'amour pour quelqu'un, si elle aime un homme, ce n'est assurément personne, personne que...

— Que qui? m'écriai-je tremblant de crainte et d'espoir.

— Personne que toi, mon malheureux enfant!

On eût dit que cette révélation avait suspendu la vie en moi pendant un instant; je ne parlais pas, je ne respirais pas, je tenais les yeux fermés pour m'abandonner tout entier aux mille pensées tumultueuses que cette nouvelle faisait tourbillonner dans mon cerveau.

Lorsque je rouvris les yeux, ma mère tenait sa figure cachée dans ses mains et pleurait en silence. Je rassemblai toute ma force d'âme et fis un violent effort sur moi-même pour surmonter mon émotion.

— Ma mère, ma chère mère! dis-je, vous vous êtes assurément trompée... Ce que vous croyez est impossible. Avez-vous vu Rose?

— J'ai passé une demi-heure seule avec elle.

— Et c'est elle-même qui vous a dit de pareilles choses?

— Non, Léon; nous n'avons parlé de rien de semblable.

— Vous voyez bien, ma mère, vous vous inquiétez à tort. Rose a été sans doute très-aimable avec vous, et, pour vous faire plaisir, elle a également parlé de moi avec bonté. Je crois conclure de vos paroles qu'elle ne m'est pas encore devenue tout à fait hostile. Cet espoir m'est une douce consolation dans mon chagrin...

Un triste sourire plissa les lèvres de ma mère; elle semblait refuser d'accueillir mes doutes. Toutefois,

après beaucoup d'efforts de ma part pour ébranler sa conviction, elle admit la supposition qu'elle pouvait s'être trompée sur le sens des paroles de mademoiselle Pavelyn; et, en effet, celle-ci ne lui avait rien dit de positif. Alors, ma mère se mit à me montrer quelle source de chagrin et d'humiliation allait s'ouvrir pour M. et madame Pavelyn si ses soupçons étaient fondés; elle me rappela un à un tous les bienfaits qu'ils m'avaient prodigués depuis mon enfance, et tenta de me faire comprendre qu'il était de mon devoir, devant Dieu et devant mes généreux protecteurs, d'ôter à l'égarement du cœur de Rose tout aliment et toute occasion de se développer, s'il était vrai que son amitié pour moi se fût changée en un autre sentiment. D'après elle, je devais rendre mes visites chez M. Pavelyn aussi rares que le permettraient la plus stricte politesse et les limites extrêmes des convenances. Et, dussé-je courir le risque d'irriter Rose contre moi, il fallait me montrer froid et peu expansif avec elle.

Pendant que ma mère, avec une tendresse touchante, s'efforçait ainsi de m'armer contre le danger qui me menaçait, j'eus plusieurs fois envie de la laisser lire dans mon cœur, de lui demander des forces contre ma propre faiblesse; mais, chaque fois, je reculai avec terreur devant cette révélation, qui eût sans doute comblé ma mère d'inquiétude et de douleur. D'ailleurs, mon père eût appris par elle que je m'étais laissé entraîner vers un sentiment qui ne pouvait avoir à ses yeux d'autre source

qu'un fol orgueil et une lâche ingratitude. Dans sa sévérité et dans sa loyauté d'honnête homme, il se serait certainement cru obligé d'avertir immédiatement M. Pavelyn, et de venir lui dire que j'étais devenu indigne de son estime et de sa protection. C'eût été le comble du malheur, aussi bien pour mes protecteurs que pour moi. Mon secret devait rester enseveli au fond de mon cœur, et, si je pouvais le garder jusque sur mon lit de mort, quel autre que moi seul en aurait à souffrir.

Je ne dis donc rien à ma mère qui pût lui faire soupçonner le moins du monde mon amour pour Rose, et je promis de suivre en tout son conseil, comme je l'avais déjà suivi, d'ailleurs, depuis la fatale soirée.

Ma mère exigea que je lui écrivisse encore vers la fin de la semaine; elle me dit que, si la fièvre ne me quittait pas, maintenant que le concours était passé, elle m'enverrait mon père pour délibérer avec moi si je ne ferais pas mieux d'aller à Bodeghem jusqu'à mon entière guérison.

Elle m'embrassa encore une fois, me parla avec une confiance qu'elle n'avait pas elle-même, et me quitta enfin en se retournant vingt fois pour me dire adieu.

Après son départ, j'oubliai le monde entier pour me plonger dans la contemplation de mon bonheur.

Je m'étais donc trompé : ce n'était pas le fils du riche banquier, ce n'était pas M. Conrad de Somerghem qui possédait l'amour de Rose; non, non, moi, moi seul j'étais aimé!

Elle était coupable peut-être, la joie qui m'égarait jusqu'à la folie, qui me faisait rire et qui faisait battre mon cœur comme si le ciel se fût ouvert pour me recevoir; mais j'étais devenu aveugle.

Je ne voyais que son amour; je n'entendais que la voix de ma mère qui me répétait :

— S'il y a un homme sur la terre qui soit aimé de Rose, ce n'est pas un autre que toi, mon fils, Léon Wolvenaer !

Ma poitrine se gonflait d'orgueil, mon cœur sautait de joie; quelque chose me donnait la certitude que j'étais complétement guéri de ma maladie. Alors, mon sang circula avec une force inconnue dans mes veines; je sautai à bas de mon lit, car j'avais besoin de mouvement et d'espace.

Un moment, mon esprit fut traversé par la pensée que je me préparais au plus amer désenchantement, que ma mère s'était trompée, et qu'à ma première visite dans la maison de M. Pavelyn, mon illusion s'évanouirait comme un vain rêve; mais cela n'amoindrit pas ma joie, car ce doute même était déjà un bonheur inexprimable !

Digitized by Google

XXI

Le lendemain, mon exaltation était déjà bien calmée. D'abord je m'étais laissé aller à cette idée enchanteresse, que Rose aurait jamais pu m'aimer; mais insensiblement une réaction violente s'était produite en moi contre ma propre émotion. Mon esprit, si ardent qu'il eût été à espérer le retour de l'affection de Rose, se mit à invoquer les unes après les autres toutes les raisons qui pouvaient me prouver que ma mère avait pu tromper; et, à la fin, je tombai dans un doute affligeant qui m'était plus pénible que la certitude même de la haine de Rose.

Assailli et pourchassé par mes pensées inquiètes, je sortis de ma demeure aussitôt que le soleil eut paru sur l'horizon, et j'errai autour de la ville, dans les campagnes solitaires, rêvant, parlant et gesticulant, comme si j'avais voulu démontrer une douloureuse vérité à un compagnon invisible.

J'errai ainsi trois ou quatre jours, ne songeant à rien au monde qu'au parti que j'avais à prendre, et dont la délibération laborieuse absorbait toutes les forces de mon âme. — La fièvre m'avait quitté.

Suivant le conseil de ma mère, je voulais, même au risque de déplaire à M. Pavelyn, éviter autant que possible toutes les occasions de me trouver en présence de Rose. Cependant je me sentais irrésistiblement poussé à manquer à cette promesse. Qu'est-ce qui pouvait jeter un peu de lumière sur mon affreuse incertitude? Comment pourrais-je reconnaître mon devoir, si je ne m'assurais point, par une visite à la maison de mon bienfaiteur, s'il y avait réellement quelque changement dans les dispositions de Rose à mon égard?

Je résolus de céder encore une fois au désir de mon cœur; après cela, je ne m'approcherais plus jamais de Rose, sans y être absolument forcé.

Je résistai encore une couple de jours à une envie qui n'était pas tout à fait justifiée à mes propres yeux; puis je me présentai, tremblant d'émotion et de crainte, dans la maison de M. Pavelyn.

Rose me montra une froideur plus grande encore qu'à l'ordinaire; à peine daigna-t-elle me saluer, et je n'étais en sa présence que depuis quelques minutes, lorsque déjà elle inventa des prétextes pour sortir de l'appartement; il va sans dire qu'elle ne prit aucune part à ma conversation avec ses parents. Elle se détourna constamment de moi et se comporta absolument comme si elle ne se fût pas aperçue que j'étais là.

Je me sentis profondément blessé, car, je ne pouvais le méconnaître, sa haine contre moi était devenue beaucoup plus évidente qu'auparavant. L'amertume et la

mauvaise humeur pouvaient être les suites passagères d'une indisposition nerveuse ; mais la complète indifférence qu'elle me témoignait maintenant n'était-elle pas un signe certain de mépris et d'aversion ?

Lorsque, ma visite terminée, je sortis de chez M. Pavelyn, j'étais affreusement triste. Mon cœur n'était agité cependant d'aucun mouvement violent ; au contraire, je courbais la tête avec résignation sous le poids du désenchantement, et j'acceptais sans murmurer mon triste sort.

Souvent, quand je me retrouvais seul dans ma chambre, mes yeux laissaient encore échapper des larmes ; mais je comprimais immédiatement ce réveil de ma douleur comme le signe d'une tristesse sans espoir et sans but.

J'avais rassemblé assez de forces pour suivre fidèlement le conseil de ma mère ; non-seulement, durant quinze jours, je ne me montrai pas chez M. Pavelyn, mais j'évitai même de passer par les rues où je courais risque de rencontrer quelqu'un de sa famille, et j'inventai une excuse pour ne pas dîner chez lui le dimanche suivant.

Heureusement, mon esprit fut un peu distrait de ses rêveries importunes qui m'épuisaient, par une chose qui me tenait fort à cœur, quoique, depuis quelques jours, je l'eusse presque tout à fait oubliée.

Un de mes camarades de l'Académie était venu me voir et avait passé une partie de l'après-midi avec moi. Les examinateurs, m'avait-il dit, se réunissaient tous les

matins, depuis une semaine, et ils avaient déjà jugé les compositions de plusieurs concours inférieurs. Chaque jour, ils pouvaient prononcer leur décision sur le concours de modelage d'après nature; cela dépendait de la rapidité de leur travail. Dans tous les cas, vers la fin de la semaine, j'apprendrais la nouvelle de mon triomphe, à ce que croyait mon camarade, car il ne doutait pas que je ne fusse proclamé vainqueur.

Cet élève appartenait, comme moi, à la classe d'après nature, et suivait les cours de dessin pour se préparer à la peinture historique. C'était un garçon jovial, plein de passion pour l'art et de foi dans la vie. Il me décrivit, avec gaieté l'honneur insigne qui allait m'être décerné : on me couronnerait de lauriers au milieu des applaudissements de milliers de spectateurs; le commandant en chef de la garnison me passerait au cou la médaille d'or; le préfet — c'est ainsi qu'on nommait le gouverneur dans ce temps-là — conduirait les lauréats des classes supérieures dans sa voiture à son hôtel, et les réunirait à sa table avec les principaux notables de la ville.

Mon camarade, emporté par la chaleur de son imagination enthousiaste, me prédit la plus brillante carrière et fit miroiter devant mes yeux, non-seulement l'éclat de la renommée, mais aussi les trésors d'une fortune qui devait être infailliblement le fruit de mes hautes dispositions. Il me montra les souverains me comblant de leurs faveurs, et moi-même habitant un palais, adoré et

respecté de toute la nation comme une des gloires de la patrie.

Je me laissai entraîner par ces prédictions, non pas jusqu'à espérer qu'un sort si brillant serait peut-être un jour le mien, mais son langage coloré et son noble enthousiasme relevèrent mon courage et me firent envisager l'avenir avec confiance et même avec orgueil,

Lorsqu'il m'eut quitté, la réflexion ne fit qu'augmenter les bonnes dispositions que ce nouvel ordre d'idées avait fait naître en moi, et je m'écriai avec un geste énergique :

— Eh bien, puisque celle pour qui mon cœur bat depuis mon enfance n'a pour moi que de la haine, concentrons toutes les forces de notre amour sur cette autre idole de mon âme : sur l'art !

Depuis lors, je me sentis fort et consolé ; et, bien que, de temps en temps, la froide figure de Rose vînt se placer devant mes yeux, et courbât mon front sous un nuage de tristesse, je croyais pouvoir me flatter que j'avais découvert dans l'amour de la science le moyen d'étouffer peu à peu un autre sentiment qui me rongeait le cœur comme un ver cruel.

Cette disposition nouvelle rasséréna tellement mon esprit, que, le lendemain matin, je pris, pour la première fois depuis le commencement du concours, un morceau de terre glaise, que je pétris de diverses manières, suivant l'inspiration de ma fantaisie.

Enfin mon idée s'était arrêtée plus particulièrement

sur l'exécution d'un petit groupe dont la composition me souriait, parce qu'il était l'expression de ma situation présente. C'était un jeune homme entre l'Amour et l'Art, et qui, attiré et séduit par tous les deux, finit par repousser la couronne de roses de l'Amour, pour prendre la couronne de laurier de l'Art.

Pendant que je travaillais en silence, pour donner à ce groupe les formes propres à l'expression finale de ma pensée, la porte de ma chambre s'ouvrit brusquement, et, avant que j'eusse pu faire un pas pour voir qui venait me déranger si mal à propos et avec si peu de gêne, M. Pavelyn me serra dans ses bras en me félicitant joyeusement de ma victoire. Il n'y avait pas une demi-heure que les juges du concours d'après nature avaient fait connaître leur décision. Mon généreux protecteur, qui, depuis longtemps, avait promis à l'appariteur de l'Académie une bonne récompense afin d'apprendre le premier l'heureuse nouvelle, avait reçu immédiatement avis de la décision solennelle, et il était accouru tout d'une haleine pour saluer l'heureux vainqueur, l'artiste qui lui devait son talent et son succès.

Les larmes jaillirent de mes yeux, non pas tant de joie à cause de mon triomphe, que d'émotion à cause de la tendre amitié de M. Pavelyn. Il était plus content que moi; une fierté rayonnante étincelait dans ses yeux, et il se réjouissait avec une sincérité aussi grande que s'il avait obtenu lui-même la couronne de laurier.

Après le premier épanchement de sa joie, il dit qu'il

avait résolu depuis longtemps de me faire un cadeau si j'obtenais le grand prix de l'Académie. Ce cadeau, il me l'offrit sur-le-champ. C'était une montre d'or, avec une chaîne d'or et une clef dans laquelle était enchâssée une pierre précieuse.

Tremblant d'émotion à la vue de ce riche présent, vivement touché de la généreuse délicatesse avec laquelle il m'était offert, emporté par un mouvement irréfléchi de reconnaissance, je me jetai au cou de mon bienfaiteur et je l'embrassai en pleurant avec la même tendresse que s'il eût été mon père.

C'était la première fois de ma vie que je me laissais aller à un pareil mouvement. A peine eus-je serré M. Pavelyn contre ma poitrine, que je reculai, dans la crainte que ma hardiesse n'eût blessé mon protecteur; mais il me considérait avec des yeux humides, et paraissait ému à ne pouvoir parler.

Après un instant de silence, il me prit la main et dit :

— Léon, tu as un noble cœur; je donnerais la moitié de ma fortune pour que Dieu m'eût accordé un fils avec un cœur comme le tien. Mais il m'a permis du moins de te protéger comme un père, d'assurer ton bonheur en ce monde. Je me tiens pour suffisamment récompensé par ta reconnaissance et par l'espoir d'avoir donné à ma patrie un artiste distingué. Je vais te quitter, mon fils; de pareilles émotions ne me font pas de bien; et, d'ailleurs, tu dois écrire immédiatement à tes parents pour leur

annoncer ton triomphe. Viens, cette après-midi, à trois heures, après la fin de la Bourse; alors nous serons plus calmes. J'ai donné l'ordre d'apprêter la table comme pour un festin. Rose paraît maintenant un peu plus courageuse et plus gaie ; la nouvelle de ton succès l'a rendue joyeuse. Allons, à cette après-midi ; nous boirons un bon verre à ton premier prix, et nous passerons gaiement quelques heures.

Il me secoua encore une fois la main et descendit l'escalier.

Je demeurai un instant debout près de la porte de ma chambre, le front dans mes mains, me demandant si je n'étais pas le jouet d'un rêve; mais ce doute ne fut qu'un éclair. Un sourire de béatitude éclaira mon visage, et, levant les mains au ciel, je courus, en louant Dieu, autour de ma chambre, comme un insensé qui ne sait plus ce qu'il fait. Ce qui me rendait fou de joie, ce n'était pas la nouvelle de mon triomphe; sans doute, ce bonheur eût suffi pour me causer la plus vive satisfaction; mais, malgré ma raison et malgré ma volonté, mon pauvre cœur était si avide de tout ce qui pouvait le rapprocher de Rose, que, parmi toutes les raisons que j'avais d'être heureux, il n'appréciait que celle qui pouvait jeter un rayon de lumière dans son morne désespoir.

M. Pavelyn n'avait-il pas dit qu'il aurait donné la moitié de sa fortune pour que Dieu lui eût accordé un fils tel que moi? Étranges et mystérieuses paroles! Rose s'était réjouie de mon triomphe! Dieu, dans sa bonté in-

finie; avait-il résolu de me combler en un seul jour de plus de bonheur que n'en peut supporter un faible mortel?

Je fus tiré de ces pensées confuses par l'arrivée de maître Jean et de dame Pétronille, qui avaient appris de M. Pavelyn que je venais de remporter le grand prix de l'Académie, et qui apparurent dans ma chambre, avec un bouteille de vin blanc et trois verres, pour boire à la santé du *primus*.

Avant que la bouteille fût vidée, l'appariteur de l'Académie vint m'apporter l'avis officiel de la décision des juges; immédiatement après, trois ou quatre de mes camarades accoururent dans ma chambre; et, comme la nouvelle de ma victoire s'était répandue rapidement dans toute la ville, tous mes amis et connaissances vinrent successivement m'apporter leurs félicitations. A peine, au milieu de toutes ces allées et venues, trouvai-je le temps d'écrire en toute hâte à mes parents; et, lorsque approcha l'heure où je devais me rendre chez M. Pavelyn, je fus obligé d'interdire ma porte aux visiteurs pour être libre de consacrer quelques minutes à ma toilette.

Je sortis de ma chambre le cœur joyeux et l'esprit léger. Toutes ces félicitations et tous ces compliments m'avaient rehaussé à mes propres yeux; ce que M. Pavelyn m'avait dit m'avait aussi rempli d'estime pour moi-même, et il me semblait que, bien qu'il ne pût jamais y avoir égalité entre le fils d'un humble paysan et la fille de ses

bienfaiteurs, la distance entre elle et lui était singulièrement rapprochée par le triomphe de l'artiste. Mais, comme tous mes châteaux en Espagne tombèrent en ruine à mon premier pas dans la maison de mes protecteurs ! Rose était devenue malade tout à coup, et se trouvait au lit; cette fois, il n'était pas question d'une indisposition imaginaire, ni d'une bizarrerie d'humeur; on avait fait chercher le médecin, et il avait déclaré que Rose était atteinte d'une légère fièvre.

Madame Pavelyn, après m'avoir félicité, nous quitta pour aller veiller auprès du lit de sa fille; elle ne prit point part au dîner, et ne parut qu'une seule fois au salon, pour nous dire que Rose n'allait pas plus mal, et qu'elle semblait dormir paisiblement.

M. Pavelyn était inquiet de l'état de son enfant; ce qu'il disait n'était pas de nature à me tirer de la tristesse qui assombrissait mon esprit. Le festin qu'il avait fait servir en mon honneur ne fut donc pas gai; il ne parla pas beaucoup, absorbé qu'il était dans des pensées inquiètes. Rose était-elle, en effet, réellement malade? Hélas ! cette crainte me faisait trembler et pâlir ! Avait-elle feint cette indisposition pour éviter ma présence et pour n'être pas obligée de me féliciter? Quoi qu'il en fût et quelque direction que je donnasse à mes réflexions, de tous côtés je ne voyais que des motifs de chagrin et d'angoisse.

Aussi, lorsque je quittai mon protecteur, j'avais le cœur plus serré et l'esprit plus abattu que si le prix de l'Académie m'eût échappé.

XXII

Deux jours après, j'appris de maître Jean, mon hôte, que l'indisposition de Rose ne devait pas avoir eu de suites, puis qu'il l'avait vue revenir de l'église avec la femme de chambre.

J'avais donc des raisons de croire qu'elle n'avait feint cette maladie que pour ne pas assister au festin donné en mon honneur.

Cette idée me blessa vivement, et je pris la résolution de ne plus faire un pas de longtemps pour voir Rose. Mais, après avoir lutté contre moi-même pendant deux semaines, ma volonté défaillit, et je me rendis chez son père. Rose était partie pour Bodeghem avec sa mère; M. Pavelyn devait aller les y rejoindre le surlendemain, et ils resteraient probablement ensemble au château, afin de jouir du printemps, jusqu'au jour fixé pour la distribution solennelle des prix de l'Académie.

Mon protecteur me demanda si je voulais l'accompagner à Bodeghem.

J'en mourais d'envie, et le cœur me battait rien que d'y songer; mais je réfléchis que Rose voudrait probablement revenir en ville aussitôt qu'elle me verrait paraître à Bodeghem.

Digitized by Google

Je l'obligerais donc à quitter le château; et, d'ailleurs, priverais-je ma mère du plaisir qu'elle trouvait dans la compagnie de Rose ?

Je refusai donc sous de vains prétextes, et je laissai M. Pavelyn partir seul pour Bodeghem.

La famille de mes bienfaiteurs resta très-longtemps au château sans donner aucun avis de son retour.

J'avais parfois la crainte que Rose ne trouvât un motif pour ne pas assister à la distribution des prix. Mais, alors, je réfléchissais que, pour rien au monde, M. Pavelyn ne renoncerait au plaisir de voir couronner son protégé devant des milliers de personnes, et je conservai l'espoir qu'il ne permettrait pas à Rose de manquer à cette solennité.

Le jour de la distribution des prix arriva enfin. Une vaste salle, que l'on appelait la *Sodalité*, était disposée et décorée avec beaucoup de luxe pour cette cérémonie. Le long des murs flottaient des draperies de velours rouge, relevées de distance en distance par des aigles impériales dont les serres étendues tenaient des branches de laurier, comme si elles voulaient couronner les vainqueurs au nom de leur puissant souverain. Dans chaque coin s'élevait une gigantesque statue de la Renommée, la trompette à la bouche, proclamant le nom de ceux pour qui la carrière des arts allait s'ouvrir sous de favorables auspices; au fond de la salle, sur une estrade, se trouvaient les autorités du département et de la ville : le préfet et le sous-préfet, le maire, le président de la cour

impériale, une foule de généraux et de fonctionnaires civils, tellement chamarrés d'or et de décorations, que la vue de cette richesse éblouissait les yeux et faisait battre le cœur d'admiration et de respect. Au fond de l'estrade, on voyait une nombreuse musique militaire qui, déjà avant le commencement de la cérémonie, faisait retentir la salle du son belliqueux des fanfares et des roulements des tambours. Toute la salle était remplie de spectateurs de tous les états : en avant, sur des fauteuils et des banquettes de velours, étaient assis les membres des principales familles d'Anvers; la noblesse, les riches propriétaires et les négociants notables avec leurs femmes et leurs filles ; plus loin, les bons bourgeois, et plus loin encore, la classe ouvrière, que l'on pouvait reconnaître aux blouses bleues des hommes et aux bonnets blancs des femmes.

Sur ces milliers de visages de riches et de pauvres brillaient une joyeuse attente et une vive animation; on eût pu croire que chacun des spectateurs était venu là pour applaudir au triomphe d'un fils chéri; car tel est le peuple à Anvers : le moindre ouvrier comprend et aime les arts et s'intéresse à la renommée de l'école anversoise.

Les élèves qui avaient remporté les prix, et qui devaient être appelés tour à tour pour aller recevoir leurs médailles des mains du préfet, étaient assis sur des bancs à part, au côté gauche de la salle.

De la place où je me trouvais, je ne pouvais pas bien

voir ce qui se passait à l'entrée de la salle; dix fois par minute, je me levais de mon banc pour promener mes regards impatients sur le public. Tant que l'affluence des spectateurs avait duré sans interruption, j'avais nourri l'espoir de voir bientôt paraître mes bienfaiteurs; mais, maintenant que la musique avait déjà commencé l'ouverture qui devait précéder la distribution des prix, mon cœur se serrait et je me sentais pâlir; ils n'étaient pas encore venus! En me levant, je pouvais voir que les siéges qu'on avait réservés pour eux au premier rang des spectateurs restaient toujours vides.

Ainsi, ni M. Pavelyn, ni sa femme, ni sa fille n'assisteraient à mon triomphe! Quelle valeur pouvaient avoir pour moi les applaudissements du monde entier, si lui, mon bienfaiteur, si elle, qui m'avait fait artiste, ne les entendaient pas? Hélas! Rose avait refusé de venir à la distribution des prix: ma crainte s'était donc réalisée!

Les derniers accords de la musique s'éteignirent... Un long soupir souleva ma poitrine, comme si mon cœur était soulagé d'un poids écrasant.

Je voyais M. et madame Pavelyn... et Rose! Dieu merci, mon pressentiment m'avait trompé!

Un doux sourire éclaira ma physionomie; je frémis de bonheur; la salle de fête se remplit pour moi de tous les rayons que mon âme ravie répandait sur tout ce que mes yeux pouvaient atteindre.

Comme Rose était assise entre ses parents, au premier rang, je ne voyais pas sa figure; mais je pouvais, en

regardant entre les rangs des spectateurs, tenir mon regard fixé sur elle. Il me sembla bientôt qu'un courant de fluide invisible s'établissait entre elle et moi pour nous mettre en communication secrète; je croyais entendre son cœur battre à l'unisson du mien...

Je fus tiré de ce rêve étrange par la voix de M. le préfet, qui prononça un discours éloquent sur la noble et utile mission des arts dans la société, et qui fit l'éloge de ceux qui consacrent leur vie avec dévouement à l'illustration de la patrie et de l'humanité. Après quoi, les sons de la musique se mêlèrent aux applaudissements des auditeurs, et la distribution des prix commença. Vingt élèves au moins devaient être appelés tour à tour sur l'estrade; car toutes les classes de l'Académie, jusqu'à la dernière, avaient concouru. Un grand nombre de ces vainqueurs étaient des enfants que l'on voulait encourager en leur donnant une branche de laurier ou un beau livre. Ce n'était que pour les classes supérieures des trois branches principales que les prix avaient une valeur sérieuse, parce qu'ils étaient un signe que les vainqueurs qui allaient entrer dans la carrière des arts étaient armés de toutes les forces et de toutes les chances de réussite que l'enseignement académique peut donner à des élèves intelligents et laborieux. D'abord, on devait distribuer les prix du concours d'architecture, puis ceux de la classe de dessin et de peinture, et enfin, pour terminer, ceux de la classe de sculpture; par conséquent, puisque l'on commençait chaque fois par les

classes inférieures, la médaille d'or que j'avais méritée devait être distribuée la dernière, et mon couronnement devait clôturer la cérémonie.

Pendant que les élèves appelés montaient tour à tour sur l'estrade et recevaient leurs prix au milieu des félicitations générales et des accords de la musique, je ne quittais pas Rose des yeux; elle applaudissait chaque lauréat; je la voyais battre des mains avec force, et, lorsque le premier prix d'architecture fut délivré, je crus distinguer, à travers le bruit de mille acclamations, sa voix douce qui criait avec enthousiasme :

— Bravo! bravo! bravo!

D'abord, je fus enchanté de voir que Rose prenait si franchement part à l'émotion générale ; je pouvais donc espérer qu'elle ne me refuserait pas ses applaudissements. Être applaudi par Rose, entendre son cri de joie retentir à mes oreilles! Quel bonheur, quel éloge pouvait être comparé à un pareil suffrage?

Peu à peu cependant, un sentiment d'inquiétude se glissa dans mon cœur; si Rose continuait ainsi à encourager, à applaudir chaque élève couronné, ses mains ne se fatigueraient-elles pas? et son enthousiasme ne se refroidirait-il pas pour le moment où je serais sur l'estrade, lui demandant une part de ses félicitations? La cérémonie durait si longtemps et on couronnait tant de lauréats, que je commençais à compter, avec une jalousie inquiète, chaque battement de mains de Rose, comme si j'eusse cru que la moindre marque de son approbation

fût un vol qui m'était fait. Enfin, mon nom fut appelé, et je montai l'escalier, le cœur palpitant, jusque devant M. le préfet, qui m'attendait debout et se mit à m'adresser une courte allocution.

Je n'entendis pas ce qu'il me disait. Mon œil fixe ne quittait pas la place où Rose était assise : je voulais voir quelle impression mon triomphe produisait sur elle; mais, tandis que M. et madame Pavelyn me regardaient avec le sourire du bonheur et de la fierté dans les yeux, Rose tenait le front baissé; elle avait laissé retomber le voile de dentelles de son chapeau et cachait son visage. En un pareil moment même, elle me refusait les applaudissements qu'elle avait si libéralement prodigués aux autres!

Je fus si cruellement frappé par cette amère désillusion, que je restai presque insensible à ce qui se passait autour de moi. Le maire de la ville suspendit la médaille d'or à mon cou et m'embrassa; M. le préfet posa la couronne de laurier sur ma tête et donna le signal des applaudissements. La musique retentit, les joyeuses acclamations s'élevèrent comme un tonnerre du sein de la foule, et des acclamations dix fois répétées remplirent la salle... Mais Rose ne bougeait pas!

La poitrine oppressée, les yeux obscurcis, pleurant intérieurement et chancelant sur mes jambes, je descendis de l'estrade et je me disposai à retourner à ma place, mais M. Pavelyn s'élança en avant, me prit la main, et, par un mouvement joyeux, m'entraîna auprès de sa

femme. Là, il me serra dans ses bras avec orgueil, sous les yeux de tout le public.

Madame Pavelyn me pressa les mains, et tous deux me comblèrent des marques les plus vives de leur intérêt et leur affection.

— Allons, Rose, dit le père à sa fille, qui n'avait pas encore levé les yeux sur moi, maîtrise ton émotion, mon enfant. Léon pourrait bien croire que tu restes insensible à son beau triomphe ; donne-lui au moins la main pour lui prouver que, du fond du cœur, tu prends part à son succès.

En disant ces mots, il leva le voile de dentelles qui cachait le visage de Rose !... Ciel ! elle pleurait !...

J'osais à peine en croire mes yeux ; elle avait applaudi avec joie les autres vainqueurs ; mon triomphe faisait couler des larmes d'attendrissement sur ses joues !

Elle se leva lentement et jeta un seul regard dans mes yeux, mais un long regard où toute son âme semblait se répandre, une plainte, une prière, un rayon d'affection sans bornes, une révélation qui arrêta le sang dans mes veines et me fit devenir plus pâle qu'un cadavre.

Obéissant à l'invitation de son père, elle mit sa main dans la mienne sans dire un mot ; sa main tremblait comme si la fièvre agitait ses nerfs, et cette main, quoique froide comme glace, me brûla les doigts et me fit frissonner au contact d'un courant magnétique qui s'établit entre elle et moi.

O mon Dieu ! j'avais lu dans son cœur comme dans

un livre ouvert! il n'y avait plus moyen de douter, ses yeux me l'avaient dit assez clairement; ma mère ne s'était donc pas trompée : aimé de celle qui était la source de ma foi et le but de ma vie!

Jusque-là, M. et madame Pavelyn avaient considéré ma stupeur et les larmes de Rose comme une suite naturelle de l'émotion que nous avait causée mon couronnement solennel; mais qui sait si nous n'eussions point trahi pour tout le monde ce que nos yeux s'étaient dit dans ce regard que je n'oublierai jamais, si la divine Providence ne nous eût gardés de cette disgrâce?

Les autorités et les notables avaient quitté leur place, la musique avait cessé de jouer, et la salle était presque tout à fait vide. Deux ou trois professeurs vinrent m'annoncer que le préfet venait de monter dans sa voiture, et qu'il n'était pas poli à moi de faire attendre le chef du département. En disant ces mots, ils me prirent par les bras, et, me laissant à peine le temps de m'excuser auprès de mes bienfaiteurs, ils m'entraînèrent vers la sortie de la salle. Chemin faisant je retournai la tête encore une fois: mes yeux rencontrèrent ceux de Rose : je ne m'étais pas trompé, j'étais bien l'homme le plus heureux de la terre!

Je montai en voiture d'un pied léger. M. le préfet me fit, en riant, d'aimables reproches, me dit de m'asseoir à côté de lui, et donna le signal du départ. La voiture était une calèche de gala, traînée par quatre beaux chevaux. Il y avait sur le siége deux laquais galonnés, en

grande livrée, et, derrière la voiture, deux chasseurs avec des plumets verts à leur chapeau. Il y avait dans la voiture, outre M. le préfet, les trois lauréats des classes supérieures d'architecture, de dessin et de peinture; mais, comme il avait plu à M. le préfet de me faire asseoir à côté de lui, j'avais l'air d'être quelque chose de plus que mes camarades. Nous avions gardé la couronne de laurier sur la tête, comme c'était l'usage, et la médaille d'or brillait sur notre poitrine.

Sur notre passage, la foule s'arrêtait pour nous applaudir; les acclamations et les vivats retentissaient même au loin à notre approche. Je tenais la tête levée, et je laissais errer mes regards sur la foule avec un immense orgueil. Je me sentais si grand, qu'un roi qui passe au milieu de ses sujets ne pouvait avoir de sa supériorité un sentiment plus intime que moi en ce moment. Ceux qui me voyaient devaient croire que mon triomphe m'avait aveuglé et rendu orgueilleux... Mais comme ils se trompaient! Ce n'était pas le lauréat de la sculpture qui, la poitrine gonflée et les yeux étincelants de fierté, semblait vouloir dominer la foule par son orgueil. Non, non, ce triomphateur superbe, c'était l'homme qui se savait aimé de Rose. Ces honneurs, ces couronnes, ces acclamations de la foule enthousiaste étaient bien suffisants pour faire tourner la tête à un jeune homme; mais ma tête à moi était ceinte de la couronne de roses de l'Amour.

Les applaudissements de l'univers entier n'étaient

rien auprès du seul regard qui, des yeux de Rose, avait rayonné vers moi !

Aussitôt que nous fûmes descendus à l'hôtel de la préfecture, nous prîmes place au banquet avec les personnes les plus considérables du département. Un de mes camarades était assis à côté du maire de la ville; un autre à côté du général en chef; moi, je me trouvais à la droite du préfet, qui paraissait m'accorder un intérêt tout particulier, et qui disait tout haut que je lui plaisais beaucoup parce que j'étais un jeune homme d'un caractère gai.

Et, en effet, pendant que j'étais assis à côté de lui dans la voiture, il m'avait adressé différentes fois la parole pour m'engager à avoir confiance dans l'avenir; je lui avais répondu avec tant d'animation, avec tant de foi et de gaieté, que le brave homme, qui ne connaissait pas la source de cette exaltation, m'avait admiré comme un jeune artiste du plus heureux naturel.

Je ne comprends pas quelle force le regard de Rose m'avait donnée, et comment la certitude d'être aimé d'elle avait ouvert tout d'un coup les sources de mon intelligence et de mon imagination; mais on avait à peine fini les premiers services, que chacun s'occupait de moi, et que je tenais pour ainsi dire le dé de la conversation. Tout ce qui sortait de ma bouche était si sensé, si original de forme, si spirituel, et en même temps si plein d'amabilité, que tous les invités me donnaient la réplique à l'envi pour m'engager à continuer. Et grâce à

moi, ce banquet, qui autrement eût sans doute été aussi ennuyeux que solennel, se changea en une fête joyeuse où chacun rit et s'amusa de très-bon cœur.

Certainement je n'aurais pas osé me laisser aller ainsi en présence des personnes les plus haut placées ; mais tous les convives, et notamment M. le préfet, m'encourageaient et semblaient me remercier de la gaieté que je répandais comme à pleines mains sur toute la réunion.

Au dessert, je me leval, et je portai, au nom de mes compagnons de victoire, un toast à M. le préfet, le protecteur des arts dans le département de l'Escaut.

J'avais sans doute à moitié perdu la tête ; mais cette folie, au lieu d'obscurcir mon esprit, remplissait au contraire mon cerveau d'une clarté admirable. En prononçant mon toast, je fus si éloquent, si heureux dans le choix de mes expressions, et je trouvai des accents si entraînants et si profondément sentis, que je tirai des larmes des yeux de tous les auditeurs, et que chacun vint me serrer la main avec attendrissement.

Lorsqu'on eut bu également à la santé du général en chef et du maire de la ville, un des invités dit que sans aucun doute, je savais chanter ; je ne me fis pas longtemps prier, et je chantai un air qui avait pour titre : *le Bonheur d'être aimé*. Inutile d'ajouter que je ravis tout le monde, car toute mon âme vibrait dans ce chant, et, d'ailleurs, je n'avais jamais eu la voix si pure et si sonore.

Je chantai plusieurs romances ; et lorsque le préfet se

leva enfin pour donner le signal de la retraite, les convives les plus distingués s'empressèrent autour de moi pour me témoigner leur satisfaction et leur bienveillance.

Soit que ces louanges générales m'eussent troublé quelque peu le cerveau, soit que je fusse étourdi pour avoir pris quelques verres de champagne mousseux, lorsque je montai dans la voiture qui devait me ramener chez moi. toute la ville me parut pleine de lumières, étincelante des plus belles couleurs de l'arc-en-ciel : le monde était changé pour moi en un paradis resplendissant !

Pauvre âme, tu buvais à long traits à la coupe du plaisir, sans songer qu'au fond il restait beaucoup de fiel... Et cependant, ô mon Dieu, si triste que soit le sort qui m'était réservé, soyez béni pour cette demi-journée de félicité !

XXIII

Comme la force de l'homme pour jouir est bornée ! comme elle est immense pour souffrir ! Quand une chose l'attriste, il a beau appeler à son secours toute sa raison et toute sa volonté, son chagrin le poursuivra et ne le quittera point pendant des jours, des mois entiers, et sa

blessure ne cessera pas de saigner; mais qu'il voie ses souhaits les plus chers accomplis, qu'il touche au faîte des félicités humaines, et à l'instant ses forces diminuent, et son âme retourne par des fluctuations incertaines à ce sentiment de douleur qui paraît être sa destination naturelle.

La veille, j'avais nagé dans la félicité ; le triomphe le plus éclatant, les applaudissements de mille adorateurs ; les louanges, l'envie de tous... la révélation de l'amour de Rose, tout cela réuni ne suffisait-il pas au bonheur de ma vie entière? et pourtant il y avait déjà plusieurs heures que j'étais assis dans ma chambre, les bras croisés sur ma poitrine et la tête courbée sous le poids de pensées pleines d'inquiétude !

Je luttai néanmoins contre le découragement qui voulait s'emparer de moi.

J'essayai de faire revivre les scènes délicieuses de la veille, je voulais entendre encore le tonnerre des applaudissements de la foule ; je voulais revoir les larmes qui avaient brillé dans les yeux pleins d'amour de Rose. En un mot, j'avais peur de la tristesse qui m'envahissait, et je tâchais d'élever entre elle et moi comme un bouclier le souvenir de mon bonheur; mais, malgré tous mes efforts pour retrouver, par le souvenir, mon courage, mon enthousiasme, mon ivresse, je ne pus faire renaître dans mon imagination les sensations que j'avais éprouvées la veille. Fatigué de cette lutte inutile, je retombai sur mon siége, et je jetai avec terreur un regard

au dedans de moi-même pour y chercher la raison de mon impuissance. Cette raison, c'était la voix de ma conscience, que, dans mon désir insensé d'être heureux, j'avais tâché d'étouffer... Mais enfin je courbai la tête, vaincu, et je prêtai l'oreille malgré moi à ce que me disait ma conscience implacable.

Hélas! ma joie était de l'ingratitude, mon bonheur était un crime. Affreuse vérité!

Je n'étais rien sur la terre que par M. Pavelyn. Tout ce que je possédais, instruction, intelligence, espoir de renommée, même les habits qui me couvraient, étaient ses bienfaits! Et, non content des dons généreux que sa bonté avaient si prodigalement semés sur ma route, j'osais, au mépris de son bonheur, nourrir un penchant dont la seule révélation le frapperait de honte et d'effroi, lui et toute sa famille! Le fils du sabotier s'était senti heureux parce qu'il était aimé de Rose! Dans un si fol aveuglement, quels pouvaient être les désirs secrets de son cœur? Horreur! Entraîner la fille de son bienfaiteur à une mésalliance et lui préparer, à elle et à ses parents, une existence empoisonnée à jamais par le chagrin d'une pareille humiliation. Ces reproches de ma conscience, malgré mes efforts pour les repousser, pesèrent peu à peu si lourdement sur mon esprit, que je me sentis bientôt écrasé sous cette douloureuse mais évidente vérité.

Je demeurai immobile, la poitrine oppressée et le visage pâle.

J'étais incapable de commettre une lâcheté, et je frémissais à la seule idée que je pourrais devenir ingrat, mais il en coûta à ma pauvre âme de bien pénibles efforts pour parvenir à étouffer l'espérance sans cesse renaissante.

Lorsqu'enfin j'eus écouté, les uns après les autres, tous les reproches de ma conscience et reconnu ma folie, l'image du devoir se dressa devant mes yeux pour exiger de moi plus qu'un renoncement passif. Il me disait qu'il ne suffisait pas d'arracher de mon cœur jusqu'à la dernière racine de cet amour coupable, mais que je devais tuer moi-même dans le sein de Rose sa funeste inclination. Il fallait briser de mes propres mains mon espoir, ma foi, tout mon être, éteindre la seule lumière de ma vie et accepter un avenir affreux, morne et sombre comme un abîme... Nul moyen d'échapper au sacrifice, le devoir était devant moi, impérieux, inexorable, me montrant d'un côté la reconnaissance et le respect; de l'autre, la honte et la lâcheté.

Enfin mon parti fut pris.

Je m'éloignerais de mes bienfaiteurs; j'ôterais tout aliment à l'inclination de Rose; par une absence prolongée, je lui laisserais croire non-seulement que j'étais insensible à son amour, mais encore que sa présence m'était devenue désagréable et que je la fuyais avec intention. Cruelle résolution ! Si Rose aimait comme moi, quel calice amer j'allais lui faire vider jusqu'à la lie ! Mais, quoique ma pitié pour ce qu'elle allait souffrir me

mit les larmes aux yeux, il n'y avait rien à y faire; il fallait courber la tête sous la verge de la fatalité.

Quitter tout à coup la ville ou le pays, c'est ce que je n'osais pas faire ; mais j'avais résolu de partir immédiatement pour Bodeghem, de rester longtemps, très-longtemps auprès de mes parents, afin d'habituer peu à peu mes bienfaiteurs à mon absence. Là, je péserais mûrement, dans la solitude, ce qu'il me restait à faire, et, si je le jugeais à propos, je partirais de Bodeghem pour Bruxelles, afin de voir si je ne pourrais pas y trouver de l'ouvrage chez l'un ou l'autre sculpteur, afin de subvenir à mes besoins.

Ce que je craignais, c'était de manquer de courage pour accomplir mon pénible devoir.

Je remplis mes malles à la hâte de mon linge, de mes habits et de tout ce qui m'appartenait, comme un homme qui fait ses préparatifs pour un long voyage.

Je ferais chercher ces malles dans quelques jours par le messager de notre village, et j'écrirais à M. Pavelyn pour excuser mon départ subit en lui disant que je me sentais indisposé et fatigué, et que j'étais parti pour Bodeghem afin d'y prendre du repos et d'y recouvrer mes forces.

Pour arriver à la porte de la ville, je devais traverser la place de Meir et passer devant la demeure de M. Pavelyn; mais je ne voulais pas m'exposer au danger d'être vu ou rencontré par lui ou par Rose; car je me défiais de ma faiblesse, et je ne méconnaissais pas que le

moindre événement pourrait me faire chanceler dans ma résolution. Je pris donc le parti de passer par la rue des Rennes, de traverser le cimetière Vert et de sortir de la ville par la courte rue Neuve, sans approcher de la place de Meir. Au moment où je mettais la main à la serrure, je jetai encore un long regard dans cette petite chambre qui m'avait vu devenir un homme, qui avait reçu la confidence de mes joies, de mes espérances, de mes chagrins; une larme mouilla mes paupières, et je m'arrachai avec violence de ce lieu chéri, comme un banni s'arrache des bras d'un ami qu'il ne reverra peut-être jamais.

Lorsque je me trouvai au grand air et que j'entrai dans la rue des Rennes, il pouvait être dix heures du matin. Ce triste adieu pesait lourdement sur mon cœur; un voile noir était suspendu devant mes yeux; je ne faisais aucune attention aux passants, et je marchais abîmé dans de douloureuses rêveries...

Tout à coup je m'arrêtai, mes pieds cessèrent leur mouvement; je levai la tête avec surprise et je reculai au milieu de la rue en poussant un cri plaintif: je me trouvais devant la porte de M. Pavelyn! Comment étais-je arrivé là? Ah! pendant que je me désolais, pendant que je m'abandonnais au cours de mes rêveries, l'âme de Rose, par une puissance mystérieuse, avait attiré mon âme comme l'aimant attire le fer!

Je voulus m'éloigner; mais voilà que je vois la servante qui me fait signe de la fenêtre qu'elle va m'ouvrir la porte.

Je n'ose pas fuir. Que penserait-on d'une conduite aussi inexplicable ? Peut-être ferais-je mieux d'informer en quelques mots M. Pavelyn de mon départ. Pour cela, je ne dois qu'entrer et sortir... La porte s'ouvrit, et j'entrai avec l'intention d'abréger mes adieux. La servante me conduisit jusqu'à la porte de la salle où se trouvait M. Pavelyn.

Comment il se fit qu'en ce moment je ne trahis pas mon secret, c'est ce que je ne comprends pas encore. Peut-être un découragement complet comprimait-il les mouvements tumulteux de mon cœur et les rendait-il moins visibles. Je vis devant moi une table sur laquelle un somptueux déjeuner était servi. A cette table Rose assise, et près d'elle, tout près d'elle, Conrad de Somerghem !...

Entre M. et madame Pavelyn, il y avait un gros monsieur qui devait être le père de Conrad, car les traits caractéristiques de leurs visages étaient les mêmes.

M. Pavelyn me laissa à peine le temps de saisir d'un coup d'œil furtif la scène que j'avais devant moi. A mon apparition, il se leva tout joyeux, me serra la main et me fit asseoir à côté de lui ; puis il se mit à parler avec beaucoup d'éloges de mon triomphe et de mon avenir d'artiste, en me présentant à ses convives comme un jeune homme bon, courageux et plein de gratitude.

M. Pavelyn et le vieux M. de Somerghem paraissaient très-animés, et je supposai que le vin d'Espagne que je voyais sur la table les avait mis en belle humeur. Ils

parlaient sans s'arrêter et à voix haute, et m'accablaient de questions bienveillantes auxquelles ils répondaient le plus souvent eux-mêmes, sans me laisser le temps de placer un mot — heureusement ! car mon attention et mes pensées étaient ailleurs.

De l'autre côté de la table se trouvait Conrad de Somerghen, le visage radieux de bonheur. Il penchait la tête vers Rose et, en souriant, lui disait à l'oreille des mots que je ne pouvais entendre, mais qui trouvaient un douloureux écho dans mon cœur. Il y avait dans sa joie et dans ses gestes quelque chose de hardi, quelque chose de familier qui me faisait frémir d'indignation et me blessait comme s'il insultait celle que j'aimais plus que la lumière de mes yeux.

Rose l'écoutait avec une politesse patiente et essayait même de sourire.

Elle ne m'avait adressé qu'un seul regard. Je crus comprendre qu'elle se plaignait de la cruauté de son sort, et qu'elle implorait ma pitié pour ses souffrances.

Que se passait-il donc là ? Dieu ! cela pouvait-il être ? Pourquoi donc les deux pères se font-ils des signes d'intelligence et de satisfaction ? Pourquoi madame Pavelyn tient-elle constamment fixés sur Conrad de Somerghem ses yeux humides de larmes d'attendrissement ?

Une crainte affreuse m'agitait ; mon cœur battait à se rompre ; je sentais approcher le moment où je ne saurais plus me contenir et où mon terrible secret allait m'échapper. Je me levai et dis en bégayant à M. Pa-

velyn que j'avais formé le projet d'aller à Bodeghem et de passer quelque temps chez mes parents, pour me remettre des suites de la fièvre et de la fatigue des concours.

Je n'avais pas voulu partir sans informer mon bienfaiteur de mes intentions, et je n'étais venu que pour lui faire mes adieux et lui présenter mes respects, ainsi qu'à sa famille.

Je le priai donc de vouloir bien me permettre de prendre congé de lui.

M. Pavelyn essaya de me faire rester ; mais, comme j'insistais, il me dit que j'avais raison, en effet, d'aller chercher un peu de repos après tant d'efforts et tant d'agitation, et il m'engagea même à prolonger mon séjour à Bodeghem jusqu'au moment où je me sentirais tout à fait remis de mes fatigues. J'adressai à Rose un dernier regard, je saluai tout le monde, et je sortis du salon.

Dans l'antichambre, au moment où je me baissais pour reprendre mon chapeau et ma canne, que j'y avais déposés, je fus surpris tout à coup par une voix de femme qui parlait tout bas à mon oreille.

Je me redressai en tressaillant, et je pâlis sans doute, car la femme qui avait murmuré à mon oreille quelques paroles que je n'avais pas comprises, s'écria en riant :

— Mon Dieu, monsieur Léon, comme vous vous effrayez facilement ! vous voilà blanc de peur, comme si

vous aviez cru voir apparaître un spectre derrière vous!

C'était la femme de chambre de madame Pavelyn, une fille qui me portait beaucoup d'affection; cependant, en ce moment, sa présence inattendue m'avait fait de la peine, et je la regardai avec amertume.

— Allons, allons, dit-elle d'un ton léger, ne soyez pas si fâché parce que je vous ai fait tressaillir. Je voulais vous dire quelque chose, mais vous le savez déjà, n'est-ce pas?

— La grande nouvelle! Non? N'avez-vous pas vu ce beau jeune homme là-dedans? Il est riche a millions et noble de naissance...

— Eh bien? eh bien? m'écriai-je, frémissant de crainte et d'impatience.

— Ainsi vous ne le savez pas encore? dit-elle en retenant sa voix. Rose va se marier. Ce jeune monsieur est son fiancé...

Cette nouvelle me déchira si cruellement le cœur, et il me fallut faire tant d'efforts pour cacher mon désespoir, que je me précipitai hors de la porte en poussant un éclat de rire insensé, sans savoir où je courais.

Quelques minutes après, je me trouvais de nouveau dans ma chambre, me demandant avec étonnement ce que j'y venais faire. Pourquoi m'éloigner, pourquoi quitter la ville, peut-être le pays, maintenant que Rose allait se marier, et qu'une barrière infranchissable allait se dresser entre elle et moi? Non, ce n'était pas cette

idée qui m'avait ramené dans ma chambre, ce n'était que l'habitude.

A ces murailles, j'avais confié tous mes secrets, tous les battements de mon cœur ; le besoin d'un épanchement solitaire m'avait ramené là; et, cette fois encore, le plancher vermoulu but mes larmes amères.

Insensiblement mon sang commença à bouillir, et bientôt une indescriptible rage sécha mes yeux. Je formai le projet d'attendre Conrad de Somerghem en plein jour dans la rue, de le traiter de lâche, de lui cracher au visage, de lui dire qu'un de nous devait mourir, et que, s'il n'était pas un ignoble poltron, il consentirait à ce que l'épée ou le pistolet décidât entre nous. Mais, alors, un sourire ironique contracta mes lèvres, car je reconnus que j'étais d'une trop basse extraction pour pouvoir espérer que M. de Somerghem accueillerait mon cartel autrement qu'avec mépris; peut-être me jetterait-on en prison comme un fou dangereux; — et, d'ailleurs, cette agression violente ne ferait-elle pas du secret de mon amour un scandale public? Et mes bienfaitenrs, et ma mère?

Je tombai anéanti sur une chaise; je cachai dans mes mains ma tête brûlante, hurlant et grinçant des dents, en reconnaissant ma complète impuissance! Je me levai en sursaut en entendant les pas d'une personne qui montait rapidement l'escalier de ma chambre. C'était dame Pétronille, qui accourut vers moi les bras tendus, en s'écriant avec joie :

— Monsieur Léon, grande nouvelle, grande nouvelle! Le savez-vous déjà? Rose va se marier.

Je la regardai avec des yeux hagards.

— Oui, oui, cette nouvelle vous surprend et vous agite, je le conçois, dit-elle. Elle m'a fait aussi beaucoup d'impression, lorsque mon mari, qui revient à l'instant de son ouvrage, me l'a apprise.

« Si j'étais à votre place, je courrais chez M. Pavelyn pour féliciter Rose. Cela leur fera beaucoup de plaisir, car c'est un très-beau mariage, et ils sont fort contents... »

Elle parlait encore, pendant que je descendais l'escalier en courant pour lui échapper.

Maître Jean fumait sa pipe sur la porte; il se retourna au bruit de mes pas et dit en riant, pendant qu'il s'écartait pour me laisser passer :

— Vous êtes si pressé? vous le savez déjà? Rose va se marier.

Mais, moi, je ne me connaissais plus; je faillis le renverser, et je m'élançai dans la rue avec une précipitation furieuse.

Les passants et les maisons, tout me criait : « Le savez-vous déjà? Rose va se marier. » Et, lorsque j'atteignis enfin la porte de la ville, et vis devant moi la rase campagne et le chemin qui devait me conduire à Bodeghem, il me sembla que la ville avait réuni toutes ses voix pour crier encore derrière moi :

— Le savez-vous déjà? Rose va se marier!

XXIV

J'étais à Bodeghem. Mes parents croyaient, comme M. Pavelyn, que j'étais revenu dans mon village natal pour me rétablir de ma maladie et me reposer des fatigues du concours de l'Académie. Ma faiblesse évidente et la maigreur de mon visage donnaient une apparence de vérité à cette supposition. Certainement, si j'avais fait mon apparition dans la maison paternelle dans l'état de démence où j'avais quitté la ville, chacun, et surtout ma mère, aurait deviné qu'il m'était arrivé quelque chose d'extraordinaire, et qu'une douleur mortelle m'avait brisé le cœur; mais, après ma fuite d'Anvers, j'avais eu le temps de me calmer peu à peu. L'air frais, le calme des champs, la fatigue d'un long voyage à pied avaient dompté mes passions et laissé pénétrer dans mon esprit la lumière de la raison. Deux heures avant d'arriver au village natal, j'avais retrouvé la pleine conscience de mon devoir. J'avais résolu de nouveau d'enfermer dans mon cœur le secret de ma douleur et de le garder jusqu'au tombeau. Maintenant que Rose allait se marier, la moindre confidence de mon amour, le moindre signe même qui pouvait trahir ses sentiments ou les miens eût été

une lâcheté ou une mauvaise action. Je ne pouvais rien dire, même à ma mère; sinon mon père finirait sans doute par en savoir quelque chose, et, dans son honnêteté inflexible, il m'accablerait de reproches dont mes frères et mes sœurs pourraient deviner la cause.

Je n'avais donc laissé soupçonner à personne la véritable cause de mon retour inattendu au village natal, et, comme j'étais encore pâle et maigre, je n'eus pas beaucoup de peine à faire croire à tout le monde que ma tristesse et ma taciturnité n'étaient que les suites de ma faiblesse physique.

Ma mère m'avait bien parlé du danger qu'elle m'avait montré lors de son dernier voyage à Anvers; mais je l'avais rassurée en lui disant que nous nous étions trompés tous les deux sur les dispositions de Rose à mon égard, et que, depuis, je l'avais trouvée la même qu'autrefois.

Dès ce moment, elle ne me demanda plus rien et me laissa en pleine liberté. Elle m'entoura des plus tendres soins, me prépara des tisanes qui, d'après elle, devaient me fortifier, et me força de prendre une nourriture choisie; mais il ne lui paraissait pas désagréable que je restasse des journées entières absent de la maison, et que, le soir, j'allasse me coucher avant tout le monde, pour être seul et ne pas devoir parler; car, lorsque parfois mon père me faisait des reproches au sujet de ma conduite singulière, elle me défendait en disant que le grand air, la marche et le repos pouvaient seuls me rendre la paix que j'avais perdue.

J'aurais peine à vous raconter la singulière vie que je menais à Bodeghem. J'errais sans cesse dans le château inhabité, dans les bois et dans les endroits solitaires, l'esprit assailli par un rêve qui, pareil à un nuage épais, me tenait séparé du reste du monde. J'avais beau appeler à mon secours toute ma raison et toute ma volonté pour dissiper le brouillard de mon esprit, c'était peine inutile; je ne voyais que Rose et son regard plaintif, je ne sentais que le ver du chagrin qui me rongeait le cœur, je n'entendais que ces mots effroyables : « Le savez-vous? Rose va se marier! » qui me poursuivaient sans m'accorder un instant de répit.

La violence de la passion et l'amertume du désespoir s'étaient tout à fait évanouies en moi; je ne haïssais et n'accusais personne au monde, pas même le sort cruel, pas même le futur époux de Rose, et l'image de mon rival, lorsqu'elle se présentait devant mes yeux, ne m'arrachait aucun signe de colère ni de haine. Un chagrin immense, une résignation rêveuse, une sorte d'exaltation maladive dans ma douleur, avaient remplacé en moi tous les mouvements violents du cœur. Convaincu dès lors que je n'étais pas né pour trouver jamais le bonheur dans le monde réel, je rassemblai un à un tous les souvenirs de ma vie passée, et, avec ces souvenirs, je me fis un monde imaginaire, où mon âme trouva la seule source de paix et de consolation qui pouvait encore s'ouvrir pour elle.

En me promenant dans le jardin du château, je m'ar-

rêtais sur le pont et regardais l'eau en trembiant; puis, retournant à des pensées moins tristes, je contemplais pendant des heures la pelouse qui s'étendait à côté. Je voyais dans mon esprit une petite fille délicate et jolie comme un ange, et, à côté de cette charmante créature, un pauvre petit garçon qui ne savait pas parler, mais dont les yeux, au moindre mot et au moindre sourire de la petite fille, étincelaient d'admiration, de reconnaissance et d'orgueil. Je suivais en marchant ces heureux enfants, je tremblais d'une bienheureuse émotion quand j'apercevais sur le visage de la petite fille un sourire d'amitié pour le petit garçon; j'assistais à leurs jeux quand ils traçaient un parterre de fleurs dans le petit sentier, je courais avec eux derrière les papillons, j'écoutais leurs paroles, je comptais les battements de leur cœur, et je reconnaissais avec une cruelle satisfaction qu'alors déjà une puissance fatale dominait ces innocentes créatures, et avait déposé dans leur cœur le germe d'un amour infini. — J'interrogeais les arbres, les fleurs, les oiseaux, pour faire revivre devant moi le souvenir du bonheur perdu, jusqu'à ce que le crépuscule du soir et la fatigue de mon cerveau vinssent m'avertir qu'il était temps de retourner à la maison.

D'autres fois, j'errais dans les bois, et je cherchais les arbres auxquels j'avais jadis raconté mes chagrins ou confié mes espérances; je reconnaissais tous les endroits où je m'étais assis, et je croyais voir briller encore dans l'herbe les larmes que j'y avais versées huit ans aupa-

ravant. — Dans ce temps-là, je pleurais de bonheur; le soleil de l'espoir inondait mon cœur de sa lumière! Maintenant, je n'avais plus d'espoir; ma vie était fermée par le mur sombre de l'impossibilité; c'est pour cela que je n'avais plus de larmes. Les larmes sont une plainte et une prière pour demander du secours ou de la pitié. Pourquoi me plaindrais-je ou implorerais-je la pitié, moi, à qui aucune puissance terrestre ne pouvait donner ce que mon cœur désirait; moi, dont les chagrins par leur nature même, devaient être éternels?

D'autres fois encore, je m'asseyais au bord de la prairie où l'enfant muet avait travaillé pendant des semaines et des mois à tailler des figures. — Chers trésors, avec lesquels il voulait acheter un sourire! — Je voyais l'endroit où l'enfant s'était roulé par terre dans les convulsions du désespoir, parce que sa langue lui refusait des sons intelligibles; je voyais le peuplier blanc dont l'écorce portait encore les signes mystérieux par lesquels l'enfant avait voulu exprimer une chose qu'il ne comprenait pas lui-même. Les vaches qui broutaient dans la prairie, les coups de fouet des bergers, les vapeurs argentées au-dessus des ruisseaux, la splendeur du soleil couchant, tout me rappelait les souvenirs du passé et ma belle jeunesse, et me faisait oublier ma morne douleur en montrant à mon imagination l'image d'un bonheur qui avait été, et qui ne reviendrait plus pour moi...

Il y avait déjà longtemps que j'étais à Bodeghem; ces rêveries que rien ne dérangeait, cette solitude complète,

cette vie au milieu des souvenirs qui berçaient mon âme m'étaient si douces, que je n'avais pas songé une seule fois à la nécessité de me créer une existence indépendante au moyen de mon art. Quelques observations calmes, mais sévères, de mon père, me rappelèrent enfin à la conscience de ma position.

Un matin que j'allais sortir pour commencer ma promenade solitaire, mon père m'appela dans son atelier. Il me déclara que ma conduite lui semblait blâmable et d'autant moins compréhensible, que je ne disais jamais un mot au sujet de mes intentions pour l'avenir; il me dit que j'étais un homme maintenant et que je devais avoir assez de fierté pour ne vouloir pas toujours rester à la charge de M. Pavelyn. Je n'étais pas encore tout à fait guéri de mon indisposition, et mon père comprenait bien que j'eusse encore besoin de repos; mais cela ne pouvait pas m'empêcher, croyait-il, de penser à mon avenir.

Je reconnus la sagesse de son avertissement, et je promis de suivre son conseil. En effet, dès que je fus hors du village, dans les champs, je me mis à réfléchir à ce qu'il me restait à faire. Je ne voulus pas retourner à Anvers. Je ne me sentais plus poussé à me rapprocher de Rose. Elle se marierait et m'oublierait. Je souhaitais sincèrement qu'elle fût heureuse sur la terre; mais je ne la verrais plus jamais; j'étais bien convaincu que mon amour pour elle ne mourrait qu'avec moi; mais, s'il ne m'était pas donné de vivre en sa présence, je

porterais sa mémoire et son image dans mon cœur jusqu'à ce que la tombe se refermât sur mon secret et sur ma souffrance. Je ne franchirais donc plus l'enceinte d'Anvers. Je ne pouvais qu'aller à Bruxelles pour y chercher de l'ouvrage chez l'un ou l'autre sculpteur; mais que dirait M. Pavelyn d'une pareille décision? La lui faire connaître serait imprudent et ridicule; car il ne me permettrait jamais d'aller travailler à la journée chez un autre artiste, ni même de chercher la fortune et la renommée dans une ville éloignée, où il ne pourrait prendre part à mes succès et me prodiguer ses encouragements.

En réfléchissant ainsi comment je pourrais exécuter mon projet sans blesser profondément mon bienfaiteur, j'étais arrivé très-loin dans les champs, et je me tenais appuyé sur le parapet d'un pont, regardant couler lentement l'eau du ruisseau; mais je ne voyais rien. Toutes les facultés de mon esprit étaient concentrées sur la question qui, pareille à une énigme insoluble, se présentait depuis une heure à mon cerveau.

En ce moment, j'entendis prononcer mon nom derrière moi. Je me retournai : c'était ma sœur cadette qui me cherchait et qui accourait vers moi tenant ses sabots à la main.

— Frère, s'écria-t-elle, vite! tu dois aller au château. M. Pavelyn est à Bodeghem.

— M. Pavelyn? demandai-je tremblant de surprise. Et madame... et mademoiselle... sont-elles avec lui?

— Il est seul, frère, tout à fait seul. Je l'ai vu descendre de voiture, et il m'a chargé de te dire qu'il voulait te parler. Ma mère m'a envoyée pour te chercher. Heureusement, le maréchal-ferrant a su me montrer par où tu étais sorti du village.

La certitude que Rose n'accompagnait pas son père avait dissipé tout à fait ma frayeur. Pendant que je retournais avec ma sœur au village, répondant çà et là un mot à son innocente conversation, mon esprit craintif essaya bien de m'inquiéter en me demandant pourquoi M. Pavelyn pouvait être venu à Bodeghem et désirait me parler; mais je me rassurai par cette réflexion que, puisque mon protecteur avait l'habitude de venir chaque semaine passer au moins une demi-journée à son château, il y avait plutôt lieu de m'étonner qu'il eût laissé s'écouler trois semaines sans y paraître. Pourquoi d'ailleurs, aujourd'hui qu'il était au village, retournerait-il à Anvers sans m'avoir vu?

A l'entrée du château, je rencontrai un domestique qui me dit que M. Pavelyn se promenait dans le jardin, et que je le trouverais probablement dans le bosquet, au bout de l'allée des hêtres, puisqu'il s'était dirigé de ce côté.

Je suivis le chemin indiqué et traversai rapidement la longue avenue des vieux hêtres. Quand j'arrivai dans le bosquet, j'aperçus mon protecteur dans le lointain; il était assis sur un banc de bois au pied d'un arbre, la tête profondément courbée, et les bras croisés

sur sa poitrine, comme un homme qui est plongé dans de graves réflexions. Craignant de le surprendre désagréablement, je fis du bruit pour annoncer ma présence; mais j'étais déjà tout près de lui lorsqu'il leva la tête et tourna les yeux vers moi. Un doux et aimable sourire se dessina sur ses lèvres; il me tendit la main sans se lever et me dit :

— Te voilà, mon bon Léon : je suis charmé de te voir. Comment vas-tu maintenant? Tu es encore très-maigre; l'air de la campagne ne t'a pas encore entièrement rétabli; mais avec le temps, cela viendra.

Je connaissais si bien la voix de mon protecteur, j'en avais observé si attentivement pendant toute ma vie toutes les intonations, que je fus persuadé que son cœur était rempli en ce moment d'une profonde tristessse. Mon visage trahit probablement ma pensée, car il ne me laissa pas le temps d'exprimer mon inquiétude.

— Tu lis sur mes traits que j'ai du chagrin, n'est-ce pas? dit-il. Tu ne te trompes pas, Léon; mais je me sens très-malheureux. Depuis quelque jours l'avenir me paraît sombre comme la nuit. Cependant, j'ai encore une espérance; j'ai pensé que, toi sur qui j'ai veillé comme un tendre père, tu pourrais seul peut-être, préserver ma vieillesse d'un éternel chagrin, et j'ai cru que tu ne me refuserais pas le service que je viens te demander.

Les larmes aux yeux, je l'assurai que je bénirais Dieu,

s'il me permettait de prouver ma reconnaissaece à mes bienfaiteurs par un sacrifice quelconque, fût-ce au prix de ma vie.

— Ce que je vais te demander est une chose bien étrange, poursuivit-il; mais elle n'exige de ta part aucun sacrifice. Je désire seulement que, si tu acceptes la mission que je vais te confier, tu emploies toute ton éloquence et tu fasses tous tes efforts pour réussir; car, si cette dernière tentative devait rester vaine comme les autres, c'en serait fait pour toujours de l'espoir et du repos de ma vie. Assieds-toi là, à côté de moi, et écoute ce que je vais te dire.

Profondément ému par le ton triste et solennel de M. Pavelyn, je m'assis, sans rien dire, à côté de lui, et il commença ainsi :

— Tu sais, Léon, que Rose n'a jamais eu une forte santé. Sa mère et moi, pendant son enfance, avons toujours craint de la perdre. Aussi, combien nous avons remercié Dieu, quand elle revint de Marseille, si fraîche, si bien portante et si belle! Mais notre joie devait être de courte durée. A peine était-elle rentrée à la maison depuis quelques mois, qu'elle devint maigre et maladive. Un chagrin secret, sans cause connue, minait ses forces, et nous fûmes repris de cette crainte affreuse qui avait empoisonné une partie de notre vie. Je n'osais le dire à personne; mais une pensée horrible me poursuivait. Je voyais constamment devant mes yeux comme un fantôme qui menaçait mon en-

fant, l'implacable maladie que l'on appelle la phthisie.

Je pâlis, et un cri d'angoisse involontaire s'échappa de ma poitrine ; mais M. Pavelyn, donnant à mon émotion son interprétation la plus naturelle, reprit sans s'arrêter :

— Je me suis rendu secrètement à Bruxelles, j'y ai consulté un médecin célèbre, qui a été jadis mon compagnon d'études. Pour mieux juger de l'état de Rose, il est venu à Anvers : il a passé toute une après-dînée avec nous, en compagnie de Rose, comme un vieil ami, qui ne voulait pas quitter Anvers sans venir me voir.

Avant qu'il nous quittât, je le conduisis dans mon cabinet pour savoir si mon horrible crainte était fondée.

Il me déclara que Rose n'était pas phthisique.

Je levai les mains au ciel avec un cri de joie.

— Oh! merci, merci ! m'écriai-je étourdiment, c'eût été trop cruel.

— Tu m'interromps mal à propos, dit tristement M. Pavelyn. Plût à Dieu que la déclaration du médecin se fût arrêtée là ! Mais non ; il me fit comprendre que Rose, sans être atteinte d'une maladie des poumons, était cependant dangereusement malade, et que probablement elle mourrait après avoir langui longtemps, si je ne me hâtais d'avoir recours au seul moyen qui pût encore la sauver.

D'après lui, ce moyen, c'était de la marier.

XXV

Jusqu'alors, j'avais maîtrisé mon inquiétude, et pour ainsi dire retenu mon haleine; mais alors ma poitrine s'abaissa en laissant échapper un long soupir.

— Je comprends, dit mon protecteur, que de pareilles choses t'affectent péniblement, Léon; mais laisse-moi continuer, tu verras que j'ai des raisons pour me croire doublement malheureux. Le docteur m'avait dit que le mariage, en plaçant ma fille dans d'autres conditions et dans un autre milieu, en la chargeant des soins d'un ménage, lui donnerait l'occupation et les distractions nécessaires pour la fortifier et pour calmer ses nerfs. Je devais donc chercher un époux. La tâche était difficile, parce qu'elle devait être accomplie tout de suite. Dès l'enfance de Rose, le rêve de sa mère et le mien avaient été de lui donner la position la plus brillante par un beau mariage. Sa fortune, comme notre seule héritière, et son éducation distinguée, sinon la beauté de son visage, nous donnaient le droit de nourrir une semblable ambition pour notre unique enfant. Mais comment trouver en peu de temps un époux qui réalisât notre rêve, au moins en partie? Je m'étais torturé l'esprit pendant

plusieurs semaines, et je commençais à désespérer. Il y avait cependant un jeune homme que j'eusse accepté avec joie pour mon gendre; mais la fortune de ses parents était au moins quatre fois aussi grande que la mienne, et je prévoyais un refus. Je fus au comble de la joie lorsque le père du jeune homme, sur un mot vague de ma part, déclara qu'un mariage entre son fils et ma fille lui serait très-agréable, et qu'il donnait d'avance son consentement si les jeunes gens se convenaient. Le même jour son fils avait accepté la proposition avec une joie extraordinaire. Pour moi, j'étais au comble de mes vœux. Un pareil mariage! C'était une brillante alliance qui devait mêler le sang des Pavelyn au noble sang des Somerghem. — C'est du jeune M. de Somerghem que je parle; tu l'as vu lorsque tu es venu nous annoncer ton départ pour Bodeghem; tu l'as vu à notre soirée. Il n'a pas quitté Rose un seul instant. — C'est un jeune homme élégant et distingué. Haute noblesse, fortune colossale, éducation brillante, beauté de visage, il a tout pour lui. Eh bien, Léon, nous avons parlé à Rose de ce mariage; nous lui avons fait comprendre qu'il était nécessaire pour la sauver d'une maladie de langueur; nous l'avons suppliée de consentir en lui disant qu'elle nous donnerait une grande preuve d'amour. — Elle refuse!

M. Pavelyn se tut et attendit une réponse. Pendant qu'il parlait, j'étais si profondément plongé dans mes douloureuses réflexions; la révélation de l'état menaçant de Rose m'avait porté un coup si cruel que, pour

toute réponse, je répétai les derniers mots de mon interlocuteur, et murmurai d'une voix à peine intelligible :

— Elle refuse!

— Oui, Léon, reprit M. Pavelyn, elle refuse! Rien ne peut la faire changer de résolution. Je ne sais pas comment cela se fait; mais ce mariage semble lui faire horreur. Comprends-tu ce qui m'afflige si profondément? Non-seulement je ne puis pas sauver ma fille, mais ce projet de mariage est connu de toute la ville. Que penseraient les Somerghem d'un refus si offensant? Ah!... comme père, je suis menacé d'un chagrin éternel, et, comme homme, d'un insupportable affront! Toi seul, mon bon Léon, tu peux peut-être détourner de moi ce terrible malheur. Rose a pour toi une amitié sincère; tu es jeune comme elle, tu es éloquent; ta parole, pleine de sentiment, trouvera le chemin de son cœur. Fais-lui comprendre et démontre-lui qu'elle doit accepter ce mariage; c'est un service inappréciable que je te prie de me rendre. Oh! puisses-tu réussir, et je m'estimerais payé cent fois de tout ce que j'ai fait pour toi! N'est-ce pas, Léon, tu rassembleras toutes tes forces pour obtenir de Rose son consentement à ce mariage.

Depuis quelques minutes, j'avais prévu ce que M. Pavelyn allait me dire. Moi, moi-même! je devais supplier Rose d'épouser Conrad de Somerghem... Au premier abord, cette pensée m'avait fait frissonner; mais tout à coup un retour s'était fait dans mes réflexions. Ce mariage était peut-être, en effet, le seul moyen de sauver

Rose d'une consomption mortelle. L'homme dont j'avais reçu les bienfaits implorait cet effort de ma reconnaissance. Oh! il n'y avait pas à hésiter; si je ne voulais pas passer à mes propres yeux pour un être lâche, égoïste et méprisable, il fallait accomplir le sacrifice franchement et résolûment. Aussi répartis-je que j'étais prêt à partir avec lui pour Anvers, afin de conseiller à Rose d'épouser M. de Somerghem.

— Mais tu feras des efforts, beaucoup d'efforts, tu puiseras dans son amitié pour toi et dans notre amour pour elle tous les arguments possibles?

— Avant de partir, je prierai Dieu pour qu'il donne du pouvoir à ma parole, répondis-je. Fiez-vous à ma gratitude et à mon ardent désir de faire tout ce qui peut vous être agréable. Vous dites que ce mariage peut sauver Rose, monsieur! pourrais-je hésiter?

— C'est une tâche difficile que je t'impose, soupira mon bienfaiteur. Tu ne connais pas Rose comme nous. C'est une fille douce et tranquille, jamais égoïste ni volontaire dans les choses ordinaires; mais, quand une fois elle a fermement décidé quelque chose, on s'aperçoit alors qu'elle est douée d'une singulière force de volonté. Souvent je m'en suis secrètement réjoui, car j'y voyais le signe d'un caractère noble et fort; mais, maintenant, nous avons malheureusement à craindre que nous ne soyons, nous et elle-même, les victimes de cette force de volonté!

M. Pavelyn s'était levé et marchait lentement dans l'avenue des hêtres. Croyant qu'il voulait me mener im-

médiatement à Anvers, je lui demandai un quart d'heure pour retourner dans la maison de mon père et m'habiller convenablement; mais il me dit que je devais rester à Bodegem au moins jusqu'au lendemain ; s'il me ramenait dans sa voiture, Rose soupçonnerait que son père m'avait imposé cette mission, et mes conseils perdraient beaucoup de leur poids et de leur force. Je devais venir par la diligence et faire comme si je ne savais rien. M. Pavelyn trouverait un prétexte pour faire tomber la conversation sur le mariage.

Chemin faisant, il se donna encore beaucoup de peinpour me faire sentir quel prix il attachait à ma réussite, et il me conjura de ne rien épargner pour atteindre mon but. Dès que nous approchâmes du château, il appela ses gens et leur donna l'ordre d'atteler sans retard.

Pendant qu'on attelait, il causa gaiement avec moi. Son chagrin s'était allégé par l'espoir que je détournerais de lui et de son enfant le mal qu'il redoutait. Mes paroles lui avaient inspiré cette espérance. Comme je supposais que Rose avait refusé le mariage parce qu'elle m'aimait, je ne doutais pas que, d'après mes conseils, elle ne se soumît à la nécessité reconnue, quel que pût être le sacrifice. J'avais exprimé plusieurs fois cette conviction intime, et mon bienfaiteur m'en était sincèrement reconnaissant. Au moment de monter en voiture, il me serra encore les deux mains et me dit avec un regard où brillait de nouveau la confiance :

— A demain donc, mon bon Léon ; Dieu te donnera

la force de remplir heureusement ta noble mission.

Je suivis des yeux la voiture, jusqu'à ce qu'elle eût tout à fait disparu à mes regards; puis je quittai le château et pris un sentier solitaire. En présence de M. Pavelyn, je n'avais pas pu réfléchir avec toute la lucidité voulue à la position nouvelle où sa démarche inattendue m'avait placé; mais, quand je fus seul et que je n'eus plus besoin de surmonter mon émotion, mon cœur se mit à battre violemment, je me sentis pâlir et mes jambes se dérober sous moi. Mon âme voulait se révolter contre le sacrifice de sa dernière espérance, mais cette lutte contre le sentiment du devoir ne fut pas longue. Bientôt j'envisageai sous un tout autre point de vue la tâche qui m'était imposée. J'aimais la fille de mes bienfaiteurs; peut-être n'avais-je pas fait ce que j'eusse dû faire pour combattre et pour étouffer cette inclination; peut-être étais-je vraiment coupable envers mes bienfaiteurs et envers Dieu. J'avais bien cherché dans ma conscience toute sorte de raisons pour excuser ma faiblesse; mais, maintenant, l'heure était venue de prouver que mon amour était assez pur et assez noble pour s'immoler au bonheur de celle qui en était l'objet. Certes, c'était une mission pénible que j'avais acceptée, et je prévoyais que bien des fois encore son cœur se serrerait d'angoisse et de douleur avant que le sacrifice fût consommé, mais j'offrirais mes souffrances à Dieu comme une punition de mon égarement, et, si j'étais coupable, il m'accorderait peut-être, avec son pardon, la paix du cœur que j'avais perdue.

Ainsi rêvant et fermement résolu à chasser toutes pensées autres que celles qui pouvaient m'encourager à accomplir franchement ma terrible tâche, je dirigeai mes pas vers la demeure de mes parents.

XXVI

Le lendemain, lorsque je descendis de la diligence à la porte de la ville et que j'entrai dans la rue qui devait me conduire immédiatement à la maison de M. Pavelyn, il me fallut rassembler toute mon énergie pour ne point défaillir au moment d'accomplir ma tâche. Jusqu'alors, j'étais parvenu à combattre mon hésitation et ma crainte; mais, maintenant que chaque pas me rapprochait du moment fatal, je sentais ma force m'abandonner. Mon cœur battait violemment, et de temps en temps un frisson glacial parcourait mes membres. Ce n'est pas que j'hésitasse dans ma résolution, ni que j'eusse quelque regret d'avoir accepté la douloureuse mission; mais il y avait en moi une puissance secrète qui luttait contre ma volonté, et dont les efforts tumultueux augmentaient à chaque instant ma frayeur et mes souffrances.

Après m'être arrêté deux ou trois fois en chemin pour maîtriser mon agitation, je crus avoir repris un peu de calme, et je sonnai hardiment à la porte de M. Pavelyn.

Comme je me présentai à l'heure convenue, M. Pavelyn épiait mon arrivée. Il vint à ma rencontre dans le vestibule, me serra la main avec joie, et m'introduisit sur-le-champ dans la chambre où sa fille était assise auprès d'une table, tenant une broderie à la main.

— Vois, Rose! s'écria-t-il gaiement, voici Léon qui vient nous voir.

Elle leva la tête de dessus son ouvrage. Son visage s'illumina de l'éclat d'une joie indescriptible, ses yeux firent rayonner vers moi un regard plein d'amour et de reconnaissance. Ma présence seule la rendait heureuse... Pauvre victime d'un penchant défendu!

L'effet que cette démonstration, dont le sens ne pouvait m'échapper, produisit sur moi fut si profond, que je dus faire un effort pour retenir les larmes qui montaient à mes yeux. Mais Rose, que mon arrivée inattendue avait surprise, se rendit immédiatement maîtresse de son émotion. Après avoir balbutié un aimable salut, elle avait repris tout son calme, et, dans ses réponses à ce que son père ou moi lui disions, il n'y avait plus rien qui pût faire soupçonner une profonde émotion.

Nous causâmes pendant quelque temps de choses presque indifférentes; puis M. Pavelyn porta la conversation sur le mariage. Il fit comme si je ne savais rien de Rose, énuméra brièvement toutes les raison qui devaient décider sa fille à accepter cette brillante alliance, et me demanda ensuite directement quelle était mon opinion sur cette affaire.

— Il ne peut y avoir de doute, affirmai-je : mademoiselle Rose doit donner son consentement ; car un pareil mariage...

Un coup d'œil de Rose fit expirer la parole sur mes lèvres. Elle me considérait avec étonnement, avec reproche et avec effroi ; un pénible sourire errait sur ses lèvres, sourire presque imperceptible, mais convulsif comme celui d'une personne qui a reçu une blessure mortelle et qui ne veut pas se plaindre.

M. Pavelyn, remarquant mon hésitation, vint à mon secours et dit quelques mots pour m'encourager à continuer ma tâche.

Je recommençai avec douceur, mais avec résolution, à lui conseiller de se marier. Elle avait baissé la tête et paraissait m'écouter avec patience, sinon avec indifférence.

D'abord je fis valoir la grande fortune de Conrad de Somerghem, sa haute noblesse et l'excellence de ses qualités. J'allais invoquer la raison principale et parler à Rose de sa maladie et du chagrin de ses parents, lorsque M. Pavelyn sortit de la chambre. La pauvre enfant suivit son père des yeux et me considéra avec un regard qui me fit frémir et me frappa de stupeur. Comme le langage de l'âme est admirablement clair !

Rose n'avait point parlé, et cependant j'avais compris mot pour mot ce qu'elle m'avait dit. Hélas ! elle m'accusait d'avoir conspiré avec son père pour faire violence à ses sentiments. Elle me reprochait cette ruse cruelle et la blessure dont je venais volontairement de déchirer

son cœur. J'étais extrêmement ému, et je bégayais quelques mots d'excuse; mais elle, avec un calme qui me dominait, me dit doucement :

— C'est bien, Léon, continuez. Accomplissez sans hésiter votre mission; je vous écouterai jusqu'au bout.

Je sentais des larmes prêtes à jaillir de mes yeux; mon cœur était serré, la pâleur de l'angoisse décolorait mon visage. Alors, la crainte me fit résister violemment à mon émotion. J'appelai à mon secours la conscience du devoir et toute l'énergie de ma volonté. Je repris d'une voix tremblante :

— Rose, vous êtes malade. Vos parents redoutent un affreux malheur! Ah! délivrez-les de l'angoisse qui abrégerait leurs jours. Ils vous ont donné la vie; toutes leurs espérances sont concentrées sur vous. Si la consomption devait leur enlever leur enfant, leur fille unique, ils mourraient de désespoir. Si c'est un sacrifice, un pénible sacrifice même que l'on exige de vous, acceptez-le, je vous en supplie, par pitié, par amour pour votre bon père, pour votre tendre mère!

Je croyais avoir fait quelque impression sur l'esprit de Rose; mais, voyant que je m'étais trompé, je m'interrompis.

— Malheureux Léon! dit-elle en soupirant, pourquoi retourner ainsi le poignard dans votre cœur et dans le mien? La consomption, dites-vous? Mais, pour accepter ce mariage, il me faudrait tuer dans mon cœur un sentiment qui est devenu ma vie même. J'aime mieux mou-

rir de consompion! Alors, du moins, je ne profanerai pas le sentiment qui s'est emparé de mon âme; alors, du moins, je l'emporterai avec moi dans la tombe sans l'avoir souillé par une promesse parjure!

Je fus si profondément ému à cette révélation du secret de son cœur; ces affreuses paroles : consomption, mort, tombe, m'inspirèrent une telle frayeur et une si vive pitié, qu'un torrent de larmes ruissela sur mes joues. Je voulus parler, la voix s'arrêta dans mon gosier.

— Ne pleurez pas, Léon, dit Rose ; la fatalité cruelle qui pèse sur nous ne peut se fléchir par des larmes. Dieu nous a refusé le bonheur sur la terre, courbons la tête avec résignation et sans nous plaindre. J'en mourrai peut-être; mais pourquoi croire qu'il ne reste plus d'espoir après la mort? N'y a-t-il donc pas une seconde vie?

Égaré, hors de moi, succombant presque à ma douleur, e m'écriai d'une voix entrecoupée par les sanglots :

— Non, non, vous ne pouvez pas mourir, Rose ! Oh! Rose, écoutez-moi! Ce mariage doit briser un cœur dont chaque battement était un soupir pour vous; il doit empoisonner une vie qui ne consistait qu'à vous aimer, il doit tuer une âme qui vous adorait comme la Divinité; mais il doit aussi vous sauver de la mort qui vous menace, il doit épargner à vos parents, à mes bienfaiteurs, le plus affreux désespoir; il doit excuser notre égarement devant Dieu!... Oh! Rose, par les souvenirs de notre enfance, par tout ce que j'ai espéré et souffert, par mon amour insensé, mais sans bornes, pour celle qui

m'a fait artiste, oh! je vous en conjure, laissez-vous fléchir! Accordez-moi un seul moyen de reconnaître les bienfaits de votre père, et ne m'ôtez pas l'espérance que vous resterez sur la terre pour lui fermer les yeux. Ah! voyez, Rose! voyez, je vous en supplie à genoux... Ecoutez, exaucez ma prière!

Je me laissai tomber à genoux en versant d'abondantes larmes et en tendant vers elle des mains suppliantes. Quelque chose qui me frappa de stupeur s'était passé en elle : une joie excessive brillait sur sa physionomie. Les bienheureux qui voient s'entr'ouvrir le ciel n'ont pas un sourire plus céleste. Pendant que je répétais ma prière avec plus d'ardeur, elle me tendit la main et me dit :

— Ah! j'en étais sûre, et cependant, je n'osais pas y croire tout à fait; maintenant, le doute est loin de moi. Merci, merci, Léon! Si Dieu a décidé de ma vie, maintenant je puis mourir!

Tout à coup je fus saisi d'une émotion terrible, je sautai debout en tremblant, et je courbai la tête en poussant un cri étouffé. Une porte s'était ouverte, et M. Pavelyn m'avait vu agenouillé aux pieds de sa fille! Cependant ce n'était pas cela qui m'agitait; car j'aurais facilement pu lui expliquer cette attitude suppliante; mais, dans le regard qu'il fixait sur moi, il y avait tant d'amertume et un courroux si sombre, quoiqu'il fût contenu, que je ne pus douter qu'il n'eût surpris le secret de mon amour pour sa fille.

Sans rien dire, M. Pavelyn tira le cordon d'une son-

nette et attendit l'arrivée d'un domestique. Ce fut un moment anxieux ; un silence de mort régnait dans le salon ; Rose tenait ses yeux baissés ; j'étais plus mort que vif, et je dus m'appuyer au marbre de la cheminée pour ne pas plier sur mes jambes chancelantes.

Une servante parut.

— Allez, dit M. Pavelyn, avertissez madame Pavelyn que Rose la prie de venir auprès d'elle sur-le-champ.

Dès que la servante eut disparu, mon protecteur, irrité, me dit d'une voix dont l'altération glaça mon sang dans mes veines :

— Venez, suivez-moi ; je dois être seul avec vous.

Comme dans mon trouble et ma défaillance je ne m'empressais pas de lui obéir, il me saisit par la main et m'entraîna hors du salon. Près de la porte, je retournai la tête, dans un mouvement involontaire : c'était mon âme qui, par un dernier regard, voulait dire un éternel adieu à l'âme qu'elle aimait. Je vis Rose, debout, le doigt levé vers le ciel, comme une prophétesse; ses traits étaient illuminés; l'espérance et la foi rayonnaient dans ses yeux. Elle me montra le ciel, et je compris qu'elle me disait adieu jusque dans le sein de Dieu.

M. Pavelyn paraissait péniblement affecté de l'attitude de sa fille, car il me serrait le poignet et m'entraîna à grands pas dans une chambre retirée dont il ferma la porte derrière lui.

Écrasé sous le poids de la honte, et presque insensible, je demeurai immobile à la place même où mon bienfai-

teur m'avait conduit. Il croisa les bras sur sa poitrine et me regarda silencieusement; je ne pus supporter ce regard, et je me laissai tomber sur une chaise en cachant dans mes mains ma figure et mes larmes.

— Ainsi, voilà ma récompense! s'écria M. Pavelyn d'une voix altérée. Cet enfant que j'ai tiré de la pauvreté, que j'ai aimé comme un fils, que j'ai comblé de bienfaits, cet enfant était un serpent qui s'est glissé dans ma famille pour empoisonner ma vie! Le fils du sabotier, non content d'oser lever les yeux sur l'héritière de ma fortune et de mon nom, voudrait entraîner ma fille unique à partager son coupable amour! Insensé! La reconnaissance n'avait-elle donc pas assez de puissance dans votre cœur pour étouffer une pareille inclination? Ne prévoyiez-vous pas que vous alliez commettre une lâcheté et un crime! Qu'avez-vous osé croire? qu'avez-vous osé espérer? Ah! c'est une malédiction de Dieu.

J'étais pâle comme la mort; je tremblais; je me tordais les mains de désespoir; je tendais les bras vers M. Pavelyn en bégayant des paroles confuses. Mon émotion extraordinaire, mon angoisse mortelle et mon désespoir sans bornes éveillèrent quelque compassion dans le cœur de mon bienfaiteur; car ce fut avec moins de colère qu'il reprit :

— Non, ne répétez pas l'aveu de votre coupable égarement; j'ai tout entendu. Hélas! puisse le ciel vous le pardonner! Tandis que je vous prodiguais mon amitié, et que je songeais nuit et jour à votre avenir, vous par-

liez à mon enfant d'un amour qui devait abréger notre vie à tous, et couvrir notre tombe d'une honte ineffaçable.

La blessure sanglante que me fit cette accusation me rendit la parole; j'essayai, à travers mes sanglots, de faire comprendre à M. Pavelyn que je n'avais jamais, avant cette journée fatale, trahi par un mot ni par un signe la malheureuse passion que j'avais pour Rose. Je lui dis combien j'avais lutté et souffert; comment j'étais retourné à Bodeghem avec l'intention de ne plus fouler le pavé de la ville d'Anvers, et comment mon amaigrissement et ma fièvre n'étaient que la conséquence du combat désespéré que j'avais livré contre moi-même. — Enfin, je me jetai aux pieds de mon bienfaiteur, et, les arrosant de mes larmes, j'implorai sa pitié et son pardon. Je lui dis que je voulais fuir, fût-ce au bout de la terre; mais je le conjurai de ne pas me charger du poids de sa malédiction. Il me releva d'un geste bref et répondit :

— Malheureux, je vous ai tant aimé, que, maintenant encore, je puis croire à votre innocence! Je ne vous ferai donc plus de reproches inutiles. Personne au monde, dites-vous, ne sait rien de votre fol amour pour Rose, ni de sa faiblesse... C'est un grand bonheur, oui, oui; car, si quelqu'un avait surpris ce terrible secret, où irais-je cacher ma honte? Comment ma femme supporterait-elle le poids de son malheur? Et Conrad de Somerghem, qui se saurait repoussé pour un... Non, je surmonte

ma colère, mon indignation ; c'est une consolation pour moi que, maintenant du moins, vous sentiez ce qu'un devoir inexorable exige de vous. C'est assez. Le silence, l'éternel oubli doit ensevelir ce secret; vous comprendrez, je l'espère, que vous devez quitter immédiatement cette maison. Partez, allez loin, très-loin ; que personne de nous n'entende plus parler de vous. Que mon enfant surtout puisse oublier jusqu'à votre existence. Je vous en prie, je vous en supplie, Léon, si vous êtes reconnaissant de mes bienfaits, soumettez-vous de bonne volonté et avec conscience à cette nécessité... On a besoin d'argent pour voyager; je ne veux pas que vous manquiez de rien.

A ces mots, il posa une bourse à côté de moi sur la table; mais, moi, anéanti par tant de bonté, je m'élançai vers lui, et lui pris les mains que j'arrosai de mes larmes en m'écriant :

— Oh! merci, merci! je prierai Dieu sans cesse pour qu'il vous accorde ses bénédictions! Adieu! ayez pitié de l'infortuné dont le dernier soupir sera un cri de reconnaissance pour vous. Oh! mon Dieu... Adieu, noble cœur, généreux protecteur, adieu!

En achevant ces mots, je m'enfuis. Je me précipitai dans la rue comme un aveugle, et, poursuivi par l'angoisse et le désespoir, je courus droit devant moi, sans savoir ce que je faisais. Je sortis de la ville par la première porte qui se présenta devant moi, et lorsque j'arrivai au bout du faubourg et que je vis le monde ouvert

devant moi je poussai un cri de joie, et je redoublai de vitesse, comme si chaque pas qui m'éloignait de la demeure de mon bienfaiteur devait diminuer le poids de ma honte et l'horreur de mon crime.

XXVII

Le premier jour de ma fuite, je tombai d'épuisement près d'un village non loin de Bruxelles. Quoique j'eusse refusé le secours que m'avait offert mon protecteur, je n'étais pas sans argent. Je possédais trois napoléons d'or et quatre ou cinq francs en menue monnaie. Après quelques moments de repos, j'entrai dans le village et je cherchai une auberge. Le lendemain, au point du jour, je repris mon voyage dans la direction de la France, car je croyais que, dans ce grand pays dont je connaissais bien la langue, je trouverais mieux qu'ailleurs les moyens de me cacher et de soutenir ma vie amère sans qu'on en apprît jamais rien à Anvers.

Après avoir marché pendant quatre jours sans discontinuer, je me trouvai enfin assez loin sur la terre de France, dans un petit village aux environs de Compiègne. Maintenant qu'il y avait entre Rose et moi une distance de cinquante à soixante lieues, maintenant que

je me savais éloigné de toutes les grandes routes et que je n'avais plus à craindre que l'on pût découvrir les traces de ma fuite, je ne sentais plus la nécessité de continuer mon voyage. Les gens chez qui j'étais logé ne m'inquiétaient pas par des questions indiscrètes et ne s'étonnaient pas de ma singulière taciturnité.

Il y avait autour du village beaucoup de petits vallons où l'on pouvait rêver tout à son aise, et à peu de distance s'étendait la forêt impériale de Compiègne, où les malheureux peuvent s'égarer dans la plus complète solitude avec leurs tristes pensées.

C'était le plus souvent dans les endroits les plus sombres de cette forêt que je passais mes journées, immobile pendant des heures entières, les yeux fixés sur un même point et les bras croisés sur ma poitrine; ou bien allant et venant, riant et soupirant, répandant sur le gazon la rosée de mes larmes jusqu'à ce que la cloche de midi ou l'obscurité du soir me rappelât au village.

Je pensais à ma mère, à M. Pavelyn et à mon avenir perdu : je sentais les remords de ma conscience; je voyais pleurer mes bienfaiteurs à la vue du dépérissement de leur enfant; j'entendais une malédiction sortir de leur bouche contre l'ingrat dont l'orgueil insensé était la cause du malheur de leur vie; mais, si affreux que fussent les souvenirs et les visions qui passaient devant mes yeux, je trouvai dans mon âme malade assez de force pour les chasser, et pour évoquer à leur place une autre image, une resplendissante et admirable appari-

Digitized by Google

tion. Alors Rose s'élevait à mes yeux, des brouillards de la forêt, avec le sourire de l'espérance aux lèvres, le feu de l'enthousiasme dans le regard et me montrant du doigt le ciel, comme elle m'était apparue lors de notre fatal et éternel adieu. D'autres fois, j'écoutais une voix plaintive et je voyais à travers le feuillage l'ombre vaporeuse d'une vierge angélique. C'était l'âme de Rose qui venait me répéter l'aveu de son amour. « Plutôt mourir ! plutôt mourir ! » murmurait-elle à mon oreille d'une voix solennelle et touchante. Et alors, en extase et dans un oubli complet du monde, je me sentais heureux par-dessus tous les hommes, et je riais au fond de la forêt solitaire, comme un pauvre fou qui a perdu la conscience de lui-même.

Malgré le dérangement maladif de mon esprit, je songeais à ma mère avec une profonde inquiétude. Elle ne s'étonnerait pas pendant la première semaine de mon départ combien je resterais de jours à Anvers ; mais enfin elle s'informerait de moi, et alors de quel coup terrible ne serait-elle point frappée en apprenant que j'avais disparu sans laisser aucune trace derrière moi ! Je devais et je voulais lui écrire. Mais que lui dirais-je dans cette lettre ? Je ne pouvais pas lui révéler la vérité ; car je voulais accomplir avec une religieuse fidélité la promesse que j'avais faite à mon bienfaiteur. Vingt fois je me penchai sur mon papier pour commencer une lettre mensongère ; mais le mensonge ne voulait pas sortir de ma plume.

Après une lutte qui dura quatre jours, je cédai enfin a

l'impérieuse nécessité, et j'écrivis à ma mère. Je lui dis avec mille protestations d'amour, et en implorant son pardon, que je voulais entreprendre un voyage en France, en Allemagne et en Italie, pour compléter mon éducation d'artiste. Que j'étais parti sans lui dire adieu, de crainte que mes parents ou M. Pavelyn ne me détournassent de l'exécution d'un projet qui me poursuivait depuis plus d'une année et qui m'avait rendu malade. J'ajoutai qu'elle ne devait pas être inquiète de moi, que je lui donnerais souvent de mes nouvelles, que je penserais toujours à elle avec amour et que je reviendrais le plus tôt possible, avec la ferme volonté d'embellir ses vieux jours et de la rendre heureuse.

Pour ne pas laisser deviner à mes parents le lieu de mon séjour ou le lieu de ma fuite, je pris la voiture de poste qui passait sur la chaussée voisine, et je me fis conduire jusqu'à Reims, où je jetai ma lettre à la poste. Le soir, j'étais revenu dans le village.

Cette lettre à ma mère m'avait coûté bien des efforts incroyables; mais, maintenant qu'elle était partie et que je pouvais espérer que mes parents seraient du moins rassurés sur mon existence, je sentais mon cœur déchargé d'un poids étouffant, et mon esprit tout à fait libre de se livrer, dans un oubli complet, à ses continuelles rêveries.

Je n'aurais point, de longtemps, songé à quitter mon village solitaire, car j'aimais la forêt de Compiègne et ses sentiers ombreux; mais je m'aperçus bientôt que mes finances étaient presque épuisées. D'ailleurs, mes

singulières allures commençaient à être remarquées dans le village, et l'on me faisait des questions indiscrètes qui me déplaisaient. Il fallait donc prendre un parti et m'en aller. Paris était le seul endroit où je pusse me rendre avec l'espoir de rester inconnu et caché dans la foule, et de trouver de l'ouvrage comme sculpteur, afin d'échapper à la misère qui me menaçait.

Deux jours après, j'entrais, le bâton de voyage à la main, dans la capitale de la France. Pendant une semaine, je logeai dans un petit hôtel garni; mais alors, rappelé à l'économie par la vue de ma dernière pièce de cinq francs, je cherchai un logement moins coûteux. Je pris possession d'une petite chambre sous les combles d'une haute maison dans la rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, derrière le Panthéon. De là, mes yeux embrassaient tout le panorama de l'immense cité, et mon regard pouvait se perdre pendant des heures dans l'horizon brumeux, comme dans l'infini. A mes pieds grondait le roulement de milliers de voitures; au-dessus de ma tête bruissait le mouvement d'un million d'habitants; j'entendais même, dans la maison qui me servait d'asile, le chant de gens joyeux, le cri des enfants, et les appels des personnes qui montaient et descendaient l'escalier; mais tous ces bruits m'étaient étrangers, et, au milieu de Paris et de son innombrable population, je me sentais plus loin du mondo et plus isolé que dans le petit village perdu près de Compiègne.

Dès la première heure de mon séjour dans cette petite

chambre, elle me devint chère. Quelle autre patrie était mieux faite pour mon âme attristée, que cet étroit réduit, perdu sous le toit d'une maison qui était elle-même un petit monde, mais avec un horizon sans limites, où mes pensées pouvaient s'égarer en toute liberté?

Si la nécessité n'avait pas interrompu mes rêves, il me semble que j'aurais passé toute ma vie la tête penchée hors de ma petite fenêtre. Mais il n'y avait pas moyen d'oublier que la pauvreté se tenait à mes côtés. Je m'arrachai donc de ce lieu enchanteur, et je descendis dans la rue, pour aller demander de l'ouvrage chez les maîtres statuaires, comme je l'avais déjà fait infructueusement depuis plusieurs jours.

Ce jour-là, je devais être plus heureux. Je m'adressai à un sculpteur très-estimé, qui demeurait dans une maison de la rue de Seine, en lui disant que j'étais un jeune artiste, un premier prix de l'Académie d'Anvers, qui avait entrepris le voyage de Paris pour se perfectionner dans ses études; mais que, me trouvant sans argent, j'étais obligé de chercher de l'ouvrage pour vivre. L'humilité de mon langage lui inspira sans doute de la confiance; car il ne m'en demanda pas davantage, et me conduisit sur-le-champ dans un grand atelier où beaucoup de jeunes gens et même d'hommes faits étaient occupés à tailler dans le bois et dans la pierre différentes statues, et des ornements de toute espèce. — Il appela le chef de l'atelier, lui dit quelques mots à voix basse; puis, se tournant vers moi :

— On va vous mettre à l'épreuve, mon garçon, dit-il. Ce soir, je verrai ce que vous savez. Si je suis content, je vous donnerai de l'ouvrage. A l'œuvre donc, et bon courage !

On m'apporta une petite ébauche en plâtre représentant un archange, et un bloc de bois de tilleul, où je devais tailler la tête de l'ange jusqu'au cou, grande quatre fois comme le modèle. On me procura en même temps tout ce qu'il me fallait : un établi, des outils, et même une blouse grise, pour ne pas souiller mes habits.

Vers le soir, j'avais presque entièrement terminé la tête d'ange. J'étais content de moi-même, car j'avais la conviction que mon essai était parfaitement réussi. Aussi, je travaillais avec tant d'ardeur, que je ne remarquai pas que depuis quelques instants le sculpteur était derrière moi, et regardait ce que je faisais.

Il me tapa sur l'épaule, et me dit avec un sourire aimable :

— Oh ! oh ! mon gaillard, vous osez corriger le modèle ! C'est égal, j'aime cela, quand la hardiesse marche de pair avec le talent. Je suis satisfait; vous travaillerez pour moi; et, pour vous faire voir que je veux du bien à de jeunes artistes comme vous, je vous donnerai le salaire d'un premier ouvrier.

Depuis ce jour, je travaillai dans le grand atelier au milieu de nombreux compagnons. Il y avait à exécuter, pour une église de la ville de Bordeaux, un grand autel avec toutes ses statues et tous ses ornements. L'ouvrage

se trouvait en retard et était pressé. C'est à cette circonstance que je devais mon admission immédiate.

Dès le premier jour de mon entrée à l'atelier, mes camarades avaient tâché de savoir qui j'étais. Au commencement, ils excusèrent ma discrétion et ma réserve; mais bientôt mon continuel silence les aigrit, et je devins de plus en plus l'objet de leurs railleries, sinon de leur haine. — Cette disposition hostile de mes camarades m'affligea; je fis tous mes efforts pour être un peu plus communicatif, et pour leur être agréable; mais j'eus beau me faire violence, je ne parvins pas à chasser les images qui, même pendant que je travaillais avec ardeur, étaient sans cesse présentes à mon esprit, et l'emportaient dans le monde des idées tristes... Rose, toujours Rose! qui me montrait le ciel comme la patrie des pauvres bannis du bonheur, et murmurait à mon oreille : « Plutôt mourir! plutôt mourir! »

Lorsque la fin des heures de travail me rendait ma liberté, je prenais mon vol, comme un oiseau échappé de sa cage, vers la montagne Sainte-Geneviève, et je m'asseyais sur une chaise devant ma petite fenêtre, et je regardais d'un œil vague les reflets dorés du soir, et je rêvais d'elle, de son sourire et de son aveu; ou bien je pensais à sa maladie, au chagrin de ma pauvre mère, et je pleurais, et je suppliais Dieu, les mains levées vers lui, de la protéger et de me pardonner, dans sa miséricorde infinie. Et je ne quittais ma place favorite que quand la fatigue m'obligeait à me mettre au lit pour réparer mes forces.

XXVIII

Il y avait deux mois que je travaillais avec mes camarades à l'achèvement du grand autel.

Un jour, le sculpteur me fit appeler dans son atelier particulier. Il me montra un modèle de plâtre — qu'à son ancre symbolique on pouvait reconnaître pour une personnification de l'Espérance, — et me dit de l'examiner avec attention, parce qu'il désirait avoir mon avis.

— Eh bien, demanda-t-il après quelques instants, que pensez-vous de cette statue?

— Telle qu'elle est comprise, je la trouve extrêmement belle, répondis-je d'un ton craintif.

— Telle qu'elle est comprise? répéta-t-il. Il y a donc une restriction? Voyons, parlez franchement; je ne vous ai pas appelé ici pour recevoir vos éloges. Il manque quelque chose à cette ébauche. Si vous pouver trouver ce que c'est, vous me rendrez service; car cela commence à m'ennuyer terriblement.

— Mon talent est trop borné, murmurai-je, pour que j'ose critiquer une si belle œuvre; cependant je reconnais que, si j'avais dû l'entreprendre moi-même, mon

imagination me l'eût fait concevoir moins bien sans doute, mais autrement.

— Mais comment l'auriez-vous conçue ? C'est précisément là ce que je veux savoir, s'écria mon maître avec impatience.

Je lui expliquai que, d'après moi, la beauté corporelle que les Grecs ont recherchée, répondait sans doute à leurs mœurs et à leur religion ; que le christianisme, regardant le corps comme poussière, avait plutôt pour but, dans l'art, de traduire les émotions de l'âme immortelle. L'ébauche de la statue de l'Espérance, si elle était mon ouvrage, ne ressemblerait donc pas tant à une divinité grecque ; je la ferais plus humaine, trop humaine probablement.

Mon maître paraissait écouter mes paroles avec plaisir Il m'arracha encore une remarque sur l'expression du visage de sa statue. D'abord, je tâchai de lui faire comprendre, avec la plus grande réserve, que je trouvais l'expression trop calme, trop froide, et manquant d'élan vers celui qui est la source de toute espérance. Insensiblement je me laissai entraîner par mon sentiment ; on avait touché une des cordes de mon cœur, qui n'en demandait pas tant pour vibrer avec violence. Je représentai l'espérance comme l'unique source de toute foi, de toute religion, de toute joie ; — car, si le Créateur n'avait pas mis au cœur de l'homme l'étincelle lumineuse de l'espérance, où celui-ci trouverait-il la raison et la force de supporter les sacrifices, les douleurs et le travail de

la vie, s'il ne savait pas qu'un être suprême lui tiendra compte de ses labeurs et de ses souffrances?

Mon maître fut vivement touché de mon langage enthousiaste, et, tout en me disant que je me laissais peut-être exalter jusqu'à l'exagération, il me serra la main avec une satisfaction sincère.

Il m'expliqua pourquoi cette ébauche l'ennuyait, comme il me l'avait dit. Un banquier excessivement riche, possesseur d'un magnifique cabinet d'objets d'art, lui avait commandé la statue de marbre de l'Espérance, pour être placée au milieu de plusieurs chefs-d'œuvre de sculpture. Ce banquier, originaire d'Allemagne, était un homme très-religieux. Il avait sur l'art d'autres idées que celles qui sont reçues en France. Plusieurs fois déjà, il était venu voir le modèle ébauché, et, chaque fois, il s'en était montré mécontent, malgré les nombreuses modifications que mon maître y avait faites. Le banquier avait à peu près les mêmes idées que moi sur les exigences de ce que nous appelons l'art chrétien, et cela étonnait grandement mon maître. Quoiqu'il en soit, mon maître tenait beaucoup à satisfaire le riche amateur, et il me pria instamment de lui dire d'une façon plus précise et plusdétaillée comment je croyais que la pose, l'expression et les formes de sa statue devaient être pour répondre au vœu du banquier.

Je parlai si longtemps et je conseillai tant de changements, qu'à la fin aucune des parties de sa composition n'avait échappé à mes critiques, cependant comme je par-

lais avec beaucoup de respect, ma franchise ne blessa pas le sculpteur. Il secoua la tête d'un air pensif, et dit :

— Vous autres, hommes du Nord, vous comprenez l'art autrement que nous le comprenons en France aujourd'hui. Qui a tort ? qui a raison ? Nous laisserons la question pendante. En tous cas, je me fais vieux, et ce n'est pas à mon âge que l'on change son esprit et ses yeux. Il m'est impossible de satisfaire le banquier; et cependant je serais profondément désolé si je devais perdre quelque chose de son estime et de sa haute protection.

Il y eut un moment de silence.

— Mais, mon brave garçon, demanda tout à coup mon maître, si je vous priais de faire une maquette d'après vos idées, y mettriez-vous le cachet de vos sentiments sur l'art chrétien ?

— J'ose l'espérer, quant à l'idée du moins, répondis-je. Quant aux formes et aux proportions des différentes parties, votre main de maître devrait les corriger; car, en ce point, je suis encore novice et inexpérimenté.

— Ah ! c'est naturellement ainsi que je l'entends, s'écria le sculpteur. Demain je pars pour Bordeaux avec toutes les pièces de l'autel achevé. Pour le placer dans l'église, je serai au moins huit jours absent. Il y a là-haut, au troisième étage, une petite chambre où je travaille quelquefois. J'y ferai monter de la terre glaise. C'est là que vous ferez votre ébauche. Il y a une sonnette; l'apprenti viendra à votre appel pour recevoir vos

ordres. Vous garderez sur vous la clef de cette chambre. Je défendrai que personne vienne vous déranger. Vous profiterez de votre temps, et vous avancerez votre maquette autant que vous pourrez. Je suis curieux de voir de quoi vous êtes capable... Ainsi c'est dit, n'est-ce pas, demain vous vous mettrez à l'œuvre? Et vous me ferez une Espérance chrétienne.

Je promis de faire de mon mieux pour mériter son approbation.

Le lendemain, je pétrissais l'argile avec passion, car j'étais si exalté, et je voyais mon idéal si net et si vivant devant mes yeux, que je jugeai inutile de modeler une ébauche en petit pour me guider dans mon travail.

Quelle serait ma statue? Où trouverais-je mon inspiration? Mais qui, sur la terre, avait, comme moi, vu l'Espérance incarnée en une créature humaine? Rose! Rose avec son doigt tendu vers le ciel, avec toute son âme dans ses yeux, avec son visage rayonnant et illuminé par la foi en une vie meilleure, levé vers Dieu, la source de toute espérance! — Oh! j'étais encore artiste! Toute la vivacité de mon esprit m'était revenue; je ne pensais plus qu'à ma création, et je me sentis si heureux et si grand, que, sans m'en apercevoir, je mouillai de larmes de joie l'argile que je pétrissais sous mes doigts fiévreux. Et comment en eût-il été autrement? Ce que je faisais, c'était l'incarnation de mon amour, de ma croyance, de mon espoir! Rose était là, devant moi, comme l'ange inspirateur de l'artiste! Et moi, en travail-

lant, je me sentais plus près d'elle, et en communication plus intime avec son âme que dans mes rêves les plus trompeurs. Aussi l'argile se façonnait comme par enchantement entre mes mains. J'aurais eu vingt bras, que je n'eusse pas pu travailler plus vite!

Cependant, lorsque j'eus entièrement modelé ma statue avec son caractère propre, mais encore grossièrement ébauché, une difficulté que j'avais vainement essayé d'écarter m'effraya. Non-seulement ma statue avait l'attitude solennelle et l'expression enthousiaste de Rose au moment où elle m'avait dit adieu jusque dans le ciel; mais c'était si exactement sa figure, que ma main avait involontairement imprimé, sur ses traits et dans ses membres amaigris, le sceau de la langueur. Ma statue était donc trop grêle de formes et trop maigre.

Je luttai longtemps pour corriger ce défaut; enfin je réussis en partie, et mon ébauche acquit une certaine rondeur, suffisante du moins pour lui ôter son apparence maladive.

Alors je me mis à travailler avec plus de confiance et plus d'ardeur, et je poussai si vivement l'exécution, que je passai presque tout le huitième jour à contempler mon œuvre avec ravissement, ne voyant plus aucune correction à y faire.

Mon maître était revenu dans l'après-midi. Je reconnus sa voix dans l'escalier, et j'attendis, le cœur palpitant, qu'il ouvrît la porte de ma chambre. Quel serait son jugement?

Enfin il parut, et s'écria aussitôt qu'il me vit :

— Eh bien, mon garçon, a-t-on réussi? a-t-on bien ravaillé? Voyons comment vous comprenez l'Espérance chrétienne.

A ces mots, il s'approcha de ma statue; mais il recula, frappé d'un sentiment dont je ne pus me rendre compte, et la considéra un instant en se parlant à lui-même. — Puis il s'élança vers moi, me prit la main, la serra avec force, et dit d'une voix émue :

— Mais vous êtes un artiste, vous! un grand artiste! Les formes sont un peu grêles; mais cela ne fait rien, je les corrigerai. Vous avez trop d'inspiration et trop de talent pour ne pas acquérir, avec le temps, une grande célébrité. Pauvre garçon! vous perdez votre temps ici, à tailler le bois et la pierre pour gagner un morceau de pain! Cela n'est pas juste; à chacun selon son mérite; je vous procurerai les moyens de vous faire connaître... Et, en attendant, je double dès aujourd'hui votre salaire. Tant que vous resterez ici, vous ne serez pas mon ouvrier, vous serez mon ami; nous causerons de l'art ensemble; j'apporterai mon expérience, et vous, l'enthousiasme de votre cœur jeune et chaud. Nous y gagnerons tous les deux.

Je remerciai mon généreux maître, les larmes aux yeux; mais il ne me laissa pas le temps d'exprimer ce que je sentais.

— Je cours chez le banquier, s'écria-t-il. Il faut qu'il vienne, qu'il vienne à l'instant. Il serait bien difficile

s'il n'était pas content, cette fois. S'il est chez lui, je le ramène avec moi. Jetez ces morceaux d'argile, et laissez descendre un peu le rideau; votre statue ne reçoit pas assez de lumière.

A ces mots, il descendit l'escalier quatre à quatre, me laissant en proie à une émotion d'orgueil et de joie.

Après une demi-heure d'attente, j'entendis un bruit de pas qui montaient à l'étage où se trouvait mon atelier. Je me retirai dans un coin de la chambre pour ne gêner personne, et je m'assis devant une table en faisant semblant de dessiner.

J'entendis un cri d'admiration poussé par le banquier, qui dit à mon maître :

— C'est superbe! je vous félicite. Vous avez enfin compris mieux que moi ce que je désirais. Recevez mes sincères remercîments. Oh! la nature vit! Et quelle expression, quel élan vers Dieu! Oui, oui! c'est ainsi qu'il faut représenter l'Espérance des chrétiens...

— Et si je vous disais que je ne suis pas l'auteur de cette statue? répliqua mon maître.

— Que voulez-vous dire? demanda le banquier surpris.

— J'y changerai bien quelque chose, répondit le sculpteur. Elle est trop maigre, et il y a, çà et là, de petits détails qui doivent être corrigés; mais je ne veux pas m'attribuer le mérite d'autrui. L'auteur de la statue que vous admirez est le jeune homme que vous voyez dessiner à cette table.

Et, se tournant vers moi, il me cria :

— Venez ici, mon ami, et recevez vous-même les éloges qui vous appartiennent légitimement.

J'obéis. Le banquier s'avança vers moi et se mit à me louer chaleureusement et à vanter mon œuvre. Ému et confus, je tenais les yeux baissés; mais mon maître me frappa vivement sur l'épaule, et s'écria :

— Ah! monsieur Léon, vous êtes là comme une timide jeune fille. Levez la tête et regardez hardiment devant vous, comme un artiste tel que vous a le droit de le faire.

Le banquier se gratta le front en murmurant :

— Monsieur Léon? Ce serait étrange! qui sait? En effet; maître, je connais tous vos élèves, mais ce jeune homme, je ne l'ai pas encore vu ici. — Vous vous nommez donc Léon? demanda-t-il en s'adressant à moi. Excusez mon indiscrétion, je vous prie. Quelle est votre patrie? quelle ville habitent vos parents? quel est votre nom de famille?

Je répondis à ses questions avec franchise.

C'est merveilleux! dit-il. Sans cette statue, je ne vous aurais peut-être jamais trouvé. Cependant il y a quinze jours que je vous fais chercher dans tous les ateliers et les musées de Paris. Mais qui se fût imaginé que je vous trouverais dans une maison où je connais tout le monde? J'ai une lettre pour vous, une lettre très-pressée. Elle est d'un riche négociant d'Anvers. Mais vous devez le connaître : M. Pavelyn est son nom. Je ne sais ce qu'il

vous veut, mais il me supplie de ne pas perdre un instant pour vous remettre sa lettre, si je vous découvre. Je lui ai promis de ne rien négliger pour satisfaire son ardent désir. Je vais envoyer immédiatement mon domestique, qui m'attend en bas, demander la lettre à mon premier commis. Il ira en voiture, et sera de retour en un instant.

Il descendit pour donner ses ordres, puis remonta sur-le-champ dans l'atelier. Il regarda encore ma statue, loua en particulier chacun des mérites qu'il croyait y découvrir, causa avec moi de l'art païen, de l'art gothique et de l'art moderne, et me promit sa puissante protection.

Il fut interrompu par l'arrivée de son valet, qui lui présenta une lettre cachetée, qu'il me remit immédiatement.

C'était bien M. Pavelyn qui avait écrit mon nom sur l'enveloppe. J'étais tremblant et pâle d'une curiosité inquiète en ouvrant la lettre... Mais, dès que j'en eus parcouru les deux premières lignes, un voile descendit devant mes yeux; je poussai un cri déchirant; mes jambes se dérobèrent sous moi, et je m'affaissai au pied de ma statue.

Mon maître me prit dans ses bras; le valet qui avait apporté la lettre prit de l'eau dans un vase, et se disposait à mouiller mon front. Mais je n'étais pas tout à fait évanoui, et je fis signe qu'on me laissât respirer un peu. Je ne pouvais croire l'écrit qui gisait tout ouvert à mes

pieds, et mon premier mouvement fut de le reprendre et d'y porter les yeux de nouveau. Je lus à voix haute les affreuses paroles qui m'avaient fait succomber à ma douleur et à mon épouvante :

« Venez, venez vite, Léon! hélas! elle marche d'un pas rapide vers la mort. Un seul espoir nous reste : votre présence peut encore, peut-être, lui sauver la vie. Venez! ma pauvre Rose vous appelle jour et nuit! »

Je n'en lus pas davantage. Avec un nouveau cri, j'arrachai ma blouse grise, et je saisis mes vêtements.

— Mais qu'avez-vous? que voulez-vous faire? s'écria mon maître, effrayé de la violence de mes mouvements.

— Partir, je dois partir! m'écriai-je. Elle meurt! elle m'appelle! Adieu!

— Elle meurt? Qui? demanda-t-on.

— Là-bas! elle! l'Espérance... ma statue! hurlai-je comme un fou.

Mon maître se plaça devant la porte et me barra le passage.

— Pauvre garçon! dit-il; je ne puis vous laisser partir ainsi; votre cerveau est dérangé.

Je lui dis d'un ton suppliant et les mains jointes :

— Oh! non, non, vous vous trompez : je ne suis pas fou. Jugez, jugez vous-même! J'étais un pauvre enfant muet; un autre enfant, la fille de gens riches, m'a tiré de la misère, m'a instruit, et a fait de moi un artiste. Devenue femme, elle a aimé son protégé avec tant de passion, qu'elle paye de sa vie ce malheureux amour! Peut-

être en ce moment est-elle étendue sur son lit de mort; elle m'appelle pour la sauver, pour lui fermer les yeux... Et je ne volerais pas à son appel de détresse? Ah! je vous en prie, je vous en conjure, laissez-moi partir!

— Je comprends, répondit mon maître, les yeux mouillés de larmes; mais vous ne retournerez pas du moins à Anvers à pied; avez-vous de l'argent?

— De l'argent? balbutiai-je frappé de cette question. De l'argent? Dans ma chambre... trop peu, peut-être.

Le généreux artiste tira quelques napoléons de sa poche, me les glissa dans la main et dit :

— Tenez, que Dieu vous protége pendant le voyage. Partez le plus vite possible; nous compterons après.

A peine vis-je la porte ouverte devant moi, que je me précipitai dans l'escalier en poussant un cri de joie, et je m'élançai dans la rue...

Deux heures après, j'étais dans la chaise de poste qui devait me ramener en Belgique.

XXIX

Après un voyage rapide, quoique terriblement lent au gré de ma fiévreuse impatience, j'arrivai à Anvers dans l'après-midi. Je m'élançai hors de la chaise de poste avant

qu'elle fût complétement arrêtée, et courus tout d'une haleine jusqu'à la maison de M. Pavelyn; mais là, j'appris par un domestique que, depuis une dizaine de jours, toute la famille s'était rendue au château de Bodeghem, dans l'espoir que l'air de la campagne fortifierait un peu la malade.

Sans perdre un instant, je courus chez un loueur de voitures et fis atteler deux bons chevaux à une légère calèche; je lui promis double salaire... et, un quart d'heure après, nous brûlions le pavé de la grande route de Bodeghem avec la rapidité du vent.

Je fis arrêter la voiture devant la grille du château, je jetai une pièce d'or au cocher, et je sautai dans le jardin. A la porte du château, un domestique me salua avec un cri de joie; il me conduisit dans le vestibule en toute hâte, et, sans dire un mot, ouvrit la porte d'une chambre et s'écria :

—Voici M. Léon!

Trois ou quatre voix répondirent par un cri de joie à cette annonce. Je vis Rose se lever en sursaut de son fauteuil de malade tout chargé de coussins; je vis ma mère qui tenait une des mains de la pauvre malade; je vis M. et madame Pavelyn dont le visage s'illuminait de joie à mon apparition... Mais Rose! hélas! comme la maladie l'avait changée! Ces joues creuses, ces yeux vitreux, ces lèvres bleues! Il était donc vrai que la mort avait marqué sa victime; je n'étais venu que pour la voir mourir!

A cette affreuse pensée, je fus frappé d'un désespoir immense; je sentis mes jambes se dérober sous moi; j'essayai de parler; mais on eût dit que j'étais redevenu muet.

Je remuais vainement les lèvres; aucun son ne sortait de ma bouche... Un torrent de larmes s'échappa de mes yeux, et je me laissai tomber sur une chaise, anéanti et sans force, la tête cachée dans mes mains appuyées sur le bord de la table.

J'entendais la douce et faible voix de Rose m'adresser des paroles consolatrices; je sentais les bras de ma mère qui s'efforçaient de me faire lever la tête pour un tendre baiser. M. Pavelyn me serrait la main et tâchait de me tirer de la douleur où j'étais plongé par les témoignages de la plus vive affection; mais je restai insensible a tout, et ne répondis que par des sanglots, jusqu'au moment où Rose murmura à mon oreille avec l'accent de la plus ardente prière :

— Léon, merci pour vos larmes; mais ayez du moins pitié de ma pauvre mère. Vous lui déchirez cruellement le cœur! Pour l'amour de moi, montrez-vous courageux et rassuré sur mon sort!

Ces paroles me rappelèrent un peu à moi-même; je fis un effort pour surmonter ma douleur, et je levai la tête. Tandis que des larmes silencieuses coulaient encore de mes yeux, j'essayai d'expliquer ma vive émotion par le sentiment de bonheur ineffable dont la vue de mes bienfaiteurs et de ma mère avait agité mon âme...

Mais Rose interrompit cette explication embarrassée, et dit en me montrant une chaise à côté d'elle :

— Venez, Léon, asseyez-vous à côté de moi. Je ne puis pas causer avec vous de si loin, cela me fatigue la poitrine.

Quand je lui eus obéi, elle me regarda avec un sourire radieux, et plongea dans mes yeux un regard d'une singulière profondeur. L'amour et le bonheur éclairaient son pâle visage; mais cette quiétude, cette joie, sur ses traits flétris, me frappèrent d'une angoisse nouvelle, et je penchai la tête sur ma poitrine.

— Cela vous fait beaucoup de peine de me voir malade, me dit-elle d'une voix calme et gaie. Ah! si vous n'étiez pas venu, je n'aurais peut-être pas eu la force ni le courage d'espérer une vie plus longue; mais, maintenant que vous voilà, je me sens déjà beaucoup mieux. Mon cœur bat plus librement; il y a quelque chose, un sentiment secret du retour de mes forces, qui me donne la certitude que j'échapperai à la consomption. Vous verrez : dès demain, je veux me promener au jardin avec vous et avec ma bonne mère; nous parlerons de notre enfance; nous évoquerons nos plus doux souvenirs; nous jouirons du beau temps, et nous admirerons la beauté de la bienfaisante nature. Ainsi j'oublierai ma maladie, je reprendrai des forces, et je reviendrai insensiblement à la santé. Oui, oui, Léon, j'en suis sûre; le bon Dieu vous a destiné à me rendre deux fois la vie. Votre vue seule suffit pour me guérir. Prenez donc courage, vous tous

qui m'aimez si tendrement; car la lumière de la délivrance a lui pour moi.

Ces paroles, dites avec l'accent d'une ferme conviction, firent une profonde impression sur mol et sur ses parents. Je commençai à chanceler dans ma terrible croyance; le joyeux sourire qui éclaira mon visage trahit le doux espoir qui était descendu dans mon cœur.

Rose parla encore pendant quelque temps avec la même confiance exaltée, jusqu'à ce qu'elle ne vît plus de larmes dans les yeux de sa mère et qu'elle crût avoir effacé l'impression de mon désespoir. Alors elle se mit à m'interroger sur mon voyage, et voulut savoir avec les moindres détails, comment j'avais vécu pendant ma longue absence, et ce qui m'était arrivé.

Pour m'engager à en faire le récit circonstancié, elle prétendit qu'il n'y avait pas de meilleur moyen, pour guérir un malade, que de lui faire oublier sa maladie. Pendant que je parlais, elle m'interrompit souvent par de joyeuses observations et de fines reparties, et se montra si gaie, que je finis par croire que je m'étais effrayé à tort, et qu'il n'y avait aucune raison de désespérer d'une prompte guérison.

M. et madame Pavelyn écoutaient, les yeux brillants de bonheur; et il était visible qu'ils s'abandonnaient plus encore que moi à cette douce espérance.

Mon bienfaiteur prit part à la conversation; il fut extrêmement affectueux et me montra à différentes reprises que, malgré son chagrin, il n'avait cessé de m'aimer.

Comme j'étais arrivé à Bodeghem très-tard dans l'après-midi, le crépuscule du soir commençait déjà à obscurcir la clarté du jour, pendant que nous oubliions nos peines et nos inquiétudes dans une conversation pleine de charme et de consolation. Rose nous étonnait par sa vivacité, son courage et sa gaieté. Ses lèvres avaient repris leurs fraîches couleurs par la circulation d'un sang plus chaud; ses yeux brillaient de joie; il y avait dans ses paroles et dans ses gestes tant de liberté d'esprit et tant de force, qu'il ne restait plus en elle d'autres symptômes de maladie que l'extrême maigreur de ses joues et de ses membres.

En ce moment survint le docteur, qui venait faire sa visite habituelle. Lui aussi parut stupéfait du changement favorable qu'il remarqua sur la physionomie de Rose, et il secoua la tête en souriant.

Après m'avoir cordialement souhaité la bienvenue, comme à une vieille connaissance, il s'approcha de la malade et lui tâta le pouls pendant quelques minutes.

Puis il dit d'une voix qui trahissait une certaine inquiétude :

— Quelle agitation dans le sang! Cette force nouvelle est étonnante. Espérons; une réaction favorable va peut-être se déclarer; mais, si nous ne faisions pas cesser cette émotion trop vive, maintenant qu'il en est temps encore, elle pourrait devenir funeste. Mademoiselle Rose est très-fatiguée, quoiqu'elle n'en ait pas l'air. Il faut qu'elle prenne du repos. Ainsi, monsieur Léon,

vous qui avez plus de force sur vous-même, quittez-la maintenant. Et vous, mademoiselle, remettez à demain le plaisir de causer avec lui. Alors vous serez probablement assez forte pour reprendre, sans vous fatiguer outre mesure, l'entretien que mon devoir m'oblige à faire cesser.

Nous avions tous la conviction que le docteur nous donnait un conseil très-sage; car, maintenant que notre attention était éveillée, nous ne pouvions méconnaître que Rose fût dans un état d'agitation extrême.

Ma mère prit pour prétexte que mon père, qui était allé dans un village voisin pour acheter du bois, serait probablement de retour à la maison, et que je ne pouvais lui laisser ignorer plus longtemps mon retour.

Rose me supplia à mains jointes de revenir la voir le lendemain de très-bonne heure. Ses yeux bleus faisaient rayonner sur moi un sourire d'une douceur céleste. M. Pavelyn me serra encore la main. Je marchai consolé et presque heureux, à côté de ma mère, vers notre demeure.

XXX

Le lendemain, après une nuit agitée par des rêves pleins d'espoir et d'inquiétude, je me levai aux premières lueurs du matin; mais, si vif que fût mon désir d'é-

tre auprès de Rose, je restai avec mes parents pour leur parler de ma fuite et de ma position.

Je sentais, et ma mère me l'avait bien fait comprendre, que Rose avait été très-fatiguée, et que je ne pouvais pas la priver d'un repos si nécessaire par une visite trop matinale.

Neuf heures sonnaient au clocher du village quand j'osai me diriger vers le château.

En entrant dans le jardin, je vis de loin Rose assise avec sa mère sous l'ombrage d'un tilleul touffu. Cette preuve que les émotions de la veille ne lui avaient pas été fatales me rendit si joyeux, que je poussai un cri de triomphe.

Tandis que j'exprimais ma joie et mon espoir, Rose me fit signe de m'asseoir à côte d'elle.

Madame Pavelyn, après avoir échangé quelques paroles avec nous, se leva et s'éloigna sous prétexte d'aller chercher quelque chose dans la maison.

Dès qu'elle eut disparu, Rose me dit :

— Léon, j'ai prié ma mère de me laisser seule avec vous. Hier, je n'ai pas pu causer librement avec vous; parlons un peu à cœur ouvert. Dites-moi, pendant cette triste absence, avez-vous pensé à moi, beaucoup pensé à moi?

— O Rose, soupirai-je, en quoi peut consister ma vie, sinon à penser à vous, à vous seule, jour et nuit? Votre doute me fait peine...

— Non, non, soyez tranquille, Léon, répliqua-t-elle en

souriant. J'ai tort de vous demander cela; car je sais ce que vous avez souffert, et à quelles pensées votre esprit a été en proie. Mon âme vous a accompagné dans votre voyage; j'ai vu couler vos larmes dans la solitude; j'ai entendu vos lèvres murmurer mon nom; je vous ai vu sourire à mon image qui se plaçait devant vos yeux, Ne vous étonnez pas de cela, Léon. Pour compter les battements de votre cœur, si loin que vous fussiez, je n'avais qu'à poser la main sur mon propre cœur, et je suis certaine que ses moindres pulsations avaient un écho dans le vôtre. Nos deux existences n'en font qu'une.

Tremblant d'émotion, je joignis les mains et balbutiai des paroles d'ardente reconnaissance.

La voix de Rose était si douce, le contentement illuminait sa pâle figure d'un éclat si charmant, que ses paroles tombaient sur mon cœur palpitant comme les gouttes d'une bienfaisante rosée.

Il devait y avoir dans l'esprit de Rose des idées qu'elle ne disait pas; car, au lieu de répondre à ce que je lui disais, elle me demanda tout à coup :

— Et si la maladie m'avait emportée avant votre retour, Léon, vous auriez toujours pensé à votre pauvre amie d'enfance, n'est-ce pas? et vous auriez attendu avec impatience que Dieu vous rappelât à lui, pour pouvoir reposer à côté d'elle dans le cimetière?

— Oh! ne dites pas de si horribles choses, m'écriai-je. Vous êtes déjà beaucoup mieux aujourd'hui, vous guérirez, n'en doutez pas; mais vous devez faire un peu d'ef-

forts, Rose, pour chasser de votre esprit cette crainte sans fondement. Faites-le du moins par pitié pour moi.

— J'ai eu dernièrement un rêve étrange, dit-elle, un rêve qui n'a pas duré plus de la moitié de la nuit, et qui, cependant, m'a fait vivre vingt ans et plus dans l'avenir. J'étais morte... Non, ne vous agitez pas, Léon : ce n'était qu'une vision dans mon sommeil... Moi aussi, j'avais pleuré, j'avais frémi à l'idée de la mort, parce que je croyais qu'elle allait me séparer pour toujours de tout ce qui m'est cher sur la terre. Comme je m'étais trompée! Du sein de Dieu, le regard de mon âme s'étendait jusqu'aux dernières limites de l'univers. Mon existence était devenue si puissante, si perfectionnée et si multiple, que mon âme, sans quitter le ciel, pouvait vivre au milieu de mes parents et de mes amis désolés. C'était ici, dans ce petit coin du monde où se trouve mon cher Bodeghem, que mon âme avait jeté les yeux. Ma tombe était derrière la petite église. J'y voyais quelqu'un, quelqu'un que j'avais peut-être trop aimé sur la terre, semer les fleurs du souvenir sur mes restes mortels, et je le voyais ainsi tous les jours pendant plusieurs années. Souvent je me tenais à côté de lui; je n'entendais pas seulement ce qu'il disait, mais je percevais les moindres émotions de son cœur aussi distinctement que s'il me les eût clairement décrites. Lui aussi avait conscience de ma présence, car ses yeux me suivaient pendant qu'il souriait à mon ombre invisible, et, quand je me sentais envie de le consoler, de lui donner confiance dans la

réunion éternelle de nos deux âmes, il répondait à mon inspiration secrète comme si des lèvres matérielles eussent parlé à son entendement. La mort n'avait pas séparé l'âme déjà bienheureuse de l'âme encore souffrante!

J'étais pâle et frémissant en écoutant les paroles de Rose. Je sentais les larmes monter de mon cœur serré à mes yeux; mais sa voix était d'un calme si solennel et si émouvant, que je surmontai ma douleur, et fixai un regard plein d'un respect mêlé d'effroi sur ses yeux étincelants. Il était évident qu'elle ne me disait point sans intention des choses si tristes et si étonnantes, et je prévoyais avec anxiété une révélation affreuse.

— Léon, dit-elle, hier vous avez frémi d'effroi au premier aspect de mon visage amaigri. Vous avez vu l'image de la mort à mes côtés, n'est-ce pas? Pourquoi craignez-vous la mort? Vous croyez à une vie meilleure, n'est-ce pas? Que le corps des hommes retourne dans le sein de la terre, les âmes qui craignent Dieu ne se reverront-elles pas dans la patrie éternelle?

Elle se tut, et parut attendre une réponse affirmative; mais je ne me sentais pas la force de parler, et, la tête penchée sur ma poitrine, je me mis à pleurer en silence.

— Pardonnez-moi, Léon, dit-elle. Si je remplis votre cœur de tristesse, c'est pour vous épargner de plus grandes souffrances au moment où mon enveloppe mortelle ne sera plus sur la terre pour vous consoler;

car, Léon, quand vous dites que je guérirai, vous exprimez votre espoir, n'est-ce pas, et non votre conviction ? Vous me croyez cruelle et impitoyable ! Si ce n'était point par compassion pour vous, ce serait par égoïsme que je parlerais ainsi. J'accepte le faible espoir de guérison que l'on s'efforce d'inspirer à la pauvre malade ; mais je veux s'il plaît à Dieu de me rappeler à lui, fermer les yeux sans chanceler dans ma foi, joyeuse et triomphante dans l'impuissante mort ! Vous pleurez de tristesse sur le sort qui me menace, Léon ! Ah ! dites-moi que, si votre crainte devait se réaliser, mon rêve deviendrait une vérité ; promettez-moi de veiller sur ma tombe, de conserver vivant le souvenir de Rose jusqu'à la fin de vos jours. Laissez mon âme emporter l'espoir que le cruel oubli ne brisera jamais le lien qui l'attachait à votre âme. Dites-moi que ma mort, si je devais succomber, ne vous affligera pas ; que la foi, l'inébranlable foi en une éternité de bonheur vous donnera la force de me dire adieu, au moment solennel, avec un sourire sur les lèvres, comme on prend congé d'un ami qui vous précède dans un beau voyage.

J'étais écrasé sous le poids de ma douleur, et je luttais avec désespoir contre l'idée que Rose voulait me faire admettre ; et pourtant je sentais que, malgré moi, l'idée de la mort pénétrait victorieusement dans mon âme et se rendait maîtresse de mon esprit. La crainte que m'inspirait cette affreuse conviction me faisait trembler : je n'osais point parler.

Rose implora d'une voix douce et plaintive un mot d'assentiment, et me dit qu'elle n'exigeait d'autre prix pour ses longues souffrances, pour sa lutte mortelle contre son amour, pour son dépérissement, que la promesse qu'elle me resterait chère après sa mort.

Supplié avec cette insistance, je lui fis la promesse qu'elle souhaitait, et, poussé par mon exaltation croissante, j'affirmai que je ne pourrais vivre autrement que par son souvenir. Je parlai avec tant de chaleur, que je la persuadai que mon dernier soupir serait encore un élan vers elle.

Elle me prit la main et dit avec une joie extrême :

— Croyons maintenant que je puis encore guérir. Je serai tranquille, et j'aurai la force d'espérer. Quoi que Dieu décide de moi, je puis mourir : la mort ne nous séparera pas.

Dès ce moment, Rose prêta l'oreille, avec une attention surprenante, à tout ce que je lui disais pour l'encourager et pour chasser de son esprit l'idée de sa fin prochaine. Nous causâmes longtemps de notre heureuse enfance et de tout ce qui nous avait souri dans le cours de notre vie.

— Lorsque madame Pavelyn revint auprès de nous pour nous faire remarquer que le soleil était déjà très-haut et que la chaleur pourrait être nuisible à Rose, la trace de mes larmes avait disparu de mes joues, et j'avais l'esprit assez libre pour rassurer la mère de Rose par des paroles où respirait une confiance profondément sentie.

Nous rentrâmes dans la maison.

Je restai toute la journée au château à causer avec Rose et avec ses parents de toutes les choses qui pouvaient avoir quelque intérêt pour eux, et diminuer ou dissiper leurs craintes.

Deux fois encore le hasard me laissa seul avec Rose. Chaque fois, elle s'efforça d'affermir en mon cœur sa foi illimitée dans l'impuissance de la mort. Elle devait exercer sur moi une bien grande influence, car, lorsque le soir fut venu et que Rose, qui se sentait très-fatiguée, alla se reposer, je quittai le château le sourire aux lèvres, et ce sourire n'était autre chose qu'un défi triomphant que je jetais à la mort.

XXXI

Pendant quelques jours, Rose recouvra peu à peu plus de force et de gaieté, à mesure qu'elle réussissait, à force d'assauts répétés, à me communiquer son étrange amour de la mort.

Et, en effet, quoique je conservasse encore l'espoir de la voir guérir, l'idée qu'elle pouvait mourir ne m'épouvantait pas toujours. Il y avait même des moments où, de même que Rose, je ne considérais la mort que comme un événement qui, sans interrompre la vie,

affranchit l'âme de ses liens matériels et la met en possession de la puissance infinie qu'elle doit à son essence divine.

Ainsi, si Rose devait quitter la terre, elle me verrait néanmoins, elle m'entendrait, elle connaîtrait les pensées de mon cœur, elle serait avec moi, et ne me quitterait pas jusqu'au moment où je pourrais à mon tour m'endormir de l'éternel sommeil du corps.

Qu'était-ce pour moi que quelques années d'attente, si ces années restaient éclairées par la lumière du souvenir? Si j'étais soutenu dans ce court exil par la certitude de sa présence? Et combien plus grande serait notre joie, là-haut dans le ciel, en nous réunissant pour l'éternité! De semblables pensées s'élevaient sans cesse dans mon esprit. Il est bien vrai que souvent la crainte de la mort me faisait frissonner; et que, lorsque j'étais seul, des larmes jaillissaient de mes yeux; mais ce n'était que la dernière lutte de ma nature terrestre contre la crainte innée de son anéantissement.

Enfin, sous l'influence des paroles exaltées de Rose, j'allai si loin dans cette manière d'envisager la mort et l'avenir, que je savais parler pendant des heures entières avec un calme parfait, et même avec une sorte d'heureuse quiétude, de choses qui font trembler les hommes et qui autrefois m'eussent fait défaillir d'épouvante et de douleur.

Peut-être y avait-il alors quelque chose d'outré dans cette superstition; peut-être semble-t-il inexplicable

qu'en si peu de temps j'aie pu élever mon esprit à une notion surnaturelle de l'éternité; mais lors même que Rose se fût trompée, sa puissance sur moi était si absolue, qu'elle aurait pu m'inspirer une foi aveugle en des choses qui ne peuvent exister. Et quel art, quelle éloquence irrésistible n'employait-elle pas pour étouffer tous les doutes qui s'élevaient en moi ! Je n'avais pas besoin de parler; elle lisait ma pensée dans mes yeux; elle pressentait mes émotions et entendait les battements de mon cœur; car elle répondait à toutes mes hésitations, combattait mon incertitude et dissipait mes doutes avant que j'eusse pu soupçonner moi-même quelles pensées allaient s'éveiller dans mon esprit.

Depuis que nos âmes étaient parvenues à un accord aussi parfait, jamais la moindre tristesse ne venait assombrir nos esprits. Il y avait dans nos entretiens quelque chose de divin, de surnaturel, qui souvent nous emportait si loin, que nous parlions comme si nos âmes étaient déjà indissolublement unies dans la patrie éternelle.

Un jour, cependant, Rose parut rêveuse et taciturne.

Quand je parvenais à faire éclore un sourire sur ses lèvres, ce signe de gaieté disparaissait immédiatement de son visage; elle semblait distraite, et il était facile de voir qu'elle n'était pas aussi bien que la veille.

Ses parents commençaient à craindre que le mieux qui s'était déclaré dans son état ne continuât point. La noble fille faisait de grands efforts sur elle-même pour affecter

la gaieté et la confiance, afin de consoler sa mère. Je lus dans ses yeux qu'une pensée importune la poursuivait, et je tâchai de savoir ce qui l'inquiétait ainsi. Mais elle évita, non sans être embarrassée, de répondre à mes questions, et résista pendant deux jours à mes instances, en essayant de me faire croire que sa mélancolie était la suite d'une agitation nerveuse et maladive.

Dans la matinée du troisième jour, je la trouvai assise dans son fauteuil de malade, sous l'ombre du tilleul. Elle était seule. Je lui demandai comment elle se trouvait, et si elle avait eu un bon repos la nuit. Nous parlâmes ainsi pendant quelques instants de sa maladie; mais je m'aperçus bientôt que ses idées étaient ailleurs, et qu'elle m'écoutait avec distraction.

— Rose, soupirai-je avec un accent de triste reproche, vous avez donc des secrets pour moi? Il y a quelque chose qui vous afflige, et vous me refusez ma part de votre douleur?

— Non, Léon, répondit-elle, je n'ai pas de secrets pour vous, et j'ai voulu être seule pour vous confier les inquiétudes qui m'ont ravi la paix du cœur. Elle est bien terrible, la crainte qui depuis deux jours s'est élevée en moi, et qui s'est changée en une terreur insurmontable. J'ai une prière à vous faire, un grand sacrifice à vous demander; vous me l'accorderez, n'est-ce pas, Léon?

Je l'assurai que rien ne me coûterait pour satisfaire ses moindres souhaits, et j'attendis avec une certaine anxiété la confidence annoncée.

— Léon, dit-elle, depuis trois jours et trois nuits une affreuse pensée se dresse comme un fantôme devant mes yeux. Notre inclination l'un pour l'autre est née dans notre cœur à notre insu. Nous l'avons combattue, nous avons lutté sans pouvoir la vaincre; nous le croyons, au moins. Mais, dans ce combat, avons-nous bien usé toutes nos forces, jusqu'à la dernière? Et s'il était vrai que, tout en luttant, nous eussions pourtant nourri et caressé en nous-même ce sentiment d'amour, nous serions coupables; le lien qui unit nos âmes ne serait qu'une faiblesse indigne, un fol égarement. O Léon, je vais bientôt paraître devant Dieu!

J'essayai de la tranquilliser en lui montrant la chasteté et la pureté de notre amour. Je lui prouvai avec une conviction complète qu'un pareil sentiment, dégagé de tous les désirs terrestres, ne pouvait pas être coupable, et que, si réellement nous n'avions pas lutté jusqu'au bout contre le vœu de notre cœur, Dieu, dans sa souveraine justice, ne ferait pas un crime à de pauvres créatures de leur faiblesse.

Sans me répondre, elle reprit le fil de ses pensées.

— Il y a autre chose qui m'inquiète : vous m'avez promis, Léon, de ne jamais cesser de penser à moi après ma mort; — mais, si les nécessités matérielles de la vie vous forcent à travailler, si vous devez cherche loin d'ici vos moyens d'existence, que notre humble Bodeghem ne peut pas vous offrir, comment pourrez-vous rester fidèle à mon souvenir? comment veillerez-vous

sur ma tombe? Et mon âme, du haut du ciel, ne vous verra-t-elle pas errer sur la terre avec un cœur refroidi, d'où les soins de la vie auront effacé le souvenir?

Il n'était pas facile de trouver des paroles persuasives pour combattre victorieusement ces doutes.

Je renouvelai ma promesse, et lui jurai que chaque battement de mon cœur raviverait en moi son souvenir et l'espoir d'être bientôt réuni à elle dans le sein de Dieu.

Elle parut sortir d'un rêve, et s'écria :

— Léon, avant de mourir, je voudrais être votre femme...

Ces mots me firent frissonner et pâlir. Etait-ce la surprise, la crainte ou la joie?

Je ne sais, mais j'étais extrêmement ému, et je m'écriai en levant les bras au ciel :

— Dieu! Rose, que dites-vous? Ma femme, vous! sur la terre?...

— Voyez-vous, Léon, reprit-elle avec un calme solennel, si la loi nous avait unis, et que la bénédiction du prêtre eût sanctifié notre amour, notre affection ne serait pas seulement légitimée aux yeux du monde, mais aussi devant Dieu, au nom duquel nous serions indissolublement unis. Alors je pourrais paraître sans crainte devant son tribunal redoutable, je pourrais vous aimer dans la patrie des âmes; et vous, vous pourriez garder ma mémoire ici-bas avec une pieuse fidélité; car je veillerais sur mon époux, et vous penseriez à l'hymen que le ciel même aurait béni.

Mon cœur battait d'enthousiasme et d'admiration. Rose serait ma femme! nos âmes recevraient le sceau ineffaçable de l'union des âmes!

— Et d'ailleurs, poursuivit Rose, ce mariage me permettrait de préserver ma mémoire de toute faiblesse dans votre cœur; car, Léon, je veux vivre dans vos pensées, sans avoir à lutter en vous contre des soins matériels. Si je devenais votre femme, vous consentiriez, n'est-ce pas, à recevoir de mes mains la dot qui vous donnerait les moyens d'être toujours fidèle à ma mémoire jusqu'au jour où sonnera l'heure de votre délivrance?

Je balbutiai quelques mots de gratitude et de bonheur; mais je lui objectai que ses parents n'accueilleraient pas avec plaisir cet étrange et triste désir.

Elle me répondit qu'elle en avait déjà parlé à sa mère, et qu'elle était convaincue que son père y consentirait avec joie. Elle ne voulait pas me forcer, cependant, et essaya de me démontrer que c'était un grand sacrifice qu'elle exigeait de moi; que, si mon esprit avait la moindre hésitation ou entrevoyait la plus légère objection, je ne devais point accepter sa proposition, m'enchaîner pour jamais à une femme qui reposerait peut-être bientôt sous la froide terre du cimetière; mais que, si ma tendresse était assez profonde et assez dévouée pour consacrer ma vie à une morte, elle me demandait mon consentement comme la plus grande preuve d'amour que je pusse lui donner.

Emu jusqu'aux larmes, je l'assurai que je n'avais jamais osé espérer tant de bonheur, et que la bénédiction du prêtre, en sanctifiant notre amour, m'apporterait une félicité inexprimable.

Elle me regarda jusqu'au fond des yeux avec l'éclat de l'exaltation sur le visage, et reprit :

— Maintenant, Léon, vous ne verrez plus sur mon visage aucune trace de chagrin. J'attendrai avec une joyeuse espérance le moment solennel de notre mariage; et si Dieu me laisse vivre jusque-là, vienne alors l'impuissante mort ! Elle ne pourra ni m'effrayer ni m'attrister, car elle ne brisera rien, elle n'affaiblira rien, elle ne séparera rien... Venez, Léon, rentrons maintenant. Après le dîner, quand vous serez parti, je parlerai à mon père de notre union prochaine. Ciel ! quel bonheur, quelle joie! Marcher ainsi au bras de mon fiancé, me sentir soutenue par celui qui sera mon époux avant peu!...

Nous rentrâmes. M. et madame Pavelyn virent avec étonnement le changement qui s'était opéré en Rose. Elle ne cessait pas de sourire, et se réjouissait avec ivresse, comme si la santé lui était revenue subitement.

A midi, lorsque je quittai le château pour rentrer chez mes parents, Rose m'adressa encore un clin d'œil pour me promettre que son vœu s'accomplirait infailliblement.

XXXI

Rose avait, le jour même, parlé à ses parents de son désir d'être unie à moi par les liens du mariage. Son père, qui eût fait volontiers les plus grands sacrifices pour lui épargner le moindre chagrin, lui avait accordé sans aucune objection tout ce qu'elle désirait, et m'avait même supplié de ne pas refuser cette satisfaction à sa pauvre fille. Il espérait que la joie de voir s'accomplir ainsi son vœu le plus cher donnerait à Rose un nouveau courage et de nouvelles forces pour lutter victorieusement contre sa cruelle maladie.

Chose étrange, pourtant! Dès le lendemain matin, nous remarquâmes que l'état de Rose avait sensiblement empiré. Ses yeux avaient perdu leur éclat; ses lèvres étaient décolorées, et il y avait dans son regard vitreux quelqne chose d'humide qui attestait nn affaiblissement des forces vitales.

C'était donc vrai, ce que Rose m'avait dit plus d'une fois! L'amélioration qne nons avions cru remarquer en elle n'était qu'une apparence trompeuse. Par un incroyable effort sur elle-même, elle avait rassemblé toutes 'es forces de son âme pour me rendre douce et familière

l'idée de sa mort, et ce qu'il lui restait de cette force mourante, elle l'avait employé à nous faire consentir, ses parents et moi à son mariage.

Maintenant que ce but suprême était atteint, elle défaillait, et en une seule nuit la maladie avait repris toute se violence et se développait avec une rapidité nouvelle.

Rose, cependant, souriait et parlait gaiement. Aucune pensée triste ne jetait une ombre sur son visage; et, quoique son corps fût de plus en plus consumé par la maladie, son esprit restait calme, tranquille, et d'une étonnante vivacité.

Assurément, la certitude que Rose allait mourir ne m'effrayait plus, et je pouvais causer tranquillement avec elle, pendant des journées entières, de son départ pour une autre patrie; mais il arrivait cependant que la vue de sa pâleur cadavérique et sa toux douloureuse me faisaient frissonner malgré moi, et éveillaient en moi un sentiment de pénible compassion. Elle lisait au fond de mon cœur. Dès qu'une vague pensée d'angoisse ou de tristesse se glissait dans mon esprit, elle fixait ses yeux sur les miens avec une expression de doux reproche, et me rappelait au mépris de la mort corporelle, et à la foi la plus vive en la vie éternelle de l'âme.

M. et madame Pavelyn reconnaissaient avec la plus profonde douleur qu'ils s'étaient laissé abuser par une vaine espérance. Chaque fois qu'ils regardaient leur enfant et qu'ils voyaient, pour ainsi dire heure par heure,

Digitized by Google

les progrès de la maladie, leurs larmes coulaient en abondance. Mais ils subirent insensiblement l'irrésistible influence de la confiance sans bornes de Rose et de l'inexplicable lucidité de son esprit; ils parurent enfin attendre avec une sorte de résignation la séparation fatale, et cessèrent de pleurer si amèrement.

Dans l'intervalle, les préparatifs de notre mariage furent achevés en grande hâte.

M. Pavelyn fit tout ce qui était en son pouvoir pour abréger autant que possible les formalités légales et religieuses; car, quoique Rose nous assurât qu'elle vivrait au moins assez longtemps pour atteindre le jour solennel, nous commencions à craindre que la mort ne vînt la frapper à l'improviste, avant que son dernier vœu fût rempli.

Rose voulait être belle ce jour-là, belle et gaie comme il convient à une épousée. Avec quelle joie enfantine elle nous parlait de la toilette que l'on était en train de lui faire à Anvers, des bijoux qui devaient parer ses bras et sa poitrine, et de la couronne de fleurs d'oranger qui ornerait sa tête.

Pauvre vierge, elle était comme un squelette vivant; elle ne pouvait plus se lever sans aide de son fauteuil; elle haletait péniblement pour aspirer dans ses poumons rétrécis un peu d'air frais; souvent une toux sifflante, un vrai râle menaçait de l'étouffer! il était visible que son corps souffrait d'atroces tortures... et cependant elle parlait avec une exaltation naïve de sa belle

robe de noces et de sa blanche couronne de mariée!

Son mal s'aggrava si rapidement pendant les derniers jours qui devaient précéder notre mariage, que, ses parents et moi, nous étions convaincus, hélas! qu'elle n'atteindrait pas le moment souhaité !

En effet, depuis près d'une semaine, elle n'avait pu quitter son lit; son estomac refusait toute nourriture; elle gémissait péniblement, comme si sa dernière lutte contre la mort victorieuse avait commencé, et son sommeil était sans cesse troublé par une sueur nocturne, ce terrible signe que l'âme est en travail pour se dégager des liens du corps !

Qu'elle fut affreuse pour moi, la nuit qui devait faire place au jour solennel!

Rose mourrait-elle sans voir notre amour légitimé et sanctifié par la bénédiction du prêtre ?

Devait-elle entreprendre l'éternel voyage accablée de tristesse et de crainte?

Ah! si le ciel en avait décidé ainsi, que son agonie serait terrible ! — Car l'imperturbable quiétude et l'admirable courage qu'elle avait montrés n'avaient leur source que dans l'espoir que Dieu pardonnerait à l'épouse légitime la faiblesse de la pauvre jeune fille. Elle exhalait son dernier souffle, son cœur ne battait pour ainsi dire plus, la main de la mort s'étendait pesante sur sa poitrine...

Ces pensées, cette angoisse, ce désespoir, passaient comme des spectres, devant mes yeux terrifiés, tandis

Digitized by Google

que, dans ma cruelle insomnie, j'étais assis à côté de mon lit, arrosant de mes larmes le plancher de ma chambre. Le moindre bruit me faisait frissonner et me causait une terreur inexprimable. A chaque instant, je croyais entendre les pas d'un messager qui viendrait me dire :

— Elle est morte !

Enfin, quand le ciel s'éclaira des premières lueurs du matin, un domestique arriva.

J'épiais en tremblant les paroles sur ses lèvres, car je ne doutais pas qu'il ne vînt me broyer le cœur par l'affreuse nouvelle ; mais, au contraire, je poussai un cri de joie insensé... Rose vivait encore ; elle allait mieux, même ! Dieu, dans sa miséricorde, avait permis que le soleil qui devait éclairer notre hymen se levât encore pour elle !

Je m'apprêtai à la hâte pour la solennité avec un nouveau courage et une foi raffermie. Moi aussi, je devais être beau et paré comme un heureux époux. Rose l'avait voulu ainsi.

Il fallait me hâter ; car, maintenant que le jour était venu, il n'y avait plus d'obstacle, et nous ne pouvions pas perdre un seul instant.

Peu après, j'étais en route pour le château, suivi de mes parents, et je montais dans la chambre de la malade, où notre union devait être célébrée.

Il y avait déjà beaucoup de personnes présentes ; le maire et son secrétaire, le prêtre et son servant, les témoins et les amis.

Rose était assise dans un fauteuil à coussins. A mon apparition, elle me sourit avec une expression de béatitude céleste, en remerciant Dieu de lui avoir fait la grâce de triompher de la mort jusqu'à ce jour; — mais, moi, quoiqu'elle voulût m'arracher des paroles de joie, je ne pouvais parler, et je tenais mon regard fixé sur elle, avec une admiration stupide...

Je ne sais pas ce qui se passa en moi. Cette robe de noces, d'une blancheur immaculée, emblême de l'absence du corps matériel; cette couronne de mariée, blanche comme la neige, que mon imagination nimbait de rayons comme la couronne lumineuse d'une sainte; ces yeux, si vagues et si profonds, qu'ils semblaient me regarder du fond de l'éternité; la beauté mystique et surnaturelle de Rose en ce moment, égaraient mes sens. Ce n'était pas le corps de Rose qui était là, devant moi dans ce fauteuil; non, elle n'avait plus rien de terrestre : c'était son âme, son âme bienheureuse, qui était descendue du sein de Dieu pour remplir une promesse chère!

Quel devait être l'étonnement des assistants! Rose pénétra le trouble de mes sens, et se réjouit de me voir si plein d'espoir et de foi. Tandis que chacun se faisait violence pour ne pas pleurer, et que quelques-uns se détournaient pour cacher une larme furtive, nous nous souriions l'un à l'autre, comme si le ciel s'ouvrait à nos yeux, où brillaient le bonheur et le ravissement...

La voix du maire, qui s'était approché, tenant un écrit

à la main, pour nous lire le texte de la loi, m'arracha violemment à ma douce extase. Rose, à qui mon exaltation avait prêté des forces suprêmes, se coucha sur ses coussins et écouta, la poitrine haletante et les yeux presque éteints, la voix du maire...

Enfin, lorsqu'on lui demanda si elle consentait à être ma femme, le oui fatal sortit encore clair et distinct de ses lèvres... Mais alors elle ferma les yeux, et sa tête glissa, défaillante, sur l'appui du fauteuil...

Des cris de douleur et de pitié retentirent dans la chambre, des larmes jaillirent de tous les yeux? et chacun se précipita au secours de la mourante.

La garde-malade la prit dans ses bras et la coucha dans son lit... J'attendais en tremblant l'annonce de sa mort. Hélas! nous étions bien mariés légitimement devant le monde; mais Dieu refuserait-il sa bénédiction à notre amour? La pauvre Rose devait-elle descendre dans la tombe sans cette dernière et suprême satisfaction?...

Mon épouvante m'avait trompé : la position horizontale qu'on venait de lui donner fit refluer vers le cœur de la malade le peu de sang qui circulait encore dans ses veines. Elle ouvrit bientôt les yeux, et dit au prêtre, par un signe, qu'elle était prête à faire entre ses mains le serment solennel.

Sans perdre de temps, le ministre du Seigneur commença à réciter sur nous les prières de l'Église. Il unit nos mains, nous fit jurer une fidélité éternelle; puis,

d'un ton émouvant, qui résonna dans mon cœur comme une voix des cieux :

— Soyez bénis, dit-il : Dieu vous a inséparablement unis !

Un cri de triomphe souleva le sein de Rose. Elle m'attira vers elle, me pressa dans ses bras, et me dit dans ce premier et dernier embrassement :

— Mon noble ami, mon cher époux, maintenant j'ai vécu assez sur la terre. Je vais partir : la voix de Dieu m'appelle. Je suis heureuse. Adieu! pensez à moi, tenez votre promesse. Que l'espoir reste la lumière de votre vie. Jusqu'à ce que l'époux et l'épouse puissent boire ensemble à la source de l'amour éternel... Léon, Léon, adieu !

Elle parut prise d'une convulsion; je reculai, non pas de crainte, mais de respect pour le solennel mystère de la délivrance de l'âme qui allait s'accomplir.

Rose fit encore un mouvement; elle prit le crucifix placé sur son cœur, le porta à ses lèvres, leva au ciel ses yeux mourants, et demeura ainsi immobile...

Tandis que le prêtre murmurait les prières de l'Église sur la mourante, je tenais les yeux fixés sur elle comme en extase.

Ah ! comme elle était belle, ce doux ange qui avait pour auréole une couronne de mariée ! comme la béatitude rayonnait sur ses traits souriants! Quel espoir, quelle foi, quelle élévation vers Dieu dans son regard immobile!

Je joignis les mains en frémissant de respect et d'admiration: la voix du prêtre résonnait dans le silence de la chambre.

— Priez, dit-il tristement, priez, mes enfants; son âme est montée au ciel!

Tous tombèrent à genoux; je tombai devant le lit en levant les bras vers le souverain arbitre des destinées humaines, pour le remercier de sa bonté infinie.

CONCLUSION

J'étais resté deux jours et deux nuits dans la demeure du vieux sculpteur. Son long et triste récit avait plus d'une fois fait couler mes larmes; et avant même d'avoir entendu la fin de l'histoire de sa vie, une si profonde admiration s'était élevée en moi, que je ne pouvais plus le regarder sans être ému de vénération et de respect.

Au moment où j'allais partir, je serrai une dernière fois, avec une ardeur fébrile, les mains du vieillard, qui était pour moi la personnification vivante de l'espérance et de l'amour, et qui m'avait fait comprendre l'étonnante puissance du souvenir.

Mon chemin me conduisit à travers le cimetière: je m'arrêtai près de la tombe de fer, et je contemplai long-

temps, oublieux de moi-même comme dans un rêve, ces fleurs aussi vivaces et aussi fraîches encore après quarante ans que la mémoire de celle dont elles ombrageaient les cendres...

Peu à peu, ma tête pencha plus profondément sur ma poitrine, et je répandis des larmes silencieuses sur la tombe de la douce Rose, la victime d'un amour chaste et infini...

Et, continuant ma route, je remerciai Dieu d'avoir donné à sa faible créature l'espérance qui ne meurt jamais, comme un ange gardien, et le souvenir toujours renaissant, comme une source intarissable de consolation et de force !

FIN

17916

LAGNY. — Imprimerie de A. VARIGAULT.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIO

SCA

PLU

N.º